

Instituto de Estudos Franceses da Faculdade de Letras da Universidade do Porto

# INTERCÂMBIO

**Revue d'Études Françaises**

**French Studies Journal**

2.<sup>a</sup> série, n° 14, 2021

FACULDADE DE LETRAS DA UNIVERSIDADE DO PORTO

**Título: Intercâmbio**

**2ª série, vol. 14, 2021**

<https://doi.org/10.21747/0873-366X/int1>

**Propriedade:** Instituto de Estudos Franceses da Faculdade de Letras da Universidade do Porto

**Diretor:** José Domingues de Almeida

**Organizadores do presente número**

Maria de Fátima Outeirinho (Universidade do Porto – ILC Margarida Losa)

José Domingues de Almeida (Universidade do Porto – ILC Margarida Losa)

Nicole Almeida (Universidade do Porto)

**Comissão Científica do presente número**

Ana Maria Alves (Instituto Politécnico de Bragança)

André Bénit (Universidade. Autónoma de Madrid)

Carlos Carreto (Universidade Nova de Lisboa)

Cristina Álvares (Universidade do Minho)

Dominique Faria (Universidade dos Açores)

Karl Akiki (Université Saint-Joseph de Beyrouth)

**Periodicidade:** anual

ISSN 0873-366X

<https://doi.org/10.21747/0873-366X/int>

Capa de Luís Mendes

**Sede e redação:**

Faculdade de Letras da Universidade do Porto

Via Panorâmica, s/n – 4150-564 Porto - Portugal

**Correio eletrónico:** [intercambio@letras.up.pt](mailto:intercambio@letras.up.pt)

**URL:** <http://ler.letras.up.pt/site/default.aspx?qry=id05id1184&sum=si>

**Les auteurs des articles publiés dans ce numéro sont tenus pour seuls responsables du contenu de leurs textes.**

## TABLE DES MATIÈRES

### *Éditorial – Les romans des tensions françaises actuelles*

<b>Cartographie des malaises français. <i>Soumission</i> et <i>Sérotonine</i> de Michel Houellebecq</b> .....	6
CLÉMENT LEMAÎTRE	

<b><i>Soumission</i>, le roman de la conversion. Houellebecq, le réel et la fiction</b> .....	21
LAURENT PADOVANI	

<b>Une France islamisée : issue ou impasse ? À travers <i>Soumission</i> de Michel Houellebecq</b> .....	40
LIU XINYI	

<b>Le portrait dystopique de « la France qui vient » dans <i>Jamais de guerre civile le mardi</i> d'Yves Bourdillon</b> .....	56
JOSE DOMINGUES DE ALMEIDA	

<b>Le polar « de banlieue » comme scène de déploiement du malaise social français. Le cas des romans « dyonisiens » de Rachid Santaki</b> .....	69
IONA MARCU	

<b>Satire, points de vue et déradicalisation dans <i>Moi, Khaled Kelkal</i> de Salim Bachi</b> .....	87
MARTINE WAGNER	

### **AUTRES PAPIERS**

<b>Dérives identitaires : déclinaisons de l'engagement littéraire au XXI<sup>e</sup> siècle. La modernité un projet inachevé</b> .....	106
ANA MARIA ALVES	

<b>De la classe en présentiel à la classe en distanciel pendant la COVID 19. Une étude du cas jordanien</b> .....	118
AHMAD MOUSA	

## LES ROMANS DES TENSIONS FRANÇAISES ACTUELLES

Le contexte national français actuel est indéniablement marqué et traversé par un débat identitaire sans précédent depuis la Libération qui engage des argumentaires contradictoires, inconciliables, voire ouvertement opposés. En effet, la reconfiguration du panorama social, politique, culturel et médiatique de l'Hexagone, engendrée par les retombées postcoloniales, l'immigration massive et l'accueil migrant, notamment en provenance de cultures à assimilation moins évidente ou automatique (islam), et la difficile gestion sociétale du « vivre ensemble », érigé en principe quasi constitutionnel, mais non consensuel, se reflète dans un débat de plus en plus tendu entre des extrêmes identitaires, dans une approche mémorielle conflictuelle à retombées revendicatives et victimaires, mais aussi, pour sa version la plus sensible, dans une aggravation des frictions sociales, voire des épisodes terroristes.

Ces dernières se manifestent par une recrudescence des violences urbaines, notamment à partir des quartiers dits « sensibles », que tout un discours politico-médiatique désigne par « ensauvagement », par une dérive séparatiste et communautariste, notamment de nature islamique/iste, et par l'expression à plusieurs niveaux des discours indigéniste et décolonial.

Le cadre national français actuel assume, dès lors, l'aspect d'un *malaise* dont la fiction romanesque n'est pas absente, ou auquel elle n'est pas indifférente, faisant souvent s'entrechoquer, voire rivaliser *réalité* et *fiction* ; ce que la présente livraison vient illustrer.

À cet égard, impossible de ne pas convoquer une relecture de la poétique et de la thématique houellebecquiennes. C'est ce que font, d'une part, Clément Lemaître qui, à partir d'une critique rigoureuse de l'univers fictionnel de *Soumission* et de *Sérotonine*, montre comment, souvent chez Houellebecq, le passage par la fiction permet, à la manière des naturalistes, de mener des expériences politiques et sociales dans le but d'en tirer une analyse du monde actuel, permettant à une voix singulière de prendre en charge une certaine vision de la société française dans ses diverses tensions. Et d'autre part, Laurent Padovani, lequel avance l'hypothèse que l'islam dans *Soumission* remplirait une fonction fictionnelle analogue à celle du post humanisme dans *Les Particules élémentaires*. Il ne serait, au fond, qu'une question de surface, une provocation pour attirer l'attention sur une crise plus ancienne, plus profonde. Ainsi, bien au-delà d'un malaise français, la

fiction houellebecquienne exposerait et gloserait, selon lui, une crise et un déclin généralisés de la civilisation occidentale.

Liu Xinyi creuse cette hypothèse en l'orientant plus explicitement vers le volet religieux, et en lisant dans *Soumission* toute une symbolique de provocation et d'exacerbation du tournant postchrétien de la France (voire de l'Occident), tentée de se « soumettre » à l'islam comme nouveau pourvoyeur de sens et de cohésion sociale.

Les autres contributions s'attardent plutôt à exemplifier l'intérêt porté par la fiction française contemporaine pour une casuistique du délitement national et de la violence (sub)urbaine. Si José Domingues de Almeida propose une lecture critique du roman d'anticipation *Jamais de guerre civile le mardi* d'Yves Bourdillon pour y lire une collusion provocatrice entre la réalité et la fiction dans une France menacée par le séparatisme, voire par la partition communautaire, Iona Marcu, de son côté, explore le sous-genre du « polar de banlieue », notamment chez Rachid Santaki dans *Flic ou Caillera* et *Les Princes du bitume* pour dégager de cette fiction (sub)urbaine le portait du malaise social et identitaire vécu au quotidien dans les cités HLM et les quartiers sensibles, alors que Martine Wagner, à partir d'une lecture exigeante de *Moi, Khaled Kelkal* de Salim Bachi, en tant que témoignage poignant, évoque la question très actuelle des trajectoires de radicalisation islamiste et terroriste au nom d'Allah, lesquels ont fini par frapper douloureusement la France ces dernières années, tout en pointant de façon pédagogique et préventive les processus de déradicalisation.

Il résulte de ces stimulantes contributions critiques que la question du malaise sociétal français actuel (2021), qui plus est à quelques semaines d'une nouvelle élection présidentielle (2022) – symptomatiquement la date à laquelle Michel Houellebecq plaçait fictionnellement, dans *Soumission*, l'ascension d'un président porté par une mouvance islamiste –, influe de manière subtile et plurielle sur la création fictionnelle. S'il n'est plus question ici d'engagement politique, on peut cependant y voir un souci descriptif qui peut aller jusqu'à la provocation pour mieux rendre compte des menaces latentes et du danger d'implosion, ne serait-ce que pour mieux les prévenir.

*Maria de Fátima Outeirinho*

*José Domingues de Almeida*

*Nicole Almeida*

## CARTOGRAPHIE DES MALAISES FRANÇAIS

### *Soumission et Sérotonine* de Michel Houellebecq

Clément LEMAÎTRE

Un. de Lille - laboratoire ALITHILA

clement.dalbu@free.fr

**Résumé :** La critique du libéralisme et de son extension à tous les domaines de la vie est la ligne de fond qui structure la production romanesque de Michel Houellebecq. Les deux derniers romans, *Soumission* et *Sérotonine* soulignent davantage la dislocation du corps social en de nombreuses parties qui ne communiquent plus, ne se fréquentent plus, s’opposent sur les valeurs qui devraient faire société et finissent, parfois, par s’affronter. Passer par la fiction permet, à la manière des Naturalistes, de mener des expériences politiques et sociales dans le but d’en tirer une analyse du monde actuel. Cela permet à une voix singulière de prendre en charge la vision de la société. Cette voix imprime alors son timbre, son tempérament, ses obsessions et ses convictions au réel et produit ainsi une représentation subjective de celui-ci, et pourtant paradoxalement très en prise avec les tensions de la société française. On peut ainsi s’interroger sur les caractéristiques du prisme choisi et sur les enjeux qu’il met au jour.

**Mots-clés :** Houellebecq, libéralisme, crise, société, religion

**Abstract:** The critique of liberalism and its impact on all facets of life is a topic that structures Michel Houellebecq’s novels. His last two novels, *Submission* and *Serotonin*, point out the dislocation of society into many parts that no longer communicate because they hold different values and occasionally end up clashing. Writing a work of fiction, like the Naturalist novelists, is a way to conduct political and social experiments to produce an analysis of the contemporary world. This analysis is created by a singular voice that imposes its temperament, its obsessions, and its convictions on this representation of reality. This paper will try to expose the character of this voice and the tensions it describes in French society.

**Keywords:** Houellebecq, economic liberalism, crisis, society, religion

### *Introduction*

Lorsque Michel Houellebecq fait paraître en 1998 son roman *Les Particules élémentaires*, la revue *Les Inrockuptibles*<sup>1</sup> titre « Danger explosif ». Ce second livre de l'auteur sent le soufre et provoque dans la presse comme chez les lecteurs des réactions très contradictoires. Les dernières illusions de la génération 68 y sont froidement balayées pour mieux rendre visibles les tensions qui traversent la France et l'Europe à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle. Le projet eugéniste du protagoniste apparaît comme une réponse au malaise d'une société privée de tout repère et dorénavant préoccupée presque exclusivement par la quête inextinguible du plaisir. *Extension du domaine la lutte*, paru en 1994, était déjà le livre d'une génération désorientée devant l'extension de la pensée libérale à la sphère de l'intime, de l'amour et du sexe. Chaque nouveau roman de Houellebecq semble, comme il l'affirme dans *Rester Vivant*, mettre « le doigt sur [une] plaie et appuy[er] bien fort » (Houellebecq, 1997 : 26), mais, si les premiers livres sont centrés sur des faits de société assez larges et font le constat d'une évolution globale des mœurs contemporaines, les deux derniers romans de l'auteur ont une coloration nettement plus politique, voire polémique. Houellebecq revendique une filiation avec Balzac et Zola, et les thématiques de ses différents romans montrent bien qu'il a « hérité du XIX<sup>e</sup> siècle ce goût de la controverse appuyé par l'observation minutieuse de la société civile » (Smeets, 2015 : 103). *Soumission*, véritable récit de politique fiction qui n'a pas manqué de faire réagir avec virulence le monde politico-médiatique, imagine avec un indéniable réalisme la montée et l'arrivée au pouvoir d'un parti musulman. *Sérotonine*, de facture plus traditionnelle, dresse entre autres un panorama du monde agricole français ravagé par le fléau de la concurrence et du libre-échange. Le point commun de ces deux textes est de montrer la faiblesse du politique et ses conséquences sur la fragmentation du corps social. Dans les deux cas, nombreux sont ceux qui ont lu dans ces romans une forme de prémonition, ou du moins une analyse particulièrement lucide des évolutions de la société française, qu'il s'agisse de l'éclatement de l'opposition politique gauche-droite lors des élections de 2017 ou du mouvement des « gilets jaunes ». Houellebecq n'est pourtant ni économiste<sup>2</sup>, ni politologue, ni sociologue, mais la fiction, en tant qu'espace d'expérimentation et de discours offre des possibilités d'analyse. Nous verrons dans cet article comment Houellebecq utilise tous les ressorts proposés par la fiction pour décrire,

---

<sup>1</sup> *Les Inrockuptibles*, n°161, août 1998.

<sup>2</sup> Même si Bernard Marris, dans son essai intitulé *Michel Houellebecq économiste* (Flammarion, 2014) semble nous inviter à le penser.

analyser, jouer et ainsi mettre en lumière les malaises qui traversent la société française contemporaine.

*Une traversée de l'espace français*

*L'originalité de Houellebecq est qu'il est antilibéral en tout, ce qui le rend inclassable.*

(Viard, 2013 : 46)

À l'inverse de *Plateforme*, *La Possibilité d'une île* ou *La Carte et le Territoire*, *Soumission* et *Sérotonine* sont deux romans dans lesquels les personnages sortent peu des frontières hexagonales. Seule Myriam, la petite amie juive de François<sup>3</sup> s'échappe du pays au moment des élections pour se réfugier avec ses parents à Tel Aviv, alors que pour lui, « il n'y a pas d'Israël » (Houellebecq, 2016 : 119). Cet enfermement à l'intérieur des frontières du pays n'empêche pas les personnages de s'y déplacer, et même de s'y déplacer beaucoup. Florent-Claude<sup>4</sup> et François arpentent les quartiers de Paris et traversent la France en voiture et en train à plusieurs reprises. Ces différentes pérégrinations sont des moments privilégiés de cartographie des malaises français. C'est par exemple, dans *Soumission*, en rentrant d'une soirée organisée par « Le journal des dix-neuviémistes » que Lempereur, un collègue de travail proche des milieux identitaires, fait une remarque quant à l'adresse de François située dans le quartier de Chinatown :

- Exactement. Je suis en plein Chinatown.
- Ça pourrait s'avérer un choix intelligent. (...) 'Si les affrontements ethniques devaient s'étendre à Paris intra-muros', poursuit Lempereur sur le même ton, 'la communauté chinoise resterait en dehors. Le Chinatown pourrait devenir un des seuls quartiers de Paris parfaitement sûrs'. (*idem* : 68-69)

Ce commentaire sur l'organisation spatiale de la ville de Paris est le point de départ d'une plus longue argumentation de Lempereur à propos de « l'idéologie multiculturaliste » (*idem* : 76) en Europe qui, selon lui, est la source d'émeutes possibles. Le malaise identitaire n'est pas seulement français, il concerne tous les pays d'Europe occidentale, et en particulier ceux du Nord comme la Norvège, le Danemark, la Belgique et la

---

<sup>3</sup> Narrateur et personnage principal du roman *Soumission*.

<sup>4</sup> Narrateur et personnage principal du roman *Sérotonine*.

Hollande (*idem* : 77). Cette analyse est confirmée plus tard dans le roman par le narrateur alors qu'il relate un bref séjour dans la capitale belge : « C'étaient surtout la saleté et la tristesse de la ville qui m'avaient frappé, ainsi que la haine palpable, plus encore qu'à Paris ou à Londres, entre les communautés : à Bruxelles on se sentait, plus que dans tout autre capitale européenne, au bord de la guerre civile » (*idem* : 294).

Pour les personnages houellebecquiens, parcourir les villes revient à faire l'expérience de la fragmentation de l'espace urbain, lui-même la conséquence d'une fragmentation sociale, ethnique et religieuse d'une société au bord de l'implosion. Chaque quartier possède une identité, mais l'ensemble ne constitue pas un tout cohérent, car ses parties ne communiquent plus entre elles. Toujours pendant cette soirée des dix-neuviémistes, organisée au musée de la vie romantique rue Chaptal, des coups de feu éclatent au loin et résonnent jusque dans les jardins. Cependant, ce monde des universitaires, comme le jardin dans lequel ils se trouvent, est clos sur lui-même, totalement imperméable aux émeutes qui ont lieu à l'extérieur. Les communications sont coupées, les médias ne couvrent pas l'évènement, le « black-out » est total (*idem* : 66), et chacun rentre chez soi. Ainsi l'espace géographique de la ville de Paris est-il à l'image de la fragmentation de la société française dont les différentes composantes sociales fonctionnent de manière autonome. Cette idée est au cœur du roman *Soumission* qui, à bien des égards, est peut-être moins un texte sur l'islam qu'une description des failles qui traversent la société française, dont tous les échelons sont touchés par une forme de repli sur soi. Le roman s'ouvre sur l'évocation du milieu universitaire, et particulièrement sur celui des sciences humaines et de la littérature, « un système n'ayant d'autre objectif que sa propre reproduction, assorti d'un taux de déchet supérieur à 95% » (*idem* : 17), et dans lequel ceux qui arrivent à obtenir le statut d'enseignant universitaire se sentent ensuite « intouchables » (*idem* : 85) et donc parfaitement indifférents aux changements politiques :

J'étais par contre frappé par l'atonie de mes collègues. Pour eux il ne semblait y avoir aucun problème, ils ne se sentaient nullement concernés, ce qui ne faisait que confirmer ce que je pensais depuis des années : ceux qui parviennent à un statut d'enseignant universitaire n'imaginent même pas qu'une évolution politique puisse avoir le moindre effet sur leur carrière (...). (*idem* : 84-85)

Le milieu universitaire est décrit comme coupé du monde extérieur et fonctionnant à vide avec ses propres règles internes. Le constat est similaire à propos de la presse qui est

présentée comme « un espace strictement clos, endogame » (*idem* : 188). Le repli sur soi des grands instances intellectuelles françaises, de l'université et des médias, conduit fatalement à une dislocation du corps social et à une incompréhension réciproque, comme le montre la stupéfaction des journalistes à l'issue des résultats des élections : « On avait pu voir le malheureux Christophe Barbier, son écharpe en berne, se trainer misérablement d'un plateau de télévision à l'autre, impuissant à commenter une mutation historique qu'il n'avait pas vu venir — que personne à vrai dire n'avait vu venir » (*idem* : 210).

Le malaise français mis en avant dans *Soumission* se concrétise donc à la fois dans l'espace symbolique que représentent les milieux intellectuels, mais aussi dans l'espace géographique de la France. Les déplacements des personnages sont souvent l'occasion d'éprouver concrètement ce malaise, particulièrement quand il s'agit de prendre le train. C'est le constat que fait Florent-Claude lorsqu'étant étudiant, il revenait à Paris par le TER traversant la banlieue :

Jeune homme, lorsque chaque dimanche soir je quittais Senlis (...) lorsque je traversais Villiers-le-Bel, puis Sarcelles, puis Pierrefitte-sur-Seine, puis Saint-Denis, lorsque je voyais peu à peu autour de moi s'élever la densité de population et les barres d'immeubles (...) j'avais chaque fois la sensation nettement caractérisée de revenir en enfer, et dans un enfer bâti, à leur convenance, par les hommes. Maintenant c'était différent, un parcours social sans brio particulier mais correct m'avait permis d'échapper, je l'espérais définitivement, au contact physique et même visuel des classes dangereuses (...). (Houellebecq, 2019 : 46)

La crise que traverse la société française dans *Soumission* et *Sérotonine* est évidemment sociale, mais elle est aussi identitaire et géographique. Il n'y pas que le « mythique ascenseur social » (*idem* : 186) qui est en panne, le TER est lui aussi à l'abandon<sup>5</sup>, rendant les déplacements désagréables, voire impossibles. L'espace français est difficile à parcourir, ce qui empêche la rencontre des différentes composantes de la population. Seule la voiture individuelle est fiable, et l'on sait que les personnages houellebecquiens apprécient leurs grosses berlines<sup>6</sup> ou leurs 4x4<sup>7</sup>. Mais ce mode de déplacement ne permet pas de créer du lien. Il offre simplement la possibilité de se rendre d'un espace clos vers un autre espace clos que l'on a choisi ; il est le symbole de l'individualisme contemporain

---

<sup>5</sup> Idée présente deux fois dans *Soumission* lorsque le narrateur part pour Briançon (p. 197) et pour Poitiers (pp. 218-219), et une fois dans *Sérotonine* (p. 307).

<sup>6</sup> Par exemple, la description de l'Audi de Jed Martin dans *La Carte et le territoire*.

<sup>7</sup> Florent-Claude est très attaché à sa Mercedes G350.

et du désir de chacun de vivre dans un univers refermé sur lui-même et protégé du monde extérieur, ce que constate Florent-Claude en se rendant au travail :

En passant le périphérique Nord, puis en longeant le CHU, je pris conscience que nous rentrions dans une zone sinistre, surtout constitué de bâtiments bas, en tôle ondulée grise ; l'environnement n'était même pas hostile, il était juste d'une neutralité effrayante, cela faisant un an que je traversais ce décor tous les matins sans même avoir remarqué son existence. (*idem* : 162-163)

Il est d'ailleurs significatif de remarquer que le mode de protestation choisi par les éleveurs laitiers dans *Sérotonine* consiste à créer un barrage autoroutier. Ils souhaitent ainsi stopper le flux ininterrompu des informations et des marchandises pour rétablir un contact avec le reste de la population et le politique. Le malaise ne touche pas seulement le cœur des villes et leur « environnement périurbain hardcore » (*idem* : 163), le monde rural et agricole est aussi frappé par une crise. Soumis aux règles européennes et surtout aux lois féroces du marché mondialisé des denrées alimentaires, les agriculteurs français sont pris dans une logique de rentabilité les poussant à s'endetter toujours plus pour réaliser des investissements jusqu'à, la plupart du temps, devoir déposer le bilan en raison de la concurrence étrangère. Pour Florent-Claude, l'agriculture subit « le plus gros plan social à l'œuvre à l'heure actuelle, mais c'est un plan social secret, invisible, où les gens disparaissent individuellement, dans leur coin, sans jamais donner matière à un sujet pour BFM » (*idem* : 248). Cette remarque du narrateur formule très clairement le propos des deux derniers romans de Michel Houellebecq : peut-on encore véritablement parler d'une société française quand les différentes parties qui la composent vivent « dans leur coin » et regardent mourir leurs voisins dans l'indifférence la plus totale ? Dans de telles conditions, la guerre civile n'est-elle pas un horizon inéluctable ? Ce questionnement est porté dans *Soumission* par le personnage de Lempereur qui, en tant que membre actif des mouvements identitaires, réfléchit aux conditions concrètes de la mise en œuvre d'une action violente. C'est avec cet arrière-plan en tête qu'il faut comprendre la fascination du narrateur de *Soumission* pour la Vierge noire de Rocamadour et pour le catholicisme médiéval :

La vision romane était différente, bien plus animiste : à sa mort le croyant entrait dans un état de sommeil profond, et se mêlait à la terre. Une fois toutes les prophéties accomplies, à l'heure du second avènement du Christ, c'est le peuple chrétien tout entier, uni et solidaire, qui se levait de son tombeau, ressuscité dans son corps glorieux, pour se mettre en marche vers le paradis. Le

jugement moral, le jugement individuel, l'individualité en elle-même n'étaient pas des notions clairement comprises par les hommes de l'âge roman (...). (Houellebecq, 2006 : 175)

Dans la lignée du philosophe Auguste Comte, les personnages houellebecquiens sont convaincus de la nécessité d'une religion pour qu'une société tienne et que les hommes puissent construire une communauté. Cette ligne d'analyse est probablement la plus grande constante de l'œuvre de Michel Houellebecq, ses attaques contre le libéralisme comme agent de destruction de la communauté humaine sont déjà nettement formulées dans son recueil de poésies *Le Sens du combat* :

Nous refusons l'idéologie libérale parce qu'elle est  
Incapable de fournir un sens, une voie à la  
Réconciliation de l'individu avec son semblable dans  
une communauté qu'on pourrait qualifier d'humaine,  
Et d'ailleurs le but qu'elle se propose est même tout  
différent. (Houellebecq, 2004 : 52)

*Soumission* et *Sérotonine* sont donc deux romans de la dislocation du corps social sous les coups du libéralisme économique et moral, autrement dit pour reprendre l'analyse de Bruno Viard, sous les coups des politiques menées par la droite, libérale en économie, et par la gauche, libérale sur les questions morales (Viard, 2013 : 46). Pour l'auteur, faire traverser la France et arpenter Paris à ses personnages permet de structurer ses romans et de dresser partout le même constat, celui d'espaces dans lesquels les habitants ne vivent plus véritablement ensemble, ne se comprennent plus, ne parlent plus la même langue. Florent-Claude en fait l'expérience lors de sa première visite à son ami Aymeric d'Harcourt, le seul ancien élève de l'Agro qui a souhaité reprendre une exploitation laitière :

Plus généralement, il me devenait de plus en plus difficile de parler à Aymeric, même si toute ma sympathie allait aux agriculteurs, si je me sentais prêt en toutes circonstances à plaider leur cause, j'étais bien obligé de me rendre compte que j'étais maintenant du côté de l'Etat français, que nous n'étions plus tout à fait dans le même camp. (Houellebecq, 2019 : 152)

La relation entre Florent-Claude et Aymeric est brisée en raison du statut de chacun d'eux. De la même manière, la situation sociale de l'éleveur aura raison de son mariage. Les

malaises qui sont décrits dans les romans de Houellebecq se manifestent donc à toutes les échelles de la société. Ils commencent au niveau européen par des décisions économiques et géopolitiques aveugles, se concrétisent dans la géographie sociale du pays et se répercutent jusque dans la vie intime des personnages.

### *Le dessous des cartes*

*Que peut bien penser quelqu'un qui a consacré l'ensemble de sa vie à enquêter sur le dessous des cartes ? Probablement rien, et j'imagine qu'il ne votait même pas ; il savait trop de choses.*

(Houellebecq, 2006 : 166-167)

Les romans de Michel Houellebecq ne sont pas que des récits désabusés décrivant une société au bord de l'implosion. Ils sont, et tout particulièrement *Soumission*, des espaces de discours dans lesquels de nombreux personnages prennent la parole pour fournir des explications, produire des analyses, dévoiler le dessous des cartes des crises actuelles. Le roman *Soumission* utilise pleinement ce ressort de la fiction pour émailler régulièrement le récit de longues pauses explicatives, parfois à la limite de la cohérence narrative — en effet, quelle est la probabilité pour François, qui choisit au hasard la destination de Rocamadour comme refuge pendant les élections, de rencontrer Alain Tanneur, le mari d'une collègue de l'université qui travaille à la DGSI, dans un café du village ? Qu'importe au fond le réalisme de ces rencontres, elles sont des moments privilégiés où, en déléguant la parole à d'autres, l'auteur utilise pleinement les ressources de la polyphonie discursive pour multiplier les points de vue, au point de rendre parfois assez difficilement perceptible un discours dominant. Pour résumer, cinq grands entretiens jalonnent le roman. Deux entretiens avec Lempereur, deux avec Tanneur, et un final avec Rediger, le nouveau président de la Sorbonne. On remarquera tout de suite la variété des personnages qui prennent la parole. Lempereur, professeur à l'université, se décrit lui-même comme ayant appartenu, et appartenant probablement encore selon le narrateur, à un mouvement identitaire constitué de « catholiques, souvent royalistes, des nostalgiques, des romantiques au fond » (*idem* : 73). Alain Tanneur, travaillant à la DGSI, des services de renseignements français que sa femme présente comme une sorte de « police politique », et dont le but est de surveiller « les mouvements extrémistes, ceux qui pourraient bifurquer vers le terrorisme » (*idem* : 86). Enfin Rediger, lui aussi proche dans sa jeunesse d'un mouvement identitaire catholique, avant de rejoindre ses « nouveaux amis musulmans » dans une lutte commune pour « sortir de l'humanisme

athée » (*idem* : 268). Trois niveaux d'analyse se succèdent tour à tour dans le roman : le premier met l'accent sur la dimension ethnique et culturelle du malaise français, le second souligne la faillite des politiques et notamment du système électoral, le troisième est un savant mélange entre une réflexion spirituelle sur l'existence de Dieu et un questionnement prosaïque sur la « décadence de l'Europe » (*idem* : 270) et le mode vie proposé aux nouveaux convertis. Les deux entretiens clefs sont ceux qui ont lieu avec Tanneur, dans la mesure où ils succèdent directement aux résultats du premier et du second tour des élections présidentielles qui ébranlent tout le socle de la République : « Ce n'est qu'un peu après minuit, à l'heure où je terminais ma seconde bouteille de Rully, que tombèrent les résultats définitifs : Mohammed Ben Abbas, le candidat de la Fédération musulmane, arrivait en deuxième position avec 22,3 % des suffrages. Avec 21,9%, le candidat socialiste était éliminé » (*idem* : 82-83). Ces résultats imaginaires sont à mettre en lien avec ceux des dernières élections françaises qui, depuis 2002 et la première arrivée au second tour d'un parti d'extrême-droite, ne suivent plus la logique traditionnelle de la cinquième République instaurant une opposition et une alternance entre la gauche et la droite<sup>8</sup>. Le premier entretien suivant directement le premier tour des élections est centré sur les négociations secrètes entre les différents partis en vue du second tour. En qualité d'agent de la DGSI, Alain Tanneur est bien informé. Selon lui, le seul vrai point de divergence entre le Parti Socialiste et le parti de la Fraternité musulmane concerne le ministère de l'Éducation nationale : « Pour eux [La Fraternité musulmane] l'essentiel c'est la démographie, et l'éducation ; la sous population qui dispose du meilleur taux de reproduction, et qui parvient à transmettre ses valeurs, triomphe ; à leurs yeux c'est aussi simple que ça, l'économie, la géopolitique même ne sont que de la poudre aux yeux (...) » (*idem* : 88).

Il se lit en creux dans la description des négociations à l'issue du premier tour de scrutin l'idée très présente en France depuis deux ou trois élections que les grands partis

---

<sup>8</sup> *Soumission* est sorti en 2015, soit deux avant l'élection d'Emmanuel Macron et la création de son nouveau mouvement politique. On pourra reprocher à Houellebecq de s'être totalement trompé quant à l'avenir politique de François Hollande, qu'il imagine se représenter, et à propos de l'existence d'un véritable parti musulman. Néanmoins, si l'on fait abstraction de la dimension religieuse du parti de Mohammed Ben Abbas, on constatera que Houellebecq a vu juste quant à la possibilité pour un nouveau parti politique, ne se revendiquant ni de gauche ni de droite, de se constituer rapidement, de très vite monter dans les sondages et de remporter les élections. La gauche et la droite se voyant régulièrement accusées d'inefficacité et présentées comme les responsables de la fragmentation du corps social, il n'est pas surprenant que les électeurs, en quête de nouveaux repères, se tournent vers une proposition politique ne se revendiquant d'aucun des partis traditionnels.

politiques traditionnels de la droite et de la gauche ont finalement bien plus de points communs que de différences, et que les projets politiques qu'ils soumettent au vote ne proposent aucun changement. Cette critique est la base de l'argumentaire de l'extrême-droite, mais aussi d'autres partis à tendance populiste. En mettant ces propos dans la bouche d'un agent des renseignements intérieurs, Houellebecq donne crédit à cette idée et l'institue comme un argument de poids pour rendre plus vraisemblable l'accès au pouvoir de Ben Abbes. Le second entretien se présente dans la continuité du premier dans la mesure où il développe l'idée que, si La Fraternité musulmane arrive à conquérir le pouvoir, ce n'est ni sur un programme économique et social, ni sur un programme de politique intérieure et extérieure, mais uniquement parce qu'elle met au centre de son discours la question des valeurs :

Concernant la restauration de la famille, de la morale traditionnelle et implicitement du patriarcat, un boulevard s'ouvrirait devant lui [Ben Abbes], que la droite ne pouvait pas emprunter, et le Front national pas davantage, sans voir se qualifier de réactionnaires (...) Tétanisée par son antiracisme constitutif, la gauche avait été depuis le début incapable de le combattre, et même de le mentionner. (*idem* : 161)

C'est ici l'argument clef de Tanneur, mais aussi le moment où semble se faire entendre, derrière la voix du personnage, les analyses de Houellebecq lui-même, tant ce leitmotiv est présent depuis le début dans son œuvre ainsi que dans certaines de ses interventions publiques. Le présupposé de l'argumentaire de Tanneur est que la France est dirigée par la gauche alors que la majorité de la population est de droite, ou du moins revendique des valeurs traditionalistes. Il est évident que tous les présidents de la cinquième République n'ont pas été de gauche, mais depuis les mouvements de mai 68, les représentants de la pensée laïque et de « l'humanisme athée » se trouvent dans les cercles de pouvoir et surtout dans les médias, ce qui leur confère une influence considérable. Ben Abbes, en fin connaisseur des fractures qui traversent la société française, sait donc que son programme ouvertement traditionaliste et conservateur sur la morale sera accepté sans trop de contestations. Houellebecq insiste à plusieurs reprises sur la stature du personnage de Tanneur, son sérieux, ses fonctions, son professionnalisme en quelque sorte afin de crédibiliser au maximum ses analyses. François est même en complète admiration lorsque ce dernier, après un repas bien arrosé et une longue discussion, récite par cœur et d'une belle voix des strophes entières de Péguy. À une autre échelle, et de manière moins

systematique, ce procédé de délégation de la parole est à nouveau utilisé dans *Sérotonine* lorsque Florent-Claude, ingénieur agronome ayant eu des fonctions au sein de la communauté européenne sur les questions agricoles fournit aux éleveurs laitiers de Normandie une explication très détaillée des raisons pour lesquelles le prix du lait continue de baisser.

### *Le prisme de la morale*

La difficulté et la richesse des œuvres de Houellebecq tient dans le fait que malgré la présence de ces discours tenus par des personnages dont la crédibilité est accentuée par des éléments de la fiction, les romans de l'auteur ne sont pas des romans à thèse. Les textes sont saturés de discours politiques, mais aucun ne semble prendre le dessus, dans la mesure où le narrateur ne s'engage jamais totalement dans une voie. Dans *Soumission*, de loin le roman le plus politique de Michel Houellebecq, François déclare être « aussi politisé qu'une serviette de toilette » (*idem* : 39) et sa conversion finale à la religion musulmane demeure hypothétique. Dans *Sérotonine*, la grave dépression qui touche Florent-Claude peut nous faire douter de sa lucidité, et le long épisode à la fin du roman pendant lequel, reclus dans restaurant fermé pour l'hiver, il hésite à assassiner froidement l'enfant de la femme qu'il aime encore, peut être interprété comme un pur accès de folie. Russel Williams a parlé d'une « poétique de la neutralité » (Williams, 2016) dans l'œuvre de Houellebecq, en raison notamment de la position de retrait et d'indifférence des personnages. Les deux derniers romans de l'auteur semblent s'écarter de cette perception neutre du monde en proposant deux prismes, deux grilles de lecture du monde contemporain qui sont en définitive étroitement liées. François, dans *Soumission*, est très clairement un personnage en quête d'une foi. Son travail sur Huysmans et les nombreuses évocations de sa conversion au catholicisme font écho au trajet du personnage principal du roman. Les malaises français sont ainsi décrits par les yeux de quelqu'un persuadé qu'une société sans religion ne peut tenir. À ce titre, l'épigraphe présente au début de la dernière partie du roman et reprise de l'Ayatollah Khomeyni - « Si l'islam n'est pas politique, il n'est rien » (*idem* : 235) - fait entendre aussi sa réciproque : si la politique n'a pas l'appui d'une religion, elle n'est rien, ou du moins elle est fragilisée. Dans *Sérotonine*, la question religieuse passe au second plan, laissant apparaître une réflexion d'ordre moral, mais religion et morale sont liées, et chez Houellebecq la seconde est plus importante que la première. Dans un entretien accordé à Agathe Novak-Lechevalier, Houellebecq déclare que la morale est même le critère permettant de juger les religions :

(...) quand j'avais seize ans, pendant un débat en classe, un type a levé la main pour dire qu'à son avis ce qui permettait de juger de la valeur d'une religion, c'était la qualité de la morale qu'elle permettait de fonder. (...) Donc je n'ai jamais vraiment changé d'avis : il y a un absolu moral qui est indépendant des religions et qui est supérieur à elles. (Houellebecq, 2020 : 357)

Dans *Sérotonine*, tous les échelons de la société française sont décrits à travers ce prisme de la morale, du plus large au plus intime, c'est-à-dire des décisions politiques qui conduisent les agriculteurs au suicide jusqu'à l'incapacité d'aimer au sein d'un couple. Seuls quelques personnages sont sauvés : Camille, les parents de Florent-Claude, le docteur Azote et Aymeric. La destinée de Camille et d'Aymeric font d'eux des martyrs, quand les parents du narrateur et le médecin apparaissent comme des saints. Quant à Florent-Claude, sa trahison envers Camille le condamne à s'isoler du monde pour suivre un chemin de rédemption. Le constat que font les personnages dans *Soumission* et *Sérotonine* est bien que l'absence de morale en politique conduit les sociétés européennes à la fracturation puis à la destruction. En définitive, la stratégie de montage des discours politiques empêche de situer clairement Houellebecq dans une idéologie politique ou un courant de pensée, tout est toujours ambigu. À l'inverse, dès qu'il s'agit de morale, sa position est nettement affirmée au point d'être un guide dans son analyse des tensions de la société française.

### *Expérimenter*

Sandrine Rabosseau, dans un article datant de 2007, insiste sur les parentés entre Zola et Houellebecq en raison, comme nous l'avons vu, d'un principe d'observation et de documentation ainsi que d'un goût pour la provocation. Il faut ajouter que l'auteur de *Soumission* est aussi, toujours à la manière de Zola, un expérimentateur. La méthode des deux romanciers est assez similaire et consiste à « prendre des faits dans la nature, puis à étudier le mécanisme des faits en agissant sur eux par les modifications des circonstances et des milieux, sans jamais s'écarter des lois de la nature » (Zola, 1881 : 8). Dans *Sérotonine*, après avoir longuement décrit la crise du monde paysan, ses causes économiques, politiques et ses conséquences sociales, Houellebecq met en place son expérience : une révolte violente et désespérée de la part d'éleveurs laitiers de Normandie, avec à sa tête son ami Aymeric d'Harcourt. Pour cela les paysans bloquent l'autoroute à l'aide d'engins agricoles et y mettent le feu :

Il y eut deux roquettes, lancées en direction des réservoirs de carburant des engins. (...) C'est pendant ces quelques secondes que furent prises la majorité des photographies reproduites, ensuite, dans tous les journaux du monde —et en particulier celle d'Aymeric (...) il paraissait à sa place tout du moins, son regard et sa pose décontractée surtout reflétaient une incroyable insolence, il était l'une des images éternelles de la révolte et c'est cela qui fit reprendre cette image par tant de quotidiens d'information dans le monde. (Houellebecq, 2006 : 258)

L'insolence du visage d'Aymeric rappelle celle de Gavroche dans *Les Misérables* de Victor Hugo. L'ironie de Houellebecq consiste à placer au sommet et de la barricade non pas un enfant du peuple, mais un descendant d'une grande famille de la noblesse, qui ne sera pas tué par les gendarmes mais qui se suicidera. Qu'Aymeric d'Harcourt soit à la tête de la révolte est une manière de signifier que la République, celle pour laquelle le peuple en juin 1832 se rebellait, a échoué. La nature des revendications des éleveurs ainsi que l'omniprésence de la critique du libéralisme depuis les premiers textes de Houellebecq nous invitent à penser que l'échec de la République n'est pas dû à la nature du régime politique, mais à son asservissement progressif à l'économie, au point d'en oublier plusieurs franges de la population. Les conclusions de Florent-Claude vont dans ce sens : les interventions des représentants des grands partis politiques après le suicide d'Aymeric montrent « un embarras très inhabituel chez eux » (Houellebecq, 2019 : 265). Une gêne puisque la colère des éleveurs de la Manche et du Calvados remet en question la loi supprimant les quotas laitiers et les pressions organisées par la grande distribution sur les producteurs : autrement dit la logique économique libérale menée depuis plusieurs décennies. Dans le roman, l'extrême-droite et le parti communiste sont les seuls à proposer des réponses claires à cette crise, ce qui signifie encore une fois la défaite des partis de gouvernement à imposer au monde économique une autre manière de penser, plus juste et plus égalitaire. La conclusion est donc particulièrement pessimiste, la lutte est vouée à l'échec et le monde d'après ne sera que le même, « en un peu pire »<sup>9</sup>.

*Soumission* propose une autre expérience, il étudie de manière méthodique et quasi scientifique les conséquences de l'irruption et de l'arrivée au pouvoir d'un parti

---

<sup>9</sup> TRAPENARD, Augustin (2020) - « Je ne crois pas aux déclarations du genre 'rien ne sera plus jamais comme avant' » - Michel Houellebecq, « Lettres d'intérieur » - <https://www.franceinter.fr/emissions/lettres-d-interieur/lettres-d-interieur-04-mai-2020> [consulté le 28/12/2021].

musulman. La fiction offre la possibilité de jouer avec le réel, de tester des hypothèses dans le but d'observer les réactions et d'en tirer des conclusions. Évidemment, certains reprocheront à Houellebecq, comme nous l'avons montré précédemment, de choisir un prisme de lecture et une grille d'observation très subjectifs, autrement dit que l'expérience n'a aucune valeur ni aucune rigueur méthodologique. Mais peut-on faire un tel reproche à un livre qui se présente d'emblée comme une fiction ? La référence au Naturalisme zolien est avant tout une affaire d'esthétique plutôt qu'une véritable prétention scientifique. Il est donc tout à fait naturel de discuter les conclusions de l'auteur quant à la réaction, ou plutôt l'absence de réaction de la société devant le séisme politique évoqué. Il est possible aussi de remettre en question la vraisemblance de la montée d'un parti « musulman *modéré* » (Houellebecq, 2016 : 161) en argumentant que cette idée relève du fantasme d'un auteur que l'on accuse régulièrement d'islamophobie. Tout ce qui touche à la fiction peut être remis en cause et les discours qui sont tenus dans les romans de Houellebecq, malgré toute la pertinence et la lucidité que l'on peut leur accorder, ne sont que des points de vue de personnages. Est-ce à dire que la fiction n'aurait rien à apporter de consistant au débat politique ou à la compréhension des fractures qui traversent le pays ? Rien n'est moins sûr, car à la différence du XIX<sup>e</sup> siècle, la force d'un roman contemporain tient bien sûr à ses qualités intrinsèques, mais aussi à sa portée médiatique. Le malaise qu'a provoqué la parution de *Soumission* en 2015 en est la preuve. On peut se rappeler la houleuse interview de l'auteur par Patrick Cohen sur France Inter le 7 janvier 2015 ou les propos de Manuel Valls quelques jours plus tard. La virulence des réactions et les oppositions qui se sont révélées à l'occasion de la parution de ce livre sont finalement le résultat concret, et cette fois bien réel, de l'expérience menée dans l'espace de la fiction. Le livre devient ainsi l'outil révélateur des « plaies » sous-jacentes de la société française.

### *Conclusion*

*Soumission* et *Sérotonine* de Michel Houellebecq sont deux romans qui prennent à bras le corps les malaises qui traversent la société française. Ils décrivent la fragmentation de l'espace géographique, en expliquent les causes et expérimentent des propositions politiques ou des révoltes populaires. Houellebecq utilise les ressources de la fiction pour dire, par la voix de personnages pétris de considérations morales, les fractures sociales, politiques et religieuses des pays européens occidentaux. La singularité de l'œuvre houellebecquienne tient au fait que le livre, en tant qu'objet de scandale et de

provocation, devient lui-même un révélateur des malaises latents, presque indépendamment — ce qui est paradoxal — de son contenu véritable. Le roman, pour Houellebecq, n'est pas qu'un ensemble de discours dont la portée se limiterait à l'espace de la fiction. Il s'inscrit dans un jeu médiatique plus large et agit comme un caillou dans la chaussure : il gêne la marche, oblige à s'arrêter et à dénuder la plaie.

## **Bibliographie**

- HOUELLEBECQ, Michel (1997). *Rester vivant : méthode*. Paris : Flammarion.
- Id.* (2004). *Poésies*. Paris : J'ai lu.
- Id.* (2016). *Soumission*. Paris : J'ai lu.
- Id.* (2019). *Sérotonine*. Paris : Flammarion.
- Id.* (2020). *Interventions*. Paris : Flammarion.
- RABOSSEAU, Sandrine (2007). « Michel Houellebecq ou le renouveau du roman expérimental », in *Michel Houellebecq sous la loupe*, Muriel Lucie-Clément et Sabine Van Wesemael, Amsterdam/New-York, Rodopi, coll. « Faux titre ».
- SMEETS, Marc (2015). « MICHEL HOUELLEBECQ : un homme, une (sou)mission », RELIEF, vol. 9, n° 2, pp. 99-111.
- TRAPENARD, Augustin (2020). « Je ne crois pas aux déclarations du genre « rien ne sera plus jamais comme avant ». Michel Houellebecq, « Lettres d'intérieur ». <https://www.franceinter.fr/emissions/lettres-d-interieur/lettres-d-interieur-04-mai-2020> [disponible le 28 décembre 2021].
- VIARD, Bruno (2013). *Les Tiroirs de Michel Houellebecq*. Paris : PUF.
- WILLIAMS, Russel (2016). « Une poétique de la neutralité : soumission, anomie et inertie dans la fiction de Michel Houellebecq », *Fabula / Les colloques*, Les « voix » de Michel Houellebecq. <http://www.fabula.org/colloques/document4240.php> [disponible le 28 novembre 2021].
- ZOLA, Emile (1881). *Le Roman expérimental* [1880]. Paris : Charpentier.

## **SOUMISSION, LE ROMAN DE LA CONVERSION**

### **Houellebecq, le réel et la fiction**

**Laurent PADOVANI**

Un. de Paris Nanterre

Centre de recherche en littérature et poétique comparées

[l.padovani@parisnanterre.fr](mailto:l.padovani@parisnanterre.fr)

**Résumé :** Discutées, contestées, attaquées, les fictions houellebecquiennes le sont, non seulement en tant qu'objets esthétiques, mais aussi, peut-être davantage désormais, en termes politiques, idéologiques ou moraux. Cette contribution est une invitation à réfléchir au centre de gravité du triangle réalisme-fictionnalité-autorité dans *Soumission*, le roman le plus polémique de l'œuvre de Michel Houellebecq. Nous avancerons l'hypothèse que l'Islam dans *Soumission* remplirait une fonction fictionnelle analogue à celle du post humanisme dans *Les Particules élémentaires*, qu'il ne serait au fond qu'une question de surface, une provocation pour attirer l'attention sur une crise plus ancienne, plus profonde. Cette crise serait celle de la civilisation occidentale, à laquelle n'échapperait pas la France, caractérisée par un processus de « déliaison » généralisée, de « désagrégation » des valeurs, et du monde qu'elles formaient.

**Mots-clés :** fiction, réel, anticipation, dispositif

**Abstract:** Houellebecq's fiction is discussed, contested and critiqued, not only as a series of aesthetic objects but also in political, ideological or moral terms. This contribution is an invitation to think about the centre of gravity in the triangle of realism-fiction-authority in *Submission*, Michel Houellebecq's most controversial novel. We advance the hypothesis that Islam in *Submission* has a fictional function analogous to that of post-humanism in *Atomised*. That would be essentially a matter of surface, provocation to draw attention to an older deeper crisis. This crisis would be that of Western civilization, one that France will not escape from, characterized by a process of generalized « untying », or even « disintegration » of « values » and the world that they formed.

**Keywords:** fiction, reality, science fiction, mechanism

Si nous cherchons à savoir ce que la fiction romanesque peut bien dévoiler de la situation de la France à la fin de cette deuxième décennie du XXI<sup>e</sup> siècle, alors l'œuvre romanesque de Michel Houellebecq est un objet exemplaire d'étude, pour trois raisons principales selon nous. La première d'entre elles est le projet artistique de Houellebecq : « rendre compte du monde » (Houellebecq, 2010 : 420). Si la formule est avancée de manière détournée par l'intermédiaire de son personnage Jed Martin dans *La Carte et le Territoire*, elle prend de la consistance quand on la relie à d'autres textes de forme essayistique ou des déclarations à l'occasion de différents entretiens. La deuxième raison procède, en quelque sorte, de la première. « Rendre compte du monde », c'est dire quelque chose sur ce qui est, ici et maintenant. « Les romans doivent être situés. C'est dans la logique du roman. Il a besoin du présent », répond-il à Christian Authier (Houellebecq, 2020 : 202). Au-delà des marqueurs d'hyper-réalisme et d'hyper-présentisme, les situations sociales ou politiques dans lesquelles sont développées les narrations cristallisent les fictions dans une forme de représentation du monde tel qu'il est ou serait. Certains des aspects du monde, qu'on désignera rapidement comme « questions d'actualité », deviennent des objets des dispositifs fictionnels comme, par exemple, le libéralisme et l'individualisme, l'échangisme et le tourisme sexuels, le terrorisme, l'islamisme... La troisième raison est une conséquence du talent romanesque, artistique et médiatique de Michel Houellebecq pour donner une forme à ce matériau. S'il avait déjà écrit et publié des articles, un essai, un recueil de poèmes, un roman, la publication en 1998 de son deuxième roman : *Les Particules élémentaires* ouvre une parenthèse non encore refermée après laquelle Michel Houellebecq et ses romans sont devenus l'objet d'une attention publique, médiatique et critique phénoménale. Les publications des romans suivants : *Plateforme*, *La Possibilité d'une île*, *La Carte et le Territoire*, *Soumission*, *Sérotonine* ont été des événements éditoriaux dont les succès, comptés en centaines de milliers d'exemplaires vendus, ont confirmé la réussite commerciale des *Particules élémentaires*. Événements éditoriaux, les parutions ont été tout autant des événements médiatiques réalisés et relayés au moyen de journaux et de programmes radiophoniques et audiovisuels adressés au grand public. Si les succès publics et médiatiques sont objectivables en termes quantitatifs (nombres de ventes et d'occurrences ; extension des surfaces d'exposition), l'appréciation de la réception critique est, elle, d'une autre complexité. Un succès public, *a fortiori* quand il est préparé par la mobilisation d'un vaste dispositif médiatique de promotion, inspire une certaine

méfiance. En tout cas, l'activité critique elle-même s'inscrit dès lors dans la scène médiatique, sous les feux de projecteurs qui, le reste du temps, l'ignorent largement, et devient une prise de position dans un cercle de discussion plus large qu'à l'accoutumée. L'entre-soi critique est ainsi débordé. La situation augmente en complexité quand l'auteur, loin d'être « mort » ou extrêmement retiré de son œuvre, l'accompagne d'interventions multiples dans des formats variés : textes programmatiques, entretiens, adaptations transmédiatiques, et qu'il devient lui-même un personnage médiatique. Dans un article synthétique, Francesca Lorandini rassemble les composantes proprement littéraires de l'œuvre et la dimension extralittéraire relevant de l'auteur en tant qu'individu (sphères intime, publique, sociale) en une formule : le « facteur Houellebecq ». En dressant un panorama de l'évolution de la réception de son œuvre, elle rappelle comment il s'est « imposé dans les lettres françaises » (Lorandini, 2020 : 2). Enfin, plus que ce qui précède, le matériau fictionnel dont il s'empare déplace, polarise, exacerbe les positions critiques. En sorte que l'œuvre romanesque de Michel Houellebecq est connectée intensément, plus que beaucoup d'autres, à de multiples pôles qui influencent, orientent, parasitent sa réception, sa lecture, sa compréhension et son interprétation. Cette hyper-connexion reconduit l'œuvre de Michel Houellebecq à des problèmes généraux qui, bien que rebattus, ne sont pas épuisés, ne le seront pas davantage ici, et se trouvent être actualisés régulièrement : quelle sorte de connaissance délivre une œuvre fictionnelle ? Quelle est la mesure d'autonomie de l'œuvre par rapport à son auteur ? Existe-t-il une obligation morale de l'œuvre d'art ?

Notre hypothèse est la suivante : l'Islam dans *Soumission* - aussi bien que le post-humanisme dans *Les Particules élémentaires* - serait, non pas le centre, mais une pièce du dispositif fictionnel qui aurait en vue un objet : la situation de la France à la toute fin du XX<sup>e</sup> siècle et au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Au fond, la présence de l'Islam - ou le post-humanisme comme possibilité à venir - ne serait qu'opportune pour indiquer un malaise général, un défaut ou une défaillance, un état dégradé de la société dans une période historique ouverte il y a un peu plus de trois décennies – et dont nous ne saurions dire qu'elle est refermée aujourd'hui. Autrement dit, ce qui importerait dans la perspective des romans de Houellebecq n'est pas tant de savoir ce qui vient pour se substituer à, mais précisément cela même qui est en train, qui a déjà commencé de céder. Non pas le nouveau, l'autre, mais l'ancien, le soi ; non pas le gain, mais la perte et le perdu ; non pas la pleine santé et l'élan, mais la dégradation et l'épuisement.

*Le roman du basculement : Islam, islam politique, islamisation*

France 2015, publication de *Soumission*, un roman d'anticipation. Dans une réflexion sur la mise en fonction du genre science-fictionnel dans l'ensemble des dispositifs romanesques houellebecquiens, Agathe Novak-Lechevalier propose de « distinguer quatre dispositifs, du plus science-fictionnel au moins science-fictionnel » en fonction de la distance temporelle entre deux récits : le récit réaliste et le récit d'anticipation. *Soumission* est rangé dans le dernier dispositif :

On se situe ici dans un récit d'anticipation très proche : le cadrage réaliste de l'œuvre n'est donc pas fondamentalement mis en défaut – on reconnaît globalement le monde dans lequel nous vivons ; mais il est de bout en bout déstabilisé par une courte anticipation – et c'est précisément ce qui produit l'ambiguïté et la potentialité subversive d'un roman qui apparaît comme un exercice à haut risque. (Agathe Novak-Lechevalier, 2016 : 17)

Ambiguïté ? Michel Houellebecq est « ambigu », écrit Bruno Viard dans le livre qu'il a consacré à *Soumission*, « il cultive l'ambiguïté », « il est constitutivement ambigu » et *Soumission* qu'il a écrit est « un livre ambigu » (Viard, 2016 : 34). *Soumission* est d'évidence le roman de l'œuvre qui cristallise la plus vive polémique en concentrant les questions générales que nous avons rappelées au moyen de procédés littéraires caractéristiques. Notre proposition de lecture repose sur une distinction de trois ensembles : le contenu diégétique et le récit cadre ; le dispositif fictionnel et les procédés romanesques ; le contexte et la situation de la réception. La distinction, abstraction pour tenter de comprendre des mécanismes qui produisent des effets, n'est pas la disjonction. Au contraire, nous pensons que ce sont les connexions et les interactions des trois ensembles qui produisent du trouble, de l'incertitude ou de l'indétermination, et lestent le roman d'une lourde charge polémique.

Ce qui est anticipé dans *Soumission* n'est rien de moins qu'un objet neutre puisque c'est une nouvelle situation sociopolitique, le basculement d'un pays, la France, d'un régime de civilisation à un autre. La chose, saisie comme matériau fictionnel, ne manque pas de provoquer ou exacerber immédiatement des polémiques déjà vives. France 2022, l'élection présidentielle, les semaines qui la précèdent, les mois qui la suivent. En tant que roman d'anticipation, donc, *Soumission* extrapole des éléments (faits ou propositions)

du réel pour donner à voir, à penser, une nouvelle configuration de la France. De sorte qu'il convient de distinguer les éléments et les degrés d'extrapolation.

En premier lieu, on trouve reconduits des objets existants comme, par exemple, des entités politiques, des partis (Parti socialiste, UMP, Front national), et un personnel politique (Jean-François Copé, Manuel Valls, François Hollande, François Bayrou, Marine Le Pen,...). Si l'anticipation fictionnelle est conçue comme une opération de pensée qui extrapole des éléments du réel pour un intervalle de temps donné, alors elle peut être appréciée et évaluée du point de vue de la vraisemblance et de la cohérence. Or, en la circonstance, la distance temporelle entre le réel saisi par Houellebecq et sa projection dans le roman est très courte ; et pour les lecteurs que nous sommes au présent, la distance entre le réel et le fictionnel est écrasée, ou bien transformée qualitativement d'une distance prospective en distance mémorielle. De sorte que, pour nous lecteurs, évaluer l'écart entre le réel et le fictionnel revient à comparer pour une part ce qui est ou aurait pu être à ce qui a été. Par exemple, nous pouvons le faire à propos de l'élection présidentielle de 2017, autre produit de l'anticipation fictionnelle. D'un côté, on peut mettre en avant l'impensé houellebecquien : les changements des noms des partis, la non candidature de François Hollande, l'émergence ou le surgissement à sa place, littéralement, d'un homme quasi inconnu alors : Emmanuel Macron. En somme, ce sont tous les points de non coïncidence entre l'accompli du réel et l'anticipé de la fiction. De l'autre, on peut mettre au crédit de l'auteur qu'il a bien pensé que l'élection 2017 se jouerait entre la candidate du parti d'extrême-droite et un candidat représentant l'espace du centre politique. Et même, l'impuissance politique dans laquelle fut rendu François Hollande à la fin de son premier mandat, impuissance telle qu'il dut renoncer à se représenter à l'élection de 2017, il l'a pressentie, ou du moins envisagée, pour la reporter dans la fiction cinq ans plus tard (les « obscures raisons » dont relève la non candidature de François Hollande à l'élection présidentielle 2022 dans la fiction sont, en l'occurrence, l'Article 6 de la Constitution, qui limite la Présidence de la République française à deux mandats). Si donc Houellebecq n'a pas rendu le réel par anticipation, tel qu'il fut, il sut du moins saisir quelque chose de ce qui a commencé de se jouer en 2017 et qui n'a pas été complété ou résolu par le résultat de l'élection.

La progression de l'extrême-droite, depuis, avait rendu la chose un peu plus intéressante en faisant glisser sur les débats le frisson oublié du fascisme ; mais ce n'est qu'en 2017 que les choses avaient commencé à bouger vraiment, avec le second tour de la présidentielle. La

presse internationale, médusée, avait pu assister à ce spectacle honteux, mais arithmétiquement inéluctable, de la réélection d'un président de gauche dans un pays de plus en plus ouvertement à droite. (Houellebecq, 2015 : 55)

Et, d'une certaine façon, ce qu'il fait advenir par le récit dans le roman, et qui est à venir pour nous lecteurs à présent, est la même chose incomplète, une séquence dit-on de nos jours, ouverte en 2017 pour être achevée et dépassée en 2022. La scène politique en 2022 qu'il donne à voir est dégradée, abimée. Une nouvelle fois, nous lecteurs, contemporains de la situation, sommes en capacité d'apprécier la valeur projective de la fiction. D'un côté, l'estimation de la puissance électorale du Front national (32%) et de la droite traditionnelle (14%) à la veille du premier tour du scrutin recouvre les données des sondages d'opinion les plus récents qui nourrissent aujourd'hui la discussion politico-médiatique. S'il nous est permis de faire une brève incursion dans le champ de l'étude politique, les résultats des sondages d'opinion relatifs à l'élection présidentielle prochaine convergent, à ce jour, pour estimer à plus ou moins 30% les intentions de vote pour le « pôle identitaire » à droite ; à plus ou moins 15% les intentions de vote pour la candidate désignée du parti traditionnel (Les Républicains) de la droite. De l'autre côté, il y a les impensés de l'affaiblissement du Parti socialiste et l'existence du parti du Président Macron. En somme, l'anticipation comme opération sur ces éléments existants du réel produit des propositions fictionnelles raisonnables et cohérentes, que le réel accompli valide partiellement d'ailleurs. Ces projections fictionnelles, jusque dans les impensés, participent d'un effet de vraisemblance de la représentation.

Cependant, Houellebecq introduit dans son dispositif une autre proposition fictionnelle principale qui reconfigure la représentation romanesque et remet en question son réalisme : « Un mois après les résultats du second tour [de l'élection 2017], Mohammed Ben Abbes annonça la création de la Fraternité musulmane » (*idem* : 55). Corrélée à celle-ci et dépendante d'elle, il y a celle de l'accession « fulgurante » de ce parti au premier plan politique, au point de faire de son chef un candidat présidentiable : « (...) dans les derniers sondages, ce parti qui n'avait que cinq ans d'existence atteignait 21% des intentions de vote, et talonnait ainsi le Parti socialiste, à 23% » (*ibidem*). Ces deux propositions, aussi invraisemblables qu'elles soient, ont un rapport au réel d'une autre qualité. Contrairement aux autres propositions, qui sont formées au moyen d'objets ayant une existence dans le réel, elles sont construites d'objets sans existence réelle immédiate : « Mohammed Ben Abbes », la « Fraternité musulmane » et leur consistance

politique dans la fiction. Sont-ils pour autant de purs objets de la création fictionnelle ? Disons que Houellebecq puise à des strates plus profondes du réel, là où les choses se tiennent en puissance, en tant que possibilités, le matériau dont il s’empare pour former ces objets fictionnels. Schématiquement, il traverse le réel dans sa profondeur en reliant les points de contact suivants :

- point 1 : il y a de l’Islam en France - la forme générale de cette phrase veut prévenir l’entrée dans la diversité concrète des comportements et des croyances qui déterminent *en réalité* une pluralité de formes de l’Islam en tant que spiritualité et religion.
- point 2 : il y a de l’Islam politisé en France. Cette politisation peut prendre la forme opérationnelle d’un parti politique (en 2019 et 2020, une polémique se développa à propos de la constitution de listes électorales formées par un parti musulman, l’Union des Démocrates Musulmans Français (UDMF), à l’occasion des élections municipales 2020<sup>1</sup>).

Les objets fictionnels sont concevables, possibles *a priori*, donc chargés d’une valeur, même légère, de réalité. Et il ne serait pas raisonnable de les écarter immédiatement en tant qu’objets impossibles. Mais, pour que ces propositions fictionnelles soient d’autres choses que des propositions imaginaires sans consistance, Houellebecq les met en fonction dans son dispositif en y intégrant d’autres paramètres.

Le premier d’entre eux est accidentel, c’est le personnage providentiel « Mohammed Ben Abbes », qu’il dote de qualités remarquables : sens politique, tactique et stratégique, vision au long cours avec une perspective multiséculaire voire millénaire, l’échelle temporelle des civilisations. C’est grâce à son habileté que son entreprise politique triomphe. Cela est nécessaire, pourtant insuffisant, et à l’accidentel est ajouté le circonstanciel. Comme une application de la formule éculée de la V<sup>e</sup> République, l’élection présidentielle de Mohammed Ben Abbes, « c’est la rencontre d’un homme et d’un peuple ». La circonstance implique, ici dans le cas d’une réussite, que l’offre politique d’expression confessionnelle entre en correspondance avec un électorat cristallisé, une quantité d’individus, une masse critique. Ce qui ne va pas de soi, en fait. Si elle est logiquement concevable, il revient à nous, lecteurs, d’affecter à cette

---

<sup>1</sup> BELAÏCH, Charlotte : « L’UDMF, le parti musulman qui dérange la droite » - [https://www.liberation.fr/france/2019/10/21/l-udmf-le-parti-musulman-qui-derange-la-droite\\_1758967/](https://www.liberation.fr/france/2019/10/21/l-udmf-le-parti-musulman-qui-derange-la-droite_1758967/) [disponible 03/01/2021].

proposition une valeur de vraisemblance au moyen de la comparaison au réel. Soit on constate qu'une telle proposition ne coïncide avec rien qui a été observé dans le réel, ce qu'indiquent et les résultats aux élections et les études politiques et sociologiques. Soit on croit que la réalité, celle-ci précisément, existe, non pas comme hypothèse inconsistante, mais à l'état de latence, c'est-à-dire un état dans lequel l'objet du réel appelle à son actualisation. Avec cette position-ci, on entre dans une zone confuse, où le fictionnel et le réel, la fabulation et le vraisemblable, la liberté de création, l'idéologique et la morale, entrent en contact, se mélangent par endroits, engendrent des tensions par ailleurs, en somme, une zone d'incertitude dans laquelle le sens et l'interprétation du texte sont mis à l'épreuve.

Nous suspendons l'évaluation du point de vue de la vérité de telles propositions. Notre but est d'indiquer leurs positions dans le champ politique ou idéologique pour comprendre ce que ça engage dans la réception de l'œuvre (vraisemblance, vision du monde, effet politique). Nous proposons d'étudier un ensemble de propositions du texte pour déterminer sa cohérence et s'il fait système. En conséquence de quoi, le texte serait lesté d'un poids idéologique identifiable. Nous chercherons à voir si ce poids est contrebalancé par ailleurs dans le dispositif général de la fiction.

*De l'épuisement démocratique : falsification de la volonté et invisibilisation du réel*

Houellebecq projette des objets particuliers du réel : des opinions ou des clichés, plus ou moins partagés, marqués politiquement et idéologiquement, pour les mettre en fonction dans sa fiction. Nous n'en ferons pas la recension exhaustive, mais relèverons quelques-uns d'entre eux, de sorte que soit dégagée une certaine vision du monde représentée dans et par le texte. Soit, la proposition : « l'épuisement démocratique » : « Pendant les quelques semaines qui avaient suivi le scrutin [2017] une ambiance étrange, oppressante, s'était répandue dans le pays. C'était comme un désespoir suffocant, radical, mais traversé çà et là de lueurs insurrectionnelles » (*ibidem*). De cet essoufflement de la respiration démocratique, idée consensuelle, le narrateur a identifié des causes : « médiocrité de 'l'offre politique' » ; « phénomène d'*alternance démocratique* », qui n'est en fait qu'un balancement du pouvoir entre centre-gauche et centre-droit. Le résultat de l'élection 2017 est un point limite à partir duquel s'enclenche un processus de réaction qui conduira à la conflagration de 2022. 2017, point limite donc. La réélection d'un « président de gauche dans un pays de plus en plus ouvertement à droite » est une

incongruité, mais aussi une conséquence logique d'un « système d'opposition binaire centre-gauche – centre-droit qui structurait la vie politique depuis des temps immémoriaux » (Houellebecq, 2015 : 210). Deux éléments doivent être relevés. Le premier est glissé comme un fait d'évidence : la « droitisation du pays ». Si d'un point de vue électoral (votes exprimés aux élections, intentions de votes dans les sondages d'opinion), la proposition est vraisemblable, elle peut du moins être affinée au moyen d'études qualitatives sur les valeurs. L'autre élément a un rapport avec les élections comme dispositif essentiel de l'organisation de la démocratie : « La volonté du peuple est le fondement de l'autorité des pouvoirs publics ; cette volonté doit s'exprimer par des élections honnêtes qui doivent avoir lieu périodiquement, au suffrage universel égal et au vote secret ou suivant une procédure équivalente assurant la liberté du vote » (Déclaration universelle des Droits de l'homme, art. 21, al. 3). Houellebecq porte à leur sujet un jugement négatif :

Curieusement, les pays occidentaux étaient extrêmement fiers de ce système électif qui n'était pourtant guère plus que le partage du pouvoir entre deux gangs rivaux, ils allaient même parfois jusqu'à déclencher des guerres afin de l'imposer aux pays qui ne partageaient pas leur enthousiasme. (Houellebecq, 2015 : 55)

La disjonction entre « résultat électoral » et « volonté du peuple » est étendue de la France aux « pays occidentaux » ; elle n'est donc pas une simple anomalie locale mais un système anti-démocratique organisé général. La référence ironique aux guerres conduites ces vingt dernières années pour et au nom de la démocratie, guerres plus contestées aujourd'hui que jamais au regard de leur bilan, va dans le même sens : la dévalorisation de la démocratie, dont l'Occident est le dépositaire, la dévalorisation de l'Occident fondé sur une fausse valeur qui étouffe son peuple. C'est la démocratie elle-même, organisée à partir du système électif, qui empêche l'expression de la volonté du peuple. Le peuple veut, le peuple dit, et ce qu'il dit quand il est autorisé à dire est traduit par le système en une expression étrangère, voire contraire, à sa volonté. L'élection démocratique ne représente pas la volonté du peuple, elle la falsifie.

À l'impuissance à voir advenir le dire de la volonté en expression se combine l'*invisibilisation* du réel.

Mais à vrai dire, depuis quelques mois, l'attitude des médias de centre-gauche avait changé : les violences dans les banlieues, les affrontements inter-éthniques, on n'en parlait plus du tout, le problème était passé sous silence, et on avait même cessé de dénoncer les 'Cassandres', qui de leur côté avaient fini par se taire. (*idem* : 60)

*Invisibiliser* le réel, c'est l'annuler en ne le médiatisant pas. Ne pas s'emparer d'une chose pour en faire un objet public, ne pas la donner à voir et ne pas la dire, c'est la priver d'une existence publique, d'une existence politique, c'est aussi épuiser la possibilité-même d'en dire quelque chose de consistant. L'*invisibilisation* du réel procède d'une volonté. Houellebecq identifie le foyer de cette volonté en mettant en circulation une autre proposition : la responsabilité des médias :

Pendant plusieurs années, et sans doute même plusieurs dizaines d'années, *Le Monde*, ainsi plus généralement que tous les journaux de centre-gauche, c'est-à-dire en réalité tous les journaux, avaient régulièrement dénoncé les 'Cassandres' qui prévoyaient une guerre civile entre les immigrés musulmans et les populations autochtones d'Europe occidentale. (*idem* : 59)

À nouveau, plusieurs termes sont à relever. Le premier est une antienne de la droite : les médias, à l'instar du journal de référence *Le Monde*, sont « tous » dits de « centre-gauche ». Cette hégémonie culturelle et idéologique dans les médias coïncide avec le système du pouvoir politique, capté par les « deux gangs rivaux » centristes. De sorte que se dessine une collusion entre les élites. Tout renvoie à la séparation fondamentale entre l'expérience du réel par le peuple et la négation de son existence par les élites qui ont capté les pouvoirs, pouvoir de faire et pouvoir de dire. Houellebecq donne ainsi à entendre une expression classique du populisme, soit le deuxième terme de la proposition. Le troisième terme est crucial : le réel dans la fiction houellebecquienne, c'est la situation de quasi guerre civile ou de guerre civile de basse intensité entre « les immigrés musulmans et les populations autochtones d'Europe occidentale ». C'est depuis cette proposition qu'il compose sa représentation de l'état de la France. Or, cette proposition a une existence réelle et une histoire en tant que proposition. Elle relève d'une perception du monde identifiée idéologiquement à l'extrême-droite et qui circule depuis le milieu des années 1980 comme un danger imminent qui menacerait la France. La proposition fictionnalisée que nous avons retranscrite validerait le réel déjà accompli en construisant une intersection entre réel et fictionnel par un geste rétrospectif de plusieurs dizaines d'années. Les « Cassandres » portent la parole qui dit ce qui adviendra. Les

« Cassandres », ce sont en l'occurrence les identitaires de l'extrême-droite, le Front national d'hier et d'aujourd'hui. La fiction, elle, précipite le danger en réalité, elle l'actualise par anticipation. Nous, lecteurs au présent, nous retrouvons contemporains de ce qui est représenté, contemporains des discours antagonistes au sujet d'un « choc des civilisations », des théories à propos d'un processus de « grand remplacement » des populations, en France et ailleurs en Europe. Plus exactement, nous sommes dans cette zone de confusion du réel et du fictionnel, du présent et du futur très proche substantialisé en une forme anticipée du présent. L'objet auquel nous sommes liés par la lecture convoque notre positionnement politique et idéologique, notre perception intellectuelle et affective du présent. L'actualité pré-électorale de notre présent ne cesse de faire écho à une telle vision de l'état de la France. La « tenaille identitaire » dont parlent certains aujourd'hui, la polarisation autour de la laïcité, de l'identité, de la civilisation sont devenues des thèmes principaux du débat politique et intellectuel. Il nous oblige donc à le recevoir, non seulement comme objet esthétique, mais aussi comme objet idéologique, parce qu'objet dans lequel Houellebecq a injecté de l'idéologie. Cette vision idéologique et politique du monde qu'il porte à l'expression, comment son dispositif général la médiatise-t-il ? Et quelle est sa valeur épistémique ? Que nous dit-il du réel, de l'état de la République et de la France ?

« D'où parles-tu, Camarade Houellebecq ? »

Il y a bien dans *Soumission* une vision de l'état de la France, identifiée d'extrême-droite. En analysant comment elle est déployée dans le texte, nous voudrions montrer comment elle produit un effet de cohérence et de persuasion. Cependant, son articulation à un autre récit dans le texte pourrait, selon nous, relativiser ou réduire sa portée politique.

De manière générale, dans les romans de Houellebecq, les personnages ont deux caractéristiques : ils sont typés et ils parlent, ils parlent beaucoup, ils discourent, ils théorisent. En tant que types, ils représentent des positions différentes. Dans le dispositif fictionnel de *Soumission*, aucune voix, aucun discours ne s'élève pour contrarier la vision extrême-droitiste, quelle que soit la position : pas de vision alternative, pas de contre-théorie pour rendre compte de l'état de la France. Bien au contraire, chacun apporte sa contribution à la composition de la même vision. Par exemple, le jeune Lempereur représente le jeune identitariste de droite. À l'occasion d'une discussion avec le narrateur, il expose sa lecture de la situation :

Mais tout a changé au moment de la création des « Indigènes européens ». Ils étaient inspirés au départ des « Indigènes de la République », en en prenant l'exact contre-pied, et ils ont réussi à délivrer un message clair et fédérateur : nous sommes les indigènes de l'Europe, les premiers occupants de cette terre, et nous refusons la colonisation musulmane... (Houellebecq, 2015 : 73)

Sa perspective dépasse les frontières de la France pour s'étendre à l'Europe occidentale. Leur projet : « PRÉPARER LA GUERRE CIVILE » (*idem* : 74). Et ils sont passés à l'acte. Rétrospectivement, on comprend les « lueurs insurrectionnelles » allumées après l'élection 2017. On y trouve exposés quelques fondements de la théorie identitariste d'extrême-droite. Le premier d'entre eux, c'est la religion. Elle est au cœur de l'essence de la civilisation. L'Islam est un facteur exogène à la civilisation occidentale. Or, les populations immigrées non-européennes des dernières décennies sont en très grande majorité musulmanes. Et « les gens restent fidèles, dans l'immense majorité des cas, au système métaphysique dans lequel ils ont été élevés » (*ibidem*). En conséquence, ces populations sont *inassimilables* à la civilisation occidentale. Elles restent et resteront dans le grand corps européen un corps étranger qu'il faut éliminer.

Le personnage de Rediger, universitaire lui aussi, converti à l'Islam, pourrait ou devrait représenter la position opposée à celle de Lempereur. Il y reconduit en fait pour la dépasser. Lui-même a été un identitariste d'extrême-droite dans sa jeunesse. Il était des leurs, partageait donc leur diagnostic, et rien n'indique qu'il y a renoncé au fond.

'Je ne me suis jamais caché de mes engagements de jeunesse...', poursuivit-il. 'Et mes nouveaux amis musulmans n'ont jamais songé à me le reprocher ; il leur paraissait tout à fait normal que, dans ma quête d'un moyen de sortir de l'humanisme athée, je me retourne en premier lieu vers ma tradition d'origine.' (Houellebecq, 2015 : 268)

Les discours de l'islamiste et de l'identitariste d'extrême-droite ont de nombreux termes communs : la puissance de la religion et son rôle essentiel dans la vitalité d'une civilisation ; la famille et l'organisation patriarcale comme structure fondamentale de la société ; la démographie. Et c'est un fait que la démographie, le nombre, la masse qui s'accroît, est un enjeu préoccupant pour tout identitariste. Elle représente la figure même de la submersion. L'« humanisme athée » dont parle Rediger est une formule déjà présente à l'identique dans l'exposé que fait Lempereur au narrateur (*idem* : 75). C'est ce sur quoi repose « le 'vivre ensemble' laïc » et il est « condamné à brève échéance », au

regard du rapport de force démographique (*ibidem*). L'athéisme et la laïcité sous une forme radicale seraient une dévitalisation d'une civilisation qui la condamnerait à terme. De sorte que Rediger serait un Lempereur qui, plutôt que de se battre pour un corps dont lui pense qu'il agonise, aurait pris le parti de continuer de vivre sous une autre forme.

Alain Tanneur occupe une position intéressante dans le dispositif. Époux d'une collègue d'université du narrateur, il est un agent de la DGSI en fin de carrière. Il représente l'homme informé, celui qui sait ce qui se joue dans l'ombre, ce qui est caché, invisibilisé. Il reprend tous les points communs aux discours des deux identitaristes en les développant sous le mode de l'expertise. De sorte qu'il les crédibilise et renforce l'effet de vraisemblance d'un choc des civilisations et d'un grand basculement. Tanneur est la figure et la parole de la neutralité et de l'objectivité, mais une neutralité et une objectivité entièrement relatives à la fiction. Il est le médiateur par lequel Houellebecq ferme toute possibilité de mise en circulation de contre-propositions, de visions alternatives. La *vérité de la fiction* est confirmée par lui, définitivement. La représentation du réel est établie.

Reste François, le narrateur. Par sa position transite la confirmation de la *vérité de la fiction*. C'est par elle que passe en premier lieu le désenchantement démocratique et le populisme de droite. C'est aussi par elle qu'est rendue palpable la « tension identitaire » au moyen d'une brève scène racontée au début du roman.

Devant la porte de ma salle de cours – j'avais prévu de parler ce jour-là de Jean Lorrain – trois types d'une vingtaine d'années, deux Arabes et un Noir, bloquaient l'entrée, aujourd'hui ils n'étaient pas armés et avaient l'air plutôt calmes, il n'y avait rien de menaçant dans leur attitude, il n'empêche qu'ils obligeaient à traverser leur groupe pour entrer dans la salle, il me fallait intervenir. (Houellebecq, 2015 : 34)

L'infiltration des mouvements salafistes dans les universités, le contrôle communautariste, le narrateur les donne à voir aux lecteurs que nous sommes. Mais les « agressions d'enseignants », de même que, plus loin, les combats, les échanges de coups de feu, sont tenus à distance. On les entend, mais comme l'écho de quelque chose de lointain ; on se les représente, mais comme une réalité d'une légère étrangeté au personnage. Ça tient sans doute à son désengagement du monde, cette façon propre aux personnages principaux des romans de Houellebecq d'exister dans une sorte d'acceptation résignée de la souffrance, d'éclairer chaque roman d'une lumière, pas précisément crépusculaire, plutôt grise et qui s'éteint sans se hâter.

Le récit du basculement de la France s'articule à l'autre ligne narrative du dispositif, l'auto-récit du narrateur. Selon nous, non seulement ce dernier le précède, mais il le fonde, de sorte qu'il pondère sa vision idéologique. Qui est François ? Un homme à la quarantaine passée, universitaire, dix-neuviémiste spécialiste de Joris-Karl Huysmans. Quoi d'autre ? Presque rien au fond. Un homme dont le meilleur de la vie serait passé quand il a soutenu sa thèse ; un homme dont le défaut essentiel serait de n'avoir jamais été capable d'éprouver « un certain enthousiasme à l'égard de la vie » (*idem* : 19). Des causes de ce défaut, François n'en dit rien : pas de généalogie de la souffrance dans *Soumission*. Elle est là, immédiate, avec le sentiment d'une solitude dont il ne peut défaire l'étreinte que pour quelques brèves périodes dans la vie. François, c'est la vie refroidie avant que d'avoir été incandescente.

Mais seule la littérature peut vous donner cette sensation de contact avec un autre esprit humain, avec l'intégralité de cet esprit, ses faiblesses et ses grandeurs, ses limitations, ses petitesesses, ses idées fixes, ses croyances ; avec tout ce qui l'émeut, l'intéresse, l'excite ou lui répugne. Seule la littérature peut vous permettre d'entrer en contact avec l'esprit d'un mort, de manière plus directe, plus complète et plus profonde que ne le ferait même la conversation avec un ami – aussi profonde, aussi durable que soit une amitié, jamais on ne se livre, dans une conversation, aussi complètement qu'on ne le fait devant une feuille vide, s'adressant à un destinataire inconnu. (Houellebecq, 2015 : 13)

Éloge de la littérature, éloge de la différence. D'ailleurs, différence au carré dans le propos de François : différence par le média, différence par l'état de l'être. Car c'est bien de « l'esprit d'un mort » dont il parle ici. L'ami, c'est l'autre infiniment retiré dans son œuvre littéraire et pourtant présent, plus que ne l'est jamais un être humain présent. Et peut-être bien que l'essentiel est dit dès l'ouverture : il manque à François quelque chose, qui l'empêche d'entrer en contact pleinement, vraiment, avec son contemporain, le vivant, l'immédiat. À Myriam, qui l'aime et qu'il aime, au moins un peu, il est impuissant à donner les mots pour dire ça. « Il n'y a pas d'Israël pour moi », lui glisse-t-il en l'embrassant pour la dernière fois. Pas de Terre promise, pas de salut, pas d'ailleurs pour échapper à la souffrance de l'ici-bas. Quel qu'en soit son principe, sa solitude est la cause d'une souffrance existentielle considérable. Elle déborde, parfois, comme ce jour où, spectateur de la relation entre Myriam et sa famille, il manque de s'effondrer : « C'était une tribu, une tribu familiale soudée ; et par rapport à tout ce que j'avais connu c'était tellement inouï que j'avais eu beaucoup de mal à m'empêcher d'éclater en sanglots »

(idem : 118). Des personnages des romans de Houellebecq, on ne retient souvent que le cynisme, l'ironie cruelle et cette propension à tutoyer l'abject, comme on effleure quelque chose l'air de rien. Mais il y a le pathos qui « se tient en lisière », comme l'écrit Agathe Novak-Lechevalier, pour faire irruption par moment, rappelant que, sous les masques, il n'y a rien de moins que de l'insensibilité. François n'attend rien de bon pour lui de ce monde et rien ne vient. Mais il ne renonce pas à vivre pour autant et s'installe dans une position en léger retrait du monde, une position de spectateur « apathique ». Il promène sur le monde un regard douloureux et sans prévenance. Ce regard se traduit en une représentation cohérente, non seulement avec la vision de l'autre récit, mais aussi avec celle d'autres romans de l'œuvre de Houellebecq. Le libéralisme, en économie, dans les mœurs, et l'individualisme, tous deux caractéristiques de la dernière modernité occidentale, finissent de détruire les anciennes structures de la société, de rompre les liens d'elle-même à sa propre histoire et des individus entre eux. Mais le processus de désagrégation a commencé bien plus tôt, quand l'Europe est sortie du Moyen Âge chrétien pour entrer dans la modernité. L'empereur, Rediger et François se retrouvent autour de cette idée cruciale qu'ils désignent par l'expression « humanisme athée ». Une civilisation qui a évacué l'idée de Dieu et liquidé la puissance de l'institution qui lui donne forme s'est condamnée à mort. Une telle thèse est déjà présente dans *Les Particules élémentaires*. Ce roman-ci a été écrit au milieu des années 1990, c'est-à-dire au faîte de la puissance occidentale, sous l'hégémonie des États-Unis d'Amérique. On pouvait croire alors qu'on était entré dans le temps après la « fin de l'histoire », celui où le monde entier serait normalisé par l'ordre libéral occidental. Quand la situation est à l'échelle du monde, il n'y a d'issue nulle part pour l'humanité. La conclusion des *Particules* est par conséquent plus radicale : c'est l'humanité qui s'éteint doucement et cède la place à une posthumanité. *Soumission* a été écrit vingt ans après, dans un contexte très différent. L'Histoire n'est pas finie. À l'orée du XXI<sup>e</sup> siècle, les États-Unis ont été frappés sur leur sol d'une manière spectaculaire. L'Europe occidentale, déchristianisée pour une bonne part, qui a dominé le monde jusque dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, ne cesse de céder du terrain et voit émerger des puissances vives et conquérantes. Comme toute société qui voit sa puissance sur les autres diminuer, sa composition et ses structures profondes se modifier, l'Europe interroge son identité et son devenir. En sorte que dans *Soumission* est reconduite la situation-problème des *Particules*, redimensionnée et adaptée au nouveau contexte. Quelque chose est absent dans l'être, François ici, ailleurs

Bruno ou Michel, et à une autre échelle la civilisation, occidentale ici, humaine là, par quoi l'être entier est condamné. François est une certaine configuration existentielle qui réfléchit la configuration plus grande qu'elle. Le corps, tel qu'il est, est impuissant à refermer la béance en son for intérieur. La civilisation agonisante épuise la vitalité du peuple qu'elle a formé dans l'histoire, et qui la porte encore aujourd'hui. Tout comme Rediger avant lui, comme Huysmans, son ami le plus intime, François se retourne « vers sa tradition d'origine ». À l'occasion d'une crise d'angoisse, « submergé par une crise de larmes imprévue, interminable », il décide « de retourner à l'abbaye de Ligugé, là où Huysmans avait reçu l'oblature » (*idem* : 218). Mais l'expérience se solde rapidement par un échec, la voie du retour à l'ancienne tradition est ainsi fermée.

Dans *Soumission*, l'Islam apparaît comme une solution, et pour François et pour la France. Le basculement de la France dans une nouvelle civilisation est raconté comme une sorte de rêve dont on développerait le principe jusqu'à la limite : Ben Abbas en nouvel Auguste, fondateur d'empire ; la France au-devant d'une Europe islamique, dont les frontières s'étendraient de l'Irlande, la Scandinavie et l'Estonie au nord, jusqu'aux pays arabes de l'Afrique au sud. La France, et l'Europe derrière elle, se relèverait ainsi pour reprendre le cours de son Histoire, à une position antérieure à la conversion de l'antique Empire romain au christianisme. Pour François, se convertir à l'Islam, c'est entrer enfin dans une communauté, pénétrer « de la grandeur de l'ordre cosmique » (*idem* : 314), c'est se réinscrire dans la totalité. Écrite au conditionnel, sa conversion est comme un rêve de bonheur paisible. Pour la France, pour l'Europe, tout comme à l'échelle d'un individu, pour François, la conversion à l'Islam, « ce serait la chance d'une deuxième vie, sans grand rapport avec la précédente » (*idem* : 315). En somme, pour se survivre à soi-même, il faudrait accepter le devenir autre que soi. Le roman s'est sensiblement éloigné de la vraisemblance. Il n'est plus ce qu'il se donnait à voir au début, comme roman d'anticipation. Le récit du macrocosme est comme aspiré par le rêve d'apaisement de François. D'ailleurs, le roman s'achève en un bref paragraphe de quelques lignes, avec une référence au père et une ultime phrase au caractère sibyllin : « Je n'aurais rien à regretter ».

### *En conclusion*

Avec la publication de *Soumission*, Michel Houellebecq a ravivé des polémiques déjà anciennes. Accusé d'islamophobie depuis *Plateforme*, ça n'était pas rien que

d'instrumentaliser l'islam en France dans un nouveau dispositif fictionnel. Les propos qu'il a tenus en réalité sur l'islam ou ceux qu'il fait tenir à ses narrateurs ou ses personnages, sur les Musulmans, les Arabes ou les Noirs, les Femmes ou la Gauche ou les médias, troublent la perception d'une démarcation claire entre le réel et le fictionnel. Houellebecq islamophobe ? Identitariste ? *Réac* ? L'islam, une menace pour la France et son identité ? Les Musulmans, des ennemis de l'intérieur ? Qu'importe au fond que l'islam soit éclairé d'une lumière douce et pacificatrice dans *Soumission* ; que le basculement d'une civilisation à l'autre, plutôt qu'au déclin du pays, corresponde au relèvement de la France et de l'Europe. En transformant une proposition du réel : la France pourrait basculer dans une guerre civile opposant identitaristes d'extrême-droite et musulmans, en une proposition fictionnelle projetée dans un dispositif d'anticipation très proche du réel, Houellebecq semble donner de la consistance à une vision, une angoisse, un fantasme. En faisant écho à des discours politiques et idéologiques existants, une telle proposition acquiert une valeur de possibilité. Les réactions à une fiction construite au moyen de propositions sur l'islam en France sont symptomatiques du malaise de la société française. Ces dernières années, les questions sur l'identité de la France, son devenir, son inscription dans sa propre Histoire millénaire, la place de l'islam et des Musulmans en France, dans son Histoire - on pourrait allonger de plusieurs lignes la liste de ce genre de propositions - font l'objet de discussions polémiques et sont des éléments lourds du débat public actuel. L'hypothèse fictionnelle est-elle politiquement incorrecte ? Tant mieux, semble dire Houellebecq, tant qu'elle contient suffisamment de réalité en elle pour devenir littérairement légitime. À propos de la littérature, José Domingues de Almeida demande : « Est-elle encore à même de choquer alors que tout semble avoir été écrit et lu ? Quelle est sa marge de manœuvre, et quelle peut encore être la morale du littéraire ? » (Almeida, 2011 : 17). Michel Houellebecq s'est fait une habitude, une méthode même, d'aller mettre le doigt dans la plaie. En s'emparant d'un objet massif, tel l'islam dans la France contemporaine, il provoque et il choque, il réjouit aussi. Mais immédiatement un voile tombe sur des esprits et les rend aveugles à une grande partie de l'œuvre, aux proportions de ses parties, à son architecture, à l'articulation d'un tel objet à d'autres objets dans un dispositif fictionnel général. Il y a des thèses, nombreuses, dans les romans de Houellebecq, mais il convient de les réceptionner avec précaution. Certes, elles prennent la forme de propositions robustes, de théories semblant s'appuyer sur des faits et des évidences, elles ont en somme l'apparence persuasive de

l'objectivité. Mais on pourra relever qu'elles sont souvent développées dans des situations relâchées, dans lesquelles les personnages discutent en buvant de l'alcool – beaucoup ; on relèvera surtout qu'elles sont indexées à un personnage ou au narrateur. Toute l'habileté de Houellebecq est d'articuler dans ses dispositifs le général aux configurations individuelles, la propension à théoriser à l'ancrage réaliste jusque dans la trivialité. Habileté ? Manipulation ? Du moins, cela produit des effets certains de cohérence et de persuasion. Il est important de souligner que les narrateurs ou les personnages principaux de ses romans partagent entre eux et nous donnent à voir une souffrance considérable, comme condition existentielle de l'homme occidental contemporain. C'est là, nous semble-t-il, que se situe le foyer à partir duquel sont déployées les visions générales du monde. Théoriser serait alors davantage l'expression d'une réaction et d'une défense individuelle contre la souffrance intérieure, en mettant à distance l'objet à soi. En y injectant du sens, le sujet s'approprie l'objet, cause de sa souffrance, ou du moins il le neutralise en le dominant intellectuellement. Les théories en circulation dans les romans de Houellebecq auraient donc l'ambiguïté d'être des objets d'attraction et de focalisation en étant des objets seconds. Restent des questions ouvertes : y a-t-il une limite morale, non pas juridique, à la liberté créatrice de l'auteur ? Quelles sont les conditions de mise en circulation dans la fiction d'objets du réels marqués politiquement et moralement, de sorte que la neutralité idéologique de l'œuvre soit préservée ? De telles conditions existent-elles ? Sont-elles nécessaires ? Ces dernières questions, que ne manquent pas de soulever les romans de Houellebecq, *Soumission* en particulier, ont une actualité en France et plus largement en Occident ; elles sont, elles-aussi, un symptôme du malaise actuel de notre société.

## **Bibliographie**

- ALMEIDA, José Domingues de (2011). « La face (in)correcte du littéraire : considérations en guise d'avertissement », *Carnets* [En ligne], Première Série - 3 Numéro Spécial | 2011, mis en ligne le 19 juin 2018 - <http://journals.openedition.org/carnets/6280> [disponible le 27 septembre 2021].
- HOUELLEBECQ, Michel (2020). *Interventions 2020*. Paris : Flammarion.
- HOUELLEBECQ, Michel (2015). *Soumission*. Paris : J'ai Lu.
- HOUELLEBECQ, Michel (2010). *La Carte et le Territoire*. Paris : 2010.
- HOUELLEBECQ, Michel (1998). *Les Particules élémentaires*. Paris : J'ai Lu.

PADOVANI, Laurent, *Intercâmbio*, 2<sup>a</sup> série, vol. 14, 2021, pp. 21-39  
<https://doi.org/10.21747/0873-366X/int14a2>

LORANDINI, Francesca (2020). « Le facteur Houellebecq », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 10 | 2020, mis en ligne le 10 novembre 2020.  
<http://journals.openedition.org/rief/6777> [disponible le 16 octobre 2021].

NOVAK-LECHEVALIER, Agathe (2016). « Au fond de l'inconnu » : linéaments d'une étude de décohérence fictionnelle », *ReS Futurae* [En ligne], 8 | 2016, mis en ligne le 28 décembre 2016.  
<http://journals.openedition.org/resf/882> [disponible le 16 septembre 2021].

NOVAK-LECHEVALIER Agathe (2013). « Michel Houellebecq : le pathétique en lisière », dans *L'Unité de l'œuvre de Michel Houellebecq*, dir. Sabine Van Wesemael et Bruno Viard. Paris : Classiques Garnier.

VIARD, Bruno (2016). *La République insoumise. Réponse à Michel Houellebecq*. Paris : Mimésis.

### **Sitographie**

BELAÏCH, Charlotte (2021) : « L'UDMF, le parti musulman qui dérange la droite » -  
[https://www.liberation.fr/france/2019/10/21/l-udmf-le-parti-musulman-qui-derange-la-droite\\_1758967/](https://www.liberation.fr/france/2019/10/21/l-udmf-le-parti-musulman-qui-derange-la-droite_1758967/) [disponible 03/01/2021].

## UNE FRANCE ISLAMISÉE : ISSUE OU IMPASSE ?

À travers *Soumission* de Michel Houellebecq

Liu XINYI

Un. de Bordeaux-Montaigne - TELEM

xinyi.liu1@etu.u-bordeaux-montaigne.fr

**Résumé :** Œuvre islamophobe avec un héros islamophile ? Michel Houellebecq semble jouer sur les jeux d'opposition dans *Soumission*, œuvre qui prévoit la tension à la fois politique et sociale, entre la France laïque et la France islamisée, dans le contexte des élections présidentielles en 2022. Derrière les conflits macroscopiques, l'auteur met en scène un héros, professeur en littérature, qui essaie de trouver l'illumination religieuse en suivant le pas de Huysmans. Comme il échoue, il ne peut que se soumettre au pouvoir islamique. Que symbolise un régime islamique en France dans ce roman ? Que signifie l'échec du héros à Dieu et sa soumission à l'islam ? Y a-t-il encore une place pour la croyance à notre époque ? Dans cet article, nous essaierons de répondre à ces questions en clarifiant les enjeux politiques, mais surtout religieux et littéraires de ce roman.

**Mots-clés :** *Soumission*, islam, religion, politique, littérature

**Abstract :** Islamophobic work with an Islamophile hero? Michel Houellebecq seems to play on the opposition games in *Submission*, a work that foresees both political and social tension between secular and Islamized France, in the context of the presidential elections in 2022. Behind the macroscopic conflicts, the author portrays a hero, a professor of literature, who tries to find religious enlightenment by following in the footsteps of Huysmans. As he fails, he can only submit to Islamic rule. What does an Islamic regime in France symbolize in this novel? What does the hero's failure to God and his submission to Islam mean? Is there still a place for belief in our time? In this paper, we will try to answer these questions by clarifying the political but especially religious and literary stakes of this novel.

**Keywords :** *Submission*, Islam, religion, politics, literature

Paru le même jour que l'attentat contre *Charlie Hebdo* et souvent considéré médiatiquement comme une œuvre islamophobe, *Soumission* de Michel Houellebecq, met, en réalité, en scène un régime islamique modéré, contrairement à l'idéologie radicale fondamentaliste. L'islam constitue un signe magistral dans ce roman où les enjeux religieux et politiques s'intriquent. L'auteur imagine les élections présidentielles en 2022, entre Marine le Pen et Mohammed Ben Abbas, chef du parti musulman. Ben Abbas gagne enfin les élections et devient le nouveau président de la République. La France est ainsi devenue un pays islamique et sous le contrôle des dogmes du Coran. En tant que pays théocratique, le président Ben Abbas a l'ambition de restaurer la morale abandonnée par la société libérale et d'élargir l'influence de la France au sein de l'UE. Pourtant, le héros François, professeur de littérature éloigné de la scène politique, semble indifférent aux changements majeurs qui se produisent autour de lui, et il ne s'intéresse qu'aux recherches littéraires sur Huysmans. François suit ainsi le pas de l'écrivain catholique à la quête de l'illumination religieuse. Vu l'échec, il choisit enfin de se soumettre à l'islam. En ce sens, dans *Soumission*, le registre religieux sert de médiateur entre un registre politique et un registre littéraire. Il est à la fois la problématique éthique et le questionnement esthétique du roman. Ainsi, dans la première partie du roman, nous analyserons une France islamisée en considérant l'islam comme un miroir à la fois réflexif et déformant de la société française contemporaine. Ensuite, en abordant l'univers littéraire du héros François, nous étudierons son choix entre le catholicisme et l'islam, et nous nous interrogerons sur les significations différentes de ces deux religions pour le héros. Enfin, nous analyserons la destruction des valeurs judéo-chrétiennes et sa relation avec la montée de l'idéologie islamiste en France. Nous envisagerons également quel rôle la littérature joue dans la restauration de la civilisation française.

#### *Représentation d'une France islamisée*

Selon Georg Lukacs, il existe toujours une double réflexion qui hante le roman réaliste : d'une part, « la structuration réflexive (...) et le jugement de valeur porté sur sa

réalité », d'autre part, « un idéal, quelque chose de subjectif, une simple postulation, à elle aussi s'annonce, dans une réalité qui lui demeure étrangère » (Lukacs, 2020 : 80). En nous appuyant sur cette méthodologie, la France sous le régime islamique de *Soumission* est caractérisée par cette double observation.

Le roman a pour décor la France de notre époque et met en scène des personnalités et des partis politiques existants : Le Pen, Bayrou, Hollande, le FN, l'UMP, le PS, *etc.* Dans ce contexte familier, la fondation du parti musulman fait basculer la vraisemblance et nous amène dans un espace étranger, surtout après que Ben Abbas est devenu le nouveau président de la République. À cet égard, une sphère réaliste et une sphère fictionnelle se superposent. Éric Essono Tsimi définit cet univers superposé comme la « contre-utopie », qui « n'est pas qu'une simple fiction. Elle se double toujours de la réalité, d'une réalité qu'elle enjambe pour mieux la dire depuis un avenir proche » (Essono Tsimi, 2020 : 29). Ainsi, il nous faut trouver la réalité à laquelle le pouvoir islamique imaginaire renvoie dans la France de notre époque.

Une France islamisée deviendra-t-elle une alternative à la France démocratique ? Il faut en premier lieu aborder le domaine politique. « Si l'islam n'est pas politique, il n'est rien » (Houellebecq, 2015 : 223), écrit ainsi l'auteur dans *Soumission*. Le régime politique islamique de *Soumission* l'emporte sur le régime démocratique en s'appuyant sur ses tactiques politiques. Son triomphe n'est jamais un hasard. Contrairement à un parti radical comme l'extrême-droite, le parti islamique modéré est analogue à une mosaïque qui mélange les idéologies des partis démocratiques, la doctrine sociale de l'Église Catholique ainsi que les dogmes islamiques. Il peut ainsi se saisir de l'occasion d'une France sous tension entre différentes forces politiques et se développer rapidement, comme l'explique le narrateur dans *Soumission* : « Cela fait si longtemps que l'opposition gauche – droite structure le jeu politique qu'il nous paraît impossible d'en sortir. Pourtant, dans le fond, il n'y a aucune difficulté réelle ; ce qui sépare l'UMP de la Fraternité musulmane est même beaucoup moins grand que ce qui en sépare le Parti socialiste » (*idem* : 146).

D'une part, la rivalité entre la gauche et la droite est toujours inconciliable ; les

conflits entre les deux partis sont même plus grands que leurs conflits avec le parti musulman. D'autre part, la tendance à la radicalisation représentée par Marine Le Pen est extrêmement inquiétante. Ben Abbes, quant à lui, pratique une politique modérée et sert presque de médiateur entre les forces opposantes :

Tirant les leçons de cet échec, la Fraternité musulmane avait veillé à conserver un positionnement modéré, ne soutenait la cause palestinienne qu'avec modération, et maintenait des relations cordiales avec les autorités religieuses juives. Sur le modèle des partis musulmans à l'œuvre dans les pays arabes, modèle d'ailleurs antérieurement utilisé en France par le Parti communiste, l'action politique proprement dite était relayée par un réseau dense de mouvements de jeunesse, d'établissements culturels et d'associations caritatives. Dans un pays où la misère de masse continuait inéluctablement, année après année, à s'étendre, cette politique de maillage avait porté ses fruits, et permis à la Fraternité musulmane d'élargir son audience bien au-delà du cadre strictement confessionnel, le succès avait même été fulgurant (...) (*idem* : 51-52).

En ce sens, les enjeux religieux ne sont pas mis en relief par le régime islamique, Ben Abbes cherchant à changer l'image d'un régime islamique antisémite, afin de gagner plus de votes. Il réunit non seulement les autres partis, mais aussi rallie des organisations non gouvernementales. Il excelle également à conserver une image médiatique positive et amicale qui dirige les opinions des journalistes :

J'avais remarqué depuis longtemps que les journalistes les plus teigneux, les plus agressifs étaient comme hypnotisés, ramollis en présence de Mohammed Ben Abbes [...] et au moment où s'achevait la conférence de presse je compris que j'en étais arrivé exactement là où le candidat musulman voulait me mener : une sorte de doute généralisé, la sensation qu'il n'y avait rien là de quoi s'alarmer, ni de véritablement nouveau. (*idem* : 109)

Concernant la stratégie sur l'Europe, le président islamique insiste sur l'élargissement de l'Europe : « la véritable ambition de Ben Abbes, c'est de devenir à terme le premier

président élu de l'Europe – d'une Europe élargie, incluant les pays du pourtour méditerranéen » (*idem* : 158). Cette politique se rapproche de l'idée d'Emmanuel Macron d'« une Europe souveraine, unie, démocratique »<sup>1</sup>. Houellebecq, quant à lui, ne croit pas à la « souveraineté » de l'Europe. À l'exemple d'Oswald Spengler, il insiste sur la décadence de l'Occident et le besoin de la restauration de l'État-nation ; comme le dit Rediger dans *Soumission* : « cette Europe qui était le sommet de la civilisation humaine s'est bel et bien suicidée, en l'espace de quelques décennies » (*idem* : 257). L'ambition de Ben Abbes est ainsi considérée par l'auteur comme une parodie des politiques du gouvernement français.

Sur le plan économique, le président musulman pratique le distributivisme qui est, à l'origine, du catholicisme et il est défini ainsi dans le roman :

Le distributivisme était une philosophie économique apparue en Angleterre au début du XX<sup>e</sup> siècle sous l'impulsion des penseurs Gilbert Keith Chesterton et Hilaire Belloc. Elle se voulait une « troisième voie », s'écartant aussi bien du capitalisme que du communisme – assimilé à un capitalisme d'État. Son idée de base était la suppression de la séparation entre le capital et le travail. La forme normale de l'économie y était l'entreprise familiale ; lorsqu'il devenait nécessaire, pour certaines productions, de se réunir dans des entités plus vastes, tout devait être fait pour que les travailleurs soient actionnaires de leur entreprise, et coresponsables de sa gestion (*idem* : 202).

Ce principe du distributivisme qui restaure le statut social de la famille correspond non seulement aux dogmes islamiques, mais aussi aux valeurs judéo-chrétiennes traditionnelles, comme le souligne Éric Essono Tsimi : « chez Houellebecq, le mot 'Soumission' est posé à la fois comme un pronostic et comme un diagnostic » (Essono Tsimi, 2020 : 158). Dans cette optique, l'auteur fait allusion au malaise de

---

1 Le 26 septembre 2017, Emmanuel Macron présente son initiative pour « une Europe souveraine, unie et démocratique » à la Sorbonne. Dans ce discours, le président précise ses idées dont l'établissement « d'une Europe tournée vers l'Afrique et la Méditerranée ». <https://www.elysee.fr/emmanuel-macron/2017/09/26/initiative-pour-l-europe-discours-d-emmanuel-macron-pour-une-europe-souveraine-unie-democratique>

l'économie libérale de marché qui dévalorise la valeur de la production et insiste uniquement sur l'accumulation des capitaux. Pourtant, l'invention du gouvernement islamique constitue encore une transformation radicale et idéale qui s'isole de la réalité française.

Au niveau social, les politiques islamiques sont loin d'être raisonnables. D'une part, elles veulent restaurer les valeurs familiales en interdisant le travail aux femmes. Le gouvernement islamique rompt ainsi avec les types de consommation sexuelle de l'ancienne société libérale. Pourtant, au sein de la famille, les femmes sont encore considérées comme des objets sexuels. La polygamie satisfait peu ou prou, et d'une façon légale, les désirs des hommes pour les jeunes filles, voire les mineures. La nouvelle épouse de Rediger, président de l'université Paris III, vient d'avoir quinze ans. Le campus se transforme en un harem : « Quelques mois plus tard il y aurait la reprise des cours, et bien entendu les étudiantes – jolies, voilées, timides (...) Chacune de ces filles, aussi jolie soit-elle, se sentirait heureuse et fière d'être choisie par moi, et honorée de partager ma couche » (Houellebecq, 2015 : 299).

Pour conclure, nous pouvons dire que la fiction d'un régime islamique en France évoque plutôt le malaise qui existe déjà dans la République. Le président Ben Abbes est un homme politique du spectacle qui sait parfaitement utiliser les médias et l'opinion publique. Pourtant, il ne peut pas vraiment remédier à l'impasse de la République et ne trouve pas non plus de vraies solutions pour la décadence de l'État-nation, pour le malaise du capitalisme et du libéralisme. Dans ce cas, le pouvoir islamique, qui a l'ambition de sortir du malaise républicain, se présente encore comme un pantin grotesque qui ne se distingue pas vraiment des politiciens médiatiques. Il joue, lui aussi, sur les jeux politiques.

En outre, ce régime islamique n'a aucune intention de restaurer la morale en s'appuyant sur les valeurs religieuses. Le retour au religieux ne touche que l'apparence de la société française. « Les religions se réduisent ici à l'adoption purement extérieure des coutumes du groupe provisoirement dominant » (Novak-Lechavalier, 2015 : 2). La France qui a perdu ses valeurs judéo-chrétiennes n'a pas encore trouvé d'alternative.

*Un héros en marge de la croyance*

Le héros François de *Soumission* fait partie des héros problématiques d'après Georg Lukacs, caractérisé par la passivité dans un monde sans Dieu : « l'absence d'un Dieu actif rendrait omnipotente l'inertie de cette vie qui se suffit à soi-même et s'abandonne en paix à son propre croupissement » (Lukacs, 2020 : 86). Professeur de littérature à l'université Paris III, François semble se plonger dans ses recherches littéraires sur Huysmans et apparaît indifférent aux conflits politiques créés par le changement de régime politique. La décision du départ de la famille de Myriam, petite amie juive de François, reflète la peur des Juifs à l'approche d'un nouveau régime. Pourtant, le héros semble toujours s'isoler de la situation présente. Il n'a même pas essayé de retenir sa copine et ne peut pas non plus partir avec elle du fait « qu'il n'y pas d'Israël pour [lui] ». Par ailleurs, il n'est pas attaché à sa vie professionnelle à Paris III, université islamisée après la montée au pouvoir de Ben Abbas. Pour le héros, « la profession ne signifie rien, ni davantage pour celui des relations humaines, le mariage, la famille, la classe » (Lukacs, 2020 : 110-111). Suivant passivement le conseil d'un ami, François quitte Paris pour échapper au régime islamique. Spécialiste de Huysmans, qui fut un catholique fervent, François décide de suivre le chemin de la conversion de Huysmans et veut découvrir s'il existe encore une possibilité de croire chez lui. L'avènement du pouvoir islamique en France rappelle aussi la nécessité, pour le héros, de faire un choix entre croire ou non, afin de trouver son identité dans une France déjà islamisée et déterritorialisée.

Ainsi, pendant que le Parti musulman fête son succès aux élections présidentielles, François quitte la capitale et visite Rocamadour, haut lieu de pèlerinage pour les chrétiens, sous les conseils de son ami afin de « mesurer à quel point la chrétienté médiévale était une grande civilisation » (Houellebecq, 2015 : 161). Il a également l'intention de suivre les pas de Huysmans pour ressentir la force de la civilisation chrétienne médiévale. Dans cette cité, il voit les statues de Vierge noire et de l'enfant Jésus. Néanmoins, il n'est pas touché par leur divinité : « Il n'y avait nulle tendresse, nul abandon maternel dans leurs

attitudes. Ce n'était pas l'enfant Jésus qui était représenté ; c'était, déjà, le roi du monde. Sa sérénité, l'impression de puissance spirituelle, de force intangible qu'il dégageait étaient presque effrayantes (*idem* : 167).

En fait, le héros partage avec Nietzsche l'idée que « le christianisme était au fond une religion féminine » (*idem* : 218). Il devrait être caractérisé par la tendresse, l'espérance, la douceur et l'attente, qui sont des caractéristiques plutôt féminines. Toutefois, l'image de la Vierge noire est presque à l'opposé de cela : « La Vierge attendait dans l'ombre, calme et immarcescible. Elle possédait la suzeraineté, elle possédait la puissance, mais peu à peu je sentais que je perdais le contact, qu'elle s'éloignait dans l'espace et dans les siècles tandis que je me tassais sur mon banc, ratatiné, restreint » (*idem* : 170).

Le héros se sent menacé par la « puissance » de la Vierge et de la statue de Jésus, et décide ainsi de s'éloigner du christianisme. Déserté par Dieu, François rentre à Paris et découvre la ville transformée par la montée au pouvoir du parti musulman : la délinquance a presque disparu ; toutes les femmes portent le pantalon ; le taux de chômage a radicalement baissé du fait du retour des femmes au foyer ; l'enseignement pour les juifs et les chrétiens est devenu privé. Dans ce contexte, le héros est congédié de son poste universitaire du fait qu'il n'est pas musulman. Mais il bénéficie encore d'une pension de retraite intéressante. Incapable de justifier sa présence dans cette nouvelle société, François choisit alors de se retirer dans l'abbaye de Ligugé où Huysmans séjourna en tant qu'oblat. Aux antipodes de l'expérience à Rocamadour, le héros est impressionné par le chant des psaumes, ainsi que par la vie simple et paisible des moines. Toutefois, il ne parvient pas non plus à créer un lien fort avec cette vie monastique, et le sens de sa présence s'éteint peu à peu : « Le sens de ma présence ici avait cessé de m'apparaître clairement ; il m'apparaissait parfois, faiblement, puis disparaissait presque aussitôt ; mais il n'avait, à l'évidence, plus grand-chose à voir avec Huysmans » (*idem* : 216).

Dans cette optique, nous pouvons constater l'attitude ambivalente du héros envers le christianisme. Le premier chapitre de *Soumission* porte en épigraphe un extrait de Huysmans dans *En route* qui exprime une certaine ambiguïté dans la croyance en Dieu :

Je suis hanté par le Catholicisme, grisé par son atmosphère d'encens et de cire, je rôde autour de lui, touché jusqu'aux larmes par ses prières, pressuré jusqu'aux moelles par ses psalmodies et par ses chants. Je suis bien dégoûté de ma vie, bien las de moi, mais de là à mener une autre existence il y a loin ! Et puis... et puis... si je suis perturbé dans les chapelles, je redeviens inénu et sec, dès que j'en sors (*idem* : 9).

Dans un entretien avec Agathe Novak-Lechavalier, ce sentiment est également partagé par l'écrivain lui-même qui dit ainsi : « En fait, à chaque fois que je vais à la messe, je crois ; sincèrement et totalement, j'ai une révélation à chaque fois. Mais dès que je sors, ça retombe. C'est un peu comme la drogue : il y a toujours une descente » (Houellebecq, 2020 : 359).

Pour Houellebecq comme pour François, l'église constitue un espace en décalage avec la réalité médiocre. En ce sens, la « descente » religieuse du héros manifeste sa désillusion dans un monde où il n'y a plus de place pour Dieu. Il ne peut rien pour ce monde désacralisé et préfère ainsi fuir son âme religieuse. Lukacs remarque un penchant chez ce type de héros comme « une tendance à la passiveté, la tendance à esquiver plutôt qu'à assumer les conflits et les luttes extérieures, la tendance à en fuir, au-dedans de l'âme et par ses propres forces, avec tout ce qui peut l'affecter » (Lukacs, 2020 : 110). À cet égard, le héros, incapable de croire, retourne de nouveau à Paris et est invité par le nouveau président de l'université Paris III, Robert Rediger. Ancien identitaire européen, Rediger est déçu par la décadence des valeurs judéo-chrétiennes en Europe, et se convertit alors résolument à l'islam. Tout comme François, il a été confronté à un dilemme religieux. Il invite ainsi François afin de le convaincre de se convertir à son tour.

Selon Rediger, le vrai ennemi, non seulement de l'islam, mais aussi de la France et de l'Europe, est l'humanisme athée. Cet athéisme qui a donné naissance à la démocratie libérale et à l'individualisme, ainsi qu'à l'anarchisme et au nihilisme, conduit à la disparition du patriotisme et mène toute l'Europe au suicide. Au contraire, pour Rediger, l'islam pourrait devenir le nouvel espoir qui remplace le christianisme afin de reconstituer l'ordre moral de la France et de l'Europe. Ce nouveau système est représenté par la

« soumission » :

« C'est la soumission » dit doucement Rediger. « L'idée renversante et simple, jamais exprimée auparavant avec cette force, que le sommet du bonheur humain réside dans la soumission la plus absolue. C'est une idée que j'hésiterais à exposer devant mes coreligionnaires, qu'ils jugeraient peut-être blasphématoire, mais il y a pour moi un rapport entre l'absolue soumission de la femme à l'homme, telle que la décrit *Histoire d'O*, et la soumission de l'homme à Dieu, telle que l'envisage l'islam. Voyez-vous, poursuivit-il, l'islam accepte le monde, et il l'accepte dans son intégralité, il accepte le monde tel quel, pour parler comme Nietzsche (Houellebecq, 2015 : 260).

À l'encontre des idées de Rediger, la soumission de l'islam mise en pratique par la polygamie et le retour des femmes au foyer, se limite aux coutumes superficielles. Elle est incapable d'offrir un bonheur authentique. François aspire, tout comme l'auteur lui-même, à une famille bourgeoise fondée sur l'amour conjugal. Il l'évoque ainsi en faisant référence aux œuvres *En ménage* et *Là-bas* de Huysmans :

En rentrant chez moi je me servis un grand verre de vin et me replongeai dans *En ménage* (...). Jamais peut-être le bonheur tiède des vieux couples n'avait été exprimé avec une telle douceur : « André et Jeanne n'eurent bientôt plus que de béates tendresses, de maternelles satisfactions à coucher quelquefois ensemble, à s'allonger simplement pour être l'un près de l'autre, pour causer avant de se camper dos à dos et de dormir. » C'était beau, mais était-ce vraisemblable ? Était-ce un horizon envisageable aujourd'hui ? (*idem* : 94-95) ;

Le seul vrai sujet de Huysmans était le bonheur bourgeois, un bonheur bourgeois douloureusement inaccessible au célibataire, et qui n'était même pas celui de la haute bourgeoisie, la cuisine célébrée dans *Là-bas* était plutôt ce qu'on aurait pu appeler une honnête cuisine de ménage, encore moins celui de l'aristocratie, il n'avait jamais manifesté que mépris pour les « gourdes armoriées » fustigées dans *L'oblat* (*idem* : 281).

Le héros met en avant, dans ces deux extraits, le mot « bonheur », qui est aux antipodes

du sens de « soumission » selon Rediger. Le bonheur, chez le héros, connote la douceur, la maternité et la tendresse dans le couple, complété par la joie de repas copieux. Nous pouvons même rapprocher ce bonheur des caractéristiques du christianisme que nous avons évoquées précédemment : le christianisme et le bonheur bourgeois sont au fond féminin. À l'inverse, l'islam est masculin.

À partir de ce point de vue, nous pouvons constater l'attitude négative du héros envers le système islamique. Néanmoins, avec la tendance irréversible de la décadence des valeurs judéo-chrétiennes, y a-t-il une croyance qui puisse remplacer le christianisme dans notre société ?

### *Issue possible ?*

Selon Agathe Novak-Lechevalier, *Soumission* est caractérisé par sa « réversibilité ». Toutes les certitudes fondées sur ce roman doivent être revues : le projet idéal du régime islamique, la soumission du héros à l'islam ainsi que son renoncement à la littérature.

En ce qui concerne la remise en question de la première certitude, nous avons donné notre réponse dans la première partie. Nous reprenons à présent l'analyse sous l'angle religieux. Pour Houellebecq, chaque régime religieux, qu'il soit islamique ou catholique, se trouve devant le même dilemme :

Il y avait pourtant, me semblait-il, des questions embarrassantes qu'on aurait pu lui poser : la suppression de la mixité, par exemple ; ou le fait que les enseignants devraient embrasser la foi musulmane. Mais après tout n'était-ce pas le cas, déjà, chez les catholiques ? Fallait-il être baptisé pour enseigner dans une école chrétienne ? (Houellebecq, 2015 : 109).

Dans cette optique, le régime islamique constitue l'envers du régime catholique. Il est confronté au même problème qui est de savoir si le phénomène religieux doit être mis en priorité dans les affaires nationales. La perplexité devant la religion est égale pour les catholiques et pour les musulmans, comme le souligne Pierre Manet : « la première cause

du désarroi qui nous paralyse aujourd'hui réside dans la perplexité toute particulière que nous éprouvons devant le phénomène religieux » (Manet, 2015 : 17). Aux antipodes du choix du parti islamique, la République française a abandonné la prédominance du catholicisme et l'a remplacée par la laïcité. Pourtant, selon Houellebecq, ce choix de la laïcité et le choix de l'islamisation de l'État mènent à la même conséquence : l'anéantissement des valeurs judéo-chrétiennes. La laïcité permet l'épanouissement de différentes idéologies au sein de la société, y compris l'islam et le libéralisme. D'une part, les valeurs de la bourgeoisie catholique, mises à mal par Mai 68, se désintègrent et sont remplacées par le libéralisme et l'épanouissement des mœurs. D'autre part, la communauté islamique est renforcée du fait que l'islam exclut le libre choix de croyance et la libération morale. D'où la menace du communautarisme, comme l'analyse Manet : « La libre adhésion à une communauté qui n'encourage pas la liberté, particulièrement à une modalité de cette communauté qui exclut la liberté, renforce cette communauté, ou cette modalité de la communauté, plus qu'elle ne favorise la liberté » (*idem* : 29).

Ainsi, la communauté islamique, dans la mesure où elle exclut la liberté des croyances, renforce les conflits avec la société libérale. Houellebecq présente déjà cette idée dans *Plateforme* : le père du héros ayant fait l'amour avec une jeune musulmane est tué par son frère islamiste, alors que l'héroïne Valérie meurt dans un acte islamiste terroriste sur une plage naturiste où les hommes s'abandonnent à la débauche. Il précise, d'une façon théorique, cet antagonisme dans *Soumission* :

Et, surtout, le véritable ennemi des musulmans, ce qu'ils craignent et haïssent par-dessus tout, ce n'est pas le catholicisme : c'est le sécularisme, la laïcité, le matérialisme athée. Pour eux les catholiques sont des croyants, le catholicisme est une religion du Livre ; il s'agit seulement de les convaincre de faire un pas de plus, de se convertir à l'islam : voilà la vraie vision musulmane de la chrétienté, la vision originelle (Houellebecq, 2015 : 156).

Les musulmans qui ont immigré en France ont besoin de s'intégrer à la société française. Vivant dans un État laïque dont les valeurs vont à l'encontre de leur morale religieuse, ils

ne se sentent pas chez eux et ne peuvent justifier leur identité qu'à travers l'établissement de leur propre communauté.

Les Français qui ont perdu la foi en Dieu ne se sentent non plus chez eux. François est un représentant de ces Français désidentifiés. Ses recherches sur Huysmans constituent une échappatoire et une consolation pour l'âme vide. Le travail de la thèse constitue, pour François, le moment le plus pur et heureux de sa vie. Il évoque ainsi cette expérience : « et pendant ces sept années qu'avait duré la rédaction de ma thèse j'avais vécu dans la compagnie de Huysmans, dans sa présence quasi permanente » (*idem* : 14). D'après lui, sa vie se superpose à celle de Huysmans : « ma vie en somme continuait, par son uniformité et sa platitude prévisibles, à ressembler à celle de Huysmans un siècle et demi plus tôt » (*idem* : 18). Les références à Huysmans parsèment tout le roman. Pourtant, après sa dernière visite à l'abbaye de Ligugé, le sens de sa présence n'a « plus grand-chose à voir avec Huysmans » (*idem* : 216). Le départ de l'abbaye symbolise ainsi une rupture avec son ancienne vie littéraire et son renoncement à sa propre volonté.

Sa présence personnelle s'efface aussi à cause de la présence imposante du pouvoir islamique – « une présence, une prise de contrôle sur un territoire » (*idem* : 73). La vie littéraire libre ne peut plus coexister ainsi avec la présence du régime islamique. Cette idée est confirmée aussi à la fin du roman : le héros considère sa conversion à l'islam comme « la chance d'une deuxième vie, sans grand rapport avec la précédente » (*idem* : 299). Mais cette deuxième vie, comme le résume François après avoir décidé de se convertir : « c'était vraiment la fin de [sa] vie intellectuelle ; et (...) c'était aussi la fin de [sa] longue, très longue relation avec Joris-Karl Huysmans » (*idem* : 283).

En ce qui concerne la soumission du héros, comme nous l'avons évoqué précédemment, le héros ne croit pas du tout à ce système islamique : la soumission de François recèle une grande ambiguïté qui mène peut-être à l'opposé : l'insoumission. Au lieu de se focaliser sur le destin d'un individu, Houellebecq s'intéresse au futur de la République. D'ailleurs, pour certains critiques, le prénom « François » symbolise la « France ». En ce sens, François constitue aussi un signe de la destruction des valeurs de la République. La France a besoin ainsi de restaurer la croyance en sa civilisation et en sa

culture. La littérature française se présente comme la seule résistance. Houellebecq suggère ainsi la particularité de la littérature dans *Soumission* :

Seule la littérature peut vous permettre d'entrer en contact avec l'esprit d'un mort, de manière plus directe, plus complète et plus profonde que ne le ferait même la conversation avec un ami – aussi profonde, aussi durable que soit une amitié, jamais on ne se livre, dans une conversation, aussi complètement qu'on ne le fait devant une feuille vide, s'adressant à un destinataire inconnu (*idem* : 13).

En communiquant avec un autre esprit littéraire, la frontière entre la vie et la mort est supprimée. Il s'agit d'une communion subtile qui ne se trouve que dans la littérature. Cette communion littéraire est déjà et surtout enracinée dans la conscience des Français, comme l'affirme Alain Finkielkraut en citant Ernst Robert dans *L'Identité malheureuse* : « En 1925, soit vingt ans après la méditation proustienne sur la lecture, le grand romaniste allemand Ernst Robert Curtius observe encore que 'la littérature joue un rôle capital dans la conscience que la France prend d'elle-même et de sa civilisation' et qu' 'aucune autre nation ne lui accorde une place comparable' » (Finkielkraut, 2015 : 141).

Pour Houellebecq, si la civilisation islamique est caractérisée par ses fonctions politiques et sociales, la civilisation française se caractérise, quant à elle, par les valeurs de la bourgeoisie. La littérature française, à l'époque de Huysmans, a pour sujet les valeurs bourgeoises : « Le seul vrai sujet de Huysmans était le bonheur bourgeois » (Houellebecq, 2015 : 281). Houellebecq exprime également, dans ses œuvres, sa nostalgie pour cette époque. Il est en communion littéraire avec les écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle, qui ont connu le plein essor de la culture bourgeoise en France. La bourgeoisie sert ainsi d'héritage unique pour les Français, comme le rappelle Finkielkraut :

Tout en relevant le désir d'enrichissement de sa double condamnation par la morale aristocratique et par la morale chrétienne, la bourgeoisie cultivait les arts libéraux. Il lui importait de connaître ses

classiques. Il lui importait aussi, pour sûr, de défendre l'ordre établi (...). Les bourgeois ne méprisent pas la culture mais ils en ont inventé le culte. C'est la culture, en effet, qui élève leur classe au-dessus des autres et la constitue en aristocratie (Finkielkraut, 2015 : 141-144).

Pourtant, remplacé par les valeurs du libéralisme sexuel, ce système de la morale bourgeoise a connu son déclin avec celui des valeurs du catholicisme, comme le souligne Michel Onfray : « le XX<sup>e</sup> siècle aura été placé sous le signe de la mort de Dieu et de la promotion de Sade en divinité nihiliste » (Onfray, 2017 : 527). La création d'un régime islamique et la soumission du héros à l'islam ne constituent que les simulacres « jeté[s] sur le vide pour le couvrir, mais le vide reste toujours en-dessous, sous-jacent » (Spieser-Landes, 2017 : 50). Incapable de succomber à la puissance du vide, Houellebecq entend toujours restaurer la croyance en la civilisation française à travers la création littéraire.

### **Bibliographie**

ESSONO TSIMI, Éric (2020). *Vous autres, civilisations, savez maintenant que vous êtes mortelles. De la contre-utopie*. Paris : Garnier.

FINKIELKRAUT, Alain (2015). *L'Identité malheureuse*. Paris : Gallimard.

HOUELLEBECQ, Michel (2001). *Plateforme*. Paris : Flammarion.

HOUELLEBECQ, Michel (2015). *Soumission*. Paris : Flammarion.

HOUELLEBECQ, Michel (2020). *Interventions 2020*. Paris : Flammarion.

LUKACS, Georg (2020). *La Théorie du roman*. Paris : Gallimard.

MANENT, Pierre (2015). *Situation de la France*. Paris : Desclée de Brouwer.

NOVAK-LECHAVALIER, Agathe (2015). « 'Soumission', la littérature comme résistance ». *Libération*, le 1 mars.

ONFRAY, Michel (2017). *Miroir du nihilisme. Houellebecq éducateur*. Paris : Galilée.

ONFRAY, Michel (2017). *Décadence vie et mort du judéo-christianisme*. Paris : Flammarion.

SPIESER-LANDES, David (2017). « Soumission ou simulacre de soumission ? Michel Houellebecq et la métaphysique (Baudrillardienne) du radiateur ». *French cultural Studies*, Vol. 28(1), pp. 42–53.

**LE PORTRAIT DYSTOPIQUE DE « LA FRANCE QUI VIENT » DANS *JAMAIS DE GUERRE CIVILE LE MARDI* D'YVES BOURDILLON<sup>1</sup>**

**José DOMINGUES DE ALMEIDA**

Un. de Porto - ILCML - APEF

jalmeida@letras.up.pt

**Résumé :** Nous proposons une lecture fictionnelle du contexte sociopolitique français contemporain à partir de l'analyse du roman d'anticipation *Jamais de guerre civile le mardi* d'Yves Bourdillon (2020). Il s'agira de passer en revue les composantes d'un malaise national causé par les bouleversements identitaires que connaît la France depuis quarante ans, et qui laissent planer la menace d'un conflit, fantasmé ou réel, mais dont l'hypothèse s'impose dans le débat public et médiatique.

**Mots-clés :** France, guerre civile, islam, journalisme, Bourdillon

**Abstract:** We propose a fictional reading of the contemporary French socio-political context from the analysis of the prospective novel *Jamais de guerre civile le mardi* by Yves Bourdillon (2020). It will be a question of reviewing the components of a national malaise caused by the identity upheavals that France has been experiencing for forty years and which leaves the threat of a fantasy or real conflict, but whose hypothesis is pervasive in the public and media debate.

**Keywords:** France, civil war, Islam, journalism, Bourdillon

---

<sup>1</sup> Le présent article s'insère dans la recherche menée dans le cadre du Projet de l'Institut de Littérature Comparée, financé par la Fondation pour la Science et la Technologie (UIDB/00500/2020).

Imaginons une France, non pas déjà soumise aux diktats sociopolitiques islamiques, comme celle décrite avec la plate et caustique ironie de Michel Houellebecq dans *Soumission* (2015), mais dont les mutations démographiques et sociologiques – entendons par là l’islamisation rampante – forceraient le pouvoir politique à considérer le plan de partition du territoire de sorte que la République lâcherait certaines zones à une administration autre qui entérinerait le changement de peuple opéré par le continuum des flux migratoires. Tel est le sujet du roman d’anticipation d’Yves Bourdillon, dernier tome d’un triptyque intitulé, non sans humour, *Jamais de guerre civile le mardi* (2020) en clin d’œil au journal de bord de Kafka, et une subtile allusion au dieu antique de la guerre.

Il s’agirait d’acter par la fiction au second degré une libanisation de la société française, atomisée par la montée des tensions communautaires, notamment à partir des violences vécues dans les quartiers dits « sensibles ». Or, l’auteur de ce roman d’anticipation dystopique s’y connaît dans ce genre de conflits pour être journaliste au service international (Europe de l’Est, Proche et Moyen-Orient) au journal *Les Échos*. Ce qui peut surprendre ou choquer, c’est la transposition fictionnelle des théâtres de guerre ou de guérilla de ces contrées plus ou moins lointaines sur le sol de l’Hexagone actuel, où un intense débat identitaire occupe les médias et la classe politique, et où la question de l’islam politique, voire de l’islam tout court, devient axiale et délicate à la faveur d’une suite d’attentats revendiqués au nom de cette religion, de l’affaire des caricatures du prophète Mahomet, de l’interprétation jurisprudentielle de la laïcité, de la décapitation d’un enseignant au nom du coran, le tout corrélable à la montée de l’extrême-droite et des discours souverainistes, etc.

Cela étant, force est de reconnaître que l’anticipation – le récit plonge dans une France de 2025, donc somme toute assez identifiable – fait écho, d’une part, à des déclarations politiques ou médiatiques avérées, qui ont tout pour causer le trouble social. Le philosophe Michel Onfray concluait, à la suite de nombreux incidents dans les zones sensibles, dites souvent de « non-droit » pour reprendre l’auteur de *Guérilla* (Obertone, 2018 et 2019)<sup>2</sup> que « Quand des Français tirent sur des Français (...), quand il y a des

---

<sup>2</sup> En français on dira « zones de non-droit ». En France il y a 750 zones dites « urbaines sensibles ». Ces zones contiennent 7% de la population française environ. Ce sont des zones qui regroupent une population très jeune, le plus souvent issue de l’immigration, avec un taux de criminalité très élevé, un taux de chômage également très élevé. Ce sont des concentrations souvent périurbaines, en marge des grandes villes françaises, comme Paris, Lyon, Marseille, mais désormais aussi autour de villes moyennes et peut-être même parfois de petites villes françaises. Ces zones ont extrêmement mauvaise réputation, surtout certaines d’entre elles, là où se sont organisés les plus importants trafics de drogues.

quartiers qui font sécession, cela ressemble à quelque chose qui s'apparente à la guerre civile<sup>3</sup> », décrivant par là ce qu'il considère être le contexte accablant de l'Hexagone aujourd'hui. Celui-là même qui, à la suite de la décapitation de Samuel Paty, a engagé à la hâte un débat républicain sur le « séparatisme » – musulman, s'entend – voulu par le président Emmanuel Macron, et dont la traduction euphémistique donnera « La loi confortant le respect des principes de la République ».

Cet outillage juridique succède aussi à l'affligeant constat du ministre de l'intérieur Gérard Collomb qui, en quittant son poste en 2018, avouait : « Ce que je lis tous les matins dans les notes de police reflète une situation très pessimiste », voire : « Aujourd'hui, on vit côte à côte, je crains que demain on puisse vivre face-à-face<sup>4</sup> », alors que le président Macron avait fait allusion, à l'occasion du débat sur le port du voile lors des sorties scolaires à « la possibilité d'une 'guerre civile' à laquelle peuvent conduire des 'amalgames entre les questions d'immigration, de radicalisation, de communautarisme et de laïcité'<sup>5</sup> ».

À cela s'ajoute la publication successive de deux tribunes de militaires français parues, à peu d'intervalles, dans *Valeurs Actuelles* qui ne laissent planer aucun doute sur l'état d'esprit de la Grande Muette. Rappelons la teneur de la première, titrée « 'Pour un retour de l'honneur de nos gouvernants' : 20 généraux appellent Macron à défendre le patriotisme » :

Nos drapeaux tricolores ne sont pas simplement un morceau d'étoffe, ils symbolisent la tradition, à travers les âges, de ceux qui, quelles que soient leurs couleurs de peau ou leurs confessions, ont servi la France et ont donné leur vie pour elle. Sur ces drapeaux, nous trouvons en lettres d'or les mots « Honneur et Patrie ». Or, notre honneur aujourd'hui tient dans la dénonciation du délitement qui frappe notre patrie<sup>6</sup>.

---

En savoir plus sur : RT FRANCE (2016) - <https://francais.rt.com/opinions/27544-zones-non-droit-france-echec> [consulté le 04/10/2021].

<sup>3</sup> SPUTNIKNEWS (2021) - <https://fr.sputniknews.com/20210511/une-guerre-civile-frappe-deja-la-france-estime-michel-onfray-1045579807.html> [consulté le 04/10/2021].

<sup>4</sup> LE FIGARO.FR (2018) - <https://www.lefigaro.fr/politique/2018/11/01/01002-20181101ARTFIG00181-quand-collomb-predisait-deja-le-face-a-face.php> [consulté le 04/10/2021].

<sup>5</sup> SPUTNIKNEWS (2019) - <https://fr.sputniknews.com/france/201910161042274038-emmanuel-macron-explique-ce-qui-pourrait-conduire-a-une-guerre-civile/> [consulté le 04/10/2021].

<sup>6</sup> VALEURS ACTUELLES (2021) - <https://www.valeursactuelles.com/politique/pour-un-retour-de-lhonneur-de-nos-gouvernants-20-generaux-appellent-macron-a-defendre-le-patriotisme/> [consulté le 13/12/2021].

Et les signataires de brandir une menace que d'aucuns ont perçue comme l'éventualité d'un putsch militaire :

Par contre, si rien n'est entrepris, le laxisme continuera à se répandre inexorablement dans la société, provoquant au final une explosion et l'intervention de nos camarades d'active dans une mission périlleuse de protection de nos valeurs civilisationnelles et de sauvegarde de nos compatriotes sur le territoire national<sup>7</sup>.

Mais, c'est du côté de l'essayisme français que l'on trouvera les diagnostics et les décryptages les plus pessimistes et alarmistes sur le malaise dans la République, et sur la nature et l'étendue des mutations culturelles et démographiques en France. Le caractère décliniste des titres est sans ambages, et Yves Bourdillon en vient même à les caricaturer (Bourdillon, 2020 : 312). Pour le polémiste Éric Zemmour, les flux migratoires incontrôlés en provenance de territoires arabo-musulmans, l'abandon de l'exigence de l'assimilation, alliés à l'entrisme médiatique de la mouvance multiculturaliste, sonnent le glas de la France en tant que roman national, et préludent à une partition du territoire entre des zones libres et des terres conquises dans le sens islamique premier du *djihad* (Zemmour, 2014).

Pour Ivan Rioufol, l'endormissement de la société française opéré par les instances médiatiques et politiques, lequel s'exprime par des accommodements de plus en plus problématiques face à l'islam (voile, nourriture hallal, contenus didactiques, mœurs) – c'est-à-dire déjà l'application dans les faits d'une sorte de « dhimmitude » – appelle un sursaut national qui n'exclut pas la possibilité d'une guerre civile (Rioufol, 2016), alors qu'Emmanuel Brenner dresse le bilan accablant, à partir de témoignages d'enseignants en « zones sensibles », sur l'autocensure et l'angoisse qui règnent dans l'institution scolaire confrontée à l'islamisation galopante de son public et de son contexte (2015) – un cadre que Georges Bensoussan reprendra en 2017 avec l'ouvrage collectif *Une France soumise. Les voix du refus*, préfacé par Élisabeth Badinter, et que, forte de son expérience comme membre du Haut Conseil à l'intégration, Malika Sorel-Sutter rend compte, documents à l'appui, d'une démission et d'un renoncement français soutenus par l'idéologie droit-de-l'hommiste et diversitaire européenne pour ce qui est de l'assimilation et de l'intégrité de la Nation (Sorel-Sutter, 2017).

---

<sup>7</sup> *idem*

Dans le même sens, Philippe de Villiers prend acte d'une intense et dangereuse islamisation de la France et de l'Europe (l'« Eurislam ») depuis 1980, laquelle nous ferait perdre ou oublier nos repères culturels et civilisationnels, et opérerait un irrémédiable changement de mœurs. Il va jusqu'à défendre une « remigration », soit un processus de retour de populations immigrées dans leurs communautés ethniques d'origine (de Villiers, 2016), alors que Patrick Stefanini, en spécialiste des dossiers de l'immigration et en statistiques démographiques, nuance l'optimisme de certains démographes officiels soucieux de ne pas pointer les changements de population en cours et de banaliser, ou de dévoyer le statut de l'exilé aujourd'hui (Stefanini, 2020).

En outre, il n'a échappé à personne que la thématique migratoire et le risque de délitement du pays s'est décisivement invitée dans les argumentaires de la campagne présidentielle de 2022, notamment au centre-droite, avec des discours d'intention assez sévères sur l'immigration et l'islamogauchisme, allant jusqu'à proposer un moratoire sur l'immigration pour promouvoir une assimilation ou une intégration qui aurait, dans une large mesure, échoué, mettant en danger l'intégrité de la Nation. On remarquera aussi le malaise causé par la publication des statistiques officielles de *France Stratégie* sur les mutations démographiques<sup>8</sup> françaises de ces dernières années.

C'est dire qu'un roman d'anticipation, qui ne se veut pas un pamphlet ou un brûlot, n'est certes pas déplacé ou malvenu dans les circonstances présentes, mais ceci n'explique pas le refus de la part de dix-neuf éditeurs, alors qu'il est le troisième tome d'un triptyque, mais en dit long sur les compromissions et le climat de crainte et d'autocensure qui règne dans l'univers culturel et éditorial français<sup>9</sup>.

Alors « imaginons », en 2025, des journalistes d'un quotidien, *En Ligne*, fortement engagés dans le suivi de la question identitaire contemporaine de la France dont la rédaction reflète les différentes sensibilités idéologiques, en quête d'un véritable scoop. En bon journaliste lui-même, l'écrivain Yves Bourdillon nous procure plusieurs scènes et rituels du monde journalistique qu'il connaît bien : « Les salles de rédaction modernes sont devenues des lieux aseptisés où des ordinateurs laissent croire astucieusement à leurs excroissances humaines qu'elles ont un peu d'autonomie et où les téléphones font bip

---

<sup>8</sup> OBSERVATOIRE DE L'IMMIGRATION ET DE LA DÉMOGRAPHIE URBAINE (2021) - <https://observatoire-immigration.fr/immigration-et-demographie-urbaine-ce-que-nous-apprennent-les-cartes-de-france-strategie/> [consulté le 04/10/2021].

<sup>9</sup> Yves Bourdillon s'est en effet vu contraint de s'autoéditer, connaissant par-là le même sort qu'Éric Zemmour pour *La France n'a pas dit son dernier mot*, paru en 2021.

discrètement. Même les engueulades se font en mode décibelement correct » (Bourdillon, 2020 : 297) ;

Un conseil de rédaction obéit à des règles simples ; entre deux commentaires d'humour noir typiques du métier, chacun des douze services présente les quatre à cinq sujets qu'il a prévus. Puisque l'ensemble ne doit pas dépasser une demi-heure, cela impose de 'vendre' chaque sujet en une trentaine de mots, parmi lesquels certains ont un effet très sûr auprès des rédac-chefs tels que 'enjeux', 'paradoxal', 'fric', 'pouvoir', 'inattendu', 'mort', 'trahison', 'géopolitique' et 'scandale'. Le nec plus ultra étant 'c'est à nous', la formule convenue pour évoquer un scoop. (*idem* : 10)

On y découvre, outre Ceccaldi, le chef de rédaction, trois journalistes typés, tirés d'une galerie de personnages représentative des sensibilités soulevées par la transformation multiculturelle de la France ; des mouvances de la pensée qui devront à la fin se confronter à la dure et violente réalité de la menace islamiste dans un pays en sécession. Dans la rédaction, on trouve Scarlett, la représentante de la pensée progressiste, diversitaire et *wokiste* dominante dans les médias et à l'université, laquelle renvoie subtilement à la ligne éditoriale de journaux tels que *Libération* ou *Le Monde* : « Marc appelle *Le Monde* 'La Pravda' et Brigitte désigne les journalistes de *France matin* comme 'Les tarés de Terroirs et Clochers' » (*idem* : 135), pour qui l'immigration est une « chance » et un signe d'ouverture : « Scarlett prétend qu'elle s'emmerde dans une ville de Blancs (elle n'oserait sans doute pas dire en Afrique qu'elle enquiquine dans une ville de Noirs) et se dit 'citoyenne du monde' » (*idem* : 35-36), ainsi que Bob qui, lui, « estime ne plus reconnaître [son] pays » (*idem* : 39), se sent de plus en plus étranger ou minoritaire dans son propre pays, et refuse catégoriquement ce qu'il considère être l'application de la théorie du « grand remplacement » : « La théorie, non, mais la pratique je la vois tous les jours dans mon quartier. Suffit d'ouvrir les yeux, c'est pas hors de portée même d'un intello. L'équipe de France de foot compte presque autant de joueurs blancs que celle du Cameroun » (*idem* : 39). Entre les deux, on trouve Fred Beaumont, très proche de l'auteur. Il représente les gens ordinaires qui ne s'y retrouvent plus dans la France d'aujourd'hui.

Par ailleurs, dans ce groupe de personnages, on trouve également des musulmans figurant les différentes mouvances des Français issus de l'immigration afro-islamique. D'une part, Benkhirane, prédicateur islamique au beau discours, qui n'est pas sans rappeler Tariq Ramadan, mais vise en fait la construction d'une contre-société à l'intérieur de l'Hexagone. Les trois journalistes essaient de l'interviewer clandestinement pour obtenir un scoop. Et, d'autre part, Redwane, un « fixeur » musulman qui a ses entrées

dans les quartiers sensibles aux mains de communautaristes et un entrepreneur complètement assimilé à la culture française, dont la famille adhère aux valeurs occidentales. Cet assistant de reporters est d'autant plus utile que les quartiers où les journalistes envisagent de pénétrer ont un accès très conditionné, ce que la toponymie empruntée à des théâtres de guerre ou à des États faillis vient renforcer.

En effet, si à Mogadiscio on parvient encore à entrer sous certaines conditions et en montrant patte blanche, à Kaboul, la police et les pompiers n'osent plus s'aventurer de peur de se faire caillasser. Ainsi, l'auteur introduit des nuances et des distinguos transversaux à toute la société française contemporaine et évite les amalgames. Tout comme Scarlett et Bob représentent les diverses sensibilités de Français de souche, de même ces deux personnages musulmans figurent la complexité et la diversité du rapport des Français issus de l'immigration afro-musulmane à la France, et reflètent les deux faces de l'islam : la tentation intégriste et la simple référence religieuse.

Cela étant, la matière diégétique de *Jamais de guerre civile le mardi* tourne autour de deux pôles thématiques majeurs : la caractérisation de l'état de délitement de la société française et le plan (« Ze plan ») (*idem* : 287) gouvernemental secret d'une partition du territoire qui acte l'islamisation irréversible d'une partie considérable de la société. En toile de fond, il y a le risque d'une guerre civile : « (...) ça va finir par une guerre civile, je me tue à le dire depuis des années mais personne ne m'écoute (...) » (*idem* : 49). Ce plan se veut un projet renouvelé et réaménagé du « vivre ensemble ». Bien évidemment, il y a là un subtil clin d'œil à la politique des « accommodements raisonnables » préconisée par le premier-ministre canadien Justin Trudeau, fondée sur la culpabilité postcoloniale, la xénophilie, la culture de l'annulation et le désamour de sa propre civilisation, laquelle dévalorise tout processus d'assimilation, voire d'intégration au profit du montage d'une (contre-)société multiculturaliste que d'aucuns aimeraient voir s'établir en France.

D'ailleurs, le début du récit met en scène une tentative d'entrée de Scarlett en minijupe dans un quartier complètement islamisé, ce par quoi la journaliste progressiste essaie de démentir la thèse de la destitution de territoire et de liberté. Elle orchestre son propre enlèvement afin de monopoliser le scoop d'un entretien privilégié avec le prédicateur islamiste Sofiane Benkhirane. Cette sortie dans le 10<sup>e</sup> arrondissement donne à voir une véritable excursion en terre étrangère, un exotisme dans son propre pays : « Nous remontons une rue du 10<sup>e</sup> arrondissement, où les jambes de Scarlett attirent une attention soutenue. C'est déjà le cas au journal, où la médecine du travail lui a demandé

de ne pas marcher trop vite dans les couloirs pour éviter les entorses cervicales des collègues, mais là, sur un trottoir qui n'a plus vu de jambon féminin dénudé depuis longtemps... » (*idem* : 43).

Si *Jamais de guerre civile le mardi* se veut roman d'anticipation, il n'en entend pas moins délivrer un message sur une réalité française qui rattrape la fiction. Dans un style humoristique qui mise sur la profusion et le potentiel des dialogues, et évite la platitude, Bourdillon construit un échange continu d'arguments qui miment le débat sociétal, politique et médiatique hexagonal actuel. On trouvera dans le roman non seulement des personnages et des tirades représentatifs d'argumentaires opposés et contradictoires, mais aussi, en prolongement du dialogue, la pensée autocensurée et refoulée du « Français moyen », sa parole complexe, mais interdite. Le dialogue d'un certain Ahmed avec le narrateur homodiégétique sur les attentats et le colonialisme va dans ce sens :

– Ils ont tous ce qu'ils méritent. Nique la France. Et les États-Unis et l'Angleterre. – Tu es dans une démarche de revanche sur les puissances coloniales. Je respecte tout ça, mais... mais en fait, non, je respecte pas du tout. Qu'est-ce qu'il va me sortir, encore ? Qu'on doit réparation pour esclavage, croisades et domination coloniale ? Mais, bijou, la plupart des peuples de la terre ont pratiqué l'esclavage depuis l'Antiquité : les Blancs par les Blancs ou les Arabes, les Noirs par les Blancs ou d'autres Noirs, ou encore des Arabes, etc. (...). J'aurai envie de lui dire, cousin ne reste pas prisonnier d'un passé d'il y a mille ans (...). (*idem* : 155)

On comprend mieux dès lors le sentiment de désarroi nostalgique qui s'empare régulièrement du narrateur, sans tomber forcément dans le « C'était mieux avant » : « (...) on n'était pas obligés de faire attention à ce qu'on disait en public de crainte de se faire traiter de heurteur de sensibilités par des écorchés vifs du métaphysique, ou des caporaux du politiquement correct beuglant 'chef, chef, j'en tiens un' en vous accrochant une cible 'Islamophobe' dans le dos » (*idem* : 169).

En somme, le rôle du narrateur consiste à apporter une couche réflexive et conclusive, voire une synthèse aux arguments qui s'opposent dans les dialogues : « Pour eux, comme pour des dizaines de millions d'autres, 'l'islam est la solution', ce qui a l'avantage de décharger du fardeau du doute, ou 'l'islam impose de', qui a le mérite de décharger de celui des choix (...) » (*idem* : 171).

Les dialogues, et la réflexion monologique qu'ils suscitent chez le narrateur permettent également d'exposer les apories et les impasses de la civilisation occidentale,

gênée aux entournares devant l'émergence en nombre et en puissance de l'altérité sur son sol, ainsi que les contradictions et limites de la bienveillance, laissant accroire la fameuse phrase de Chesterton : « Le monde moderne est plein d'anciennes vertus chrétiennes devenues folles » : « mais à la longue, ces discours étaient d'une xénophilie tellement forcenée qu'ils m'en sont parus suspects. Quand on crie trop 'Je t'aime', c'est qu'il y a un loup » (*idem* : 184).

Le dialogue suivant entre le narrateur et une amie, Hélène, évoquant son mari, l'illustre à merveille :

– Je me suis engueulée avec Serge là-dessus, continue Hélène. Il prétend que puisque la Terre appartient à tout le monde, tout le monde aurait le droit de s'installer où il veut. Mais désolé, ça fonctionne comme ça nulle part, même pas dans un terrain de camping. Et ne me sors pas la charité chrétienne (*idem* : 256) ;

Mais non, pour Serge, il faut accueillir, encore et encore, parce que nous sommes tous frères, enfin, je dirai plutôt cousins de fin de banquet. Sauf que c'est sans fin. On héberge ceux qui ont faim, puis les malheureux, et ensuite ceux qui cherchent simplement une vie meilleure, et de fil en aiguille, on s'arrête où ? ». (*idem* : 256-257)

Si la question du difficile « vivre ensemble » est au centre des sujets abordés dans les dialogues, celle de l'islam en France n'est pas éludée et s'y rattache par le biais de la thèse d'une reconquête concertée et programmée de l'Occident par le salafisme *via* les flux migratoires, l'amadouement des élites culturelles et médiatiques qui serviraient d'idiots utiles à éliminer ultérieurement – « ... les bobos-gogos formatés par les universités gauchistes qui ont substitué l'aboiement à la pensée et que leurs nouveaux amis précipiteront du haut d'un toit quand ils cesseront de leur être utile » (*idem* : 356) – et l'essoufflement ou l'apathie civilisationnelle qui fait que, ne croyant plus en rien, l'Occident aurait tendance à se soumettre pacifiquement comme d'autres civilisations l'ont fait avant lui (Onfray, 2017 ; Houellebecq, 2015 ; Bruckner, 2017 : 68-80) :

Et une fois l'Europe en cendre ou soumise, achever la dislocation finale de l'Occident et conquérir le reste du monde. Puisqu'on vous dit que la sourate 8 verset x le veut (...). Tabler sur la crispation identitaire et la colère en face (à force de se faire assassiner il arrive que certains expriment leur agacement), avec la complicité des médias et blogueurs des deux camps, pour susciter des représailles (...). Viser les Juifs, les policiers, les militaires, les églises, les grands événements sportifs et culturels pour dresser les populations contre les musulmans. Pratiquer parallèlement la

tactique dite des « mille entailles » (...) Al Sourî disait que la victoire serait inévitable parce que les vrais Croyants aiment la mort et les Mécréants la vie, et préfèrent donc la soumission à l'affrontement. (Bourdillon, 2020 : 263-264)

On croit lire toutes les stratégies d'action terroriste exposées sur les sites islamistes en vue du *djihad* et son mode d'emploi respectif. Dès lors, le récit contrebalance cette menace identitaire par une autre, tout aussi dangereuse, qui couve dans la société française, représentée par l'organisation secrète de groupes identitaires armés qui se préparent à la résistance contre l'islamisation et la partition du territoire. Il s'agit du groupuscule clandestin des Vigilants dirigé par le colonel Gervais dans la forêt de Fontainebleau qui, face à l'impuissance manifeste des forces publiques à maintenir l'ordre et la sécurité, se sont armées et entraînées.

Gervais exprime une inquiétude larvaire dans la France profonde, relayée d'ailleurs dans les deux tribunes – bien réelles, elles – signées en 2021 par des militaires :

Ces derniers jours ont été créés secrètement vingt-quatre Comités de salut public en France, prêts à agir sous peu en liaison avec nos relais dans l'armée, la police et la gendarmerie (...). – Nous n'avons plus le choix, car la patrie est en danger, livrée aux barbus, avec la complicité des dhimmis (...). – La Patrie est en danger. Et même la civilisation occidentale tout entière, qui de manière invraisemblable a organisé sa propre invasion et sa reddition, reprend-il d'une voix ample. (*idem* : 136-137)

Pour conclure sur une analyse qui ne déplairait pas à Éric Zemmour : « – Les civilisations ne meurent pas, elles se suicident, disait Arnold Toynbee. La nôtre se détruit au nom d'une idéologie selon laquelle tout doit devenir liquide et interchangeable ; les sexes, les partenaires, les convictions, les peuples, les cultures. Tout se vaut, tout se tente, tout s'échange. On zappe » (*idem* : 138).

Le récit gagne une dynamique paroxystique à l'approche de la divulgation par le quotidien *La Ligne* et par Fred Beaumont d'un scoop qui risque de faire grand bruit (du *buzz*) dans la classe et l'opinion politiques françaises : le fameux projet de partition du territoire français en zones sous régime de la charia et en zones libres et autochtones. La tension et l'excitation sont à leur comble : « Ceccaldi relit une dernière fois sur son écran le titre '*Vers la partition*', le chapeau de quelques lignes présentant l'article 'Le gouvernement a validé rien moins qu'un plan de séparatisme interne du pays', le lien vers

le texte tiré du doc de Serge. Les intertitres, la carte de France avec les différentes zones dites de Statut spécial » (*idem* : 297-298).

Or, ce scoop a été fourni par l'ex de Fred, Audrey, une ancienne militante gauchiste désabusée, fonctionnaire au ministère de l'Intérieur qui a « basculé » (*idem* : 310). La justification qu'elle en donne en dit long sur une sorte d'exaspération latente qui ne trouve plus à s'exprimer que dans le secret de l'isoloir :

Il y a à peu près cinq ans, j'ai réalisé que la gauche, celle du gouvernement tout comme l'extrême gauche où je militais, avait trahi les gens comme moi. Elle nous expliquait que l'immigration et la diversité c'était une richesse, sauf qu'elle me concurrençait grave, la richesse, pour les boulots peu qualifiés auxquels je pouvais postuler (...). Ensuite, c'est en tant que femme que je me suis sentie trahie. Des copains militants m'expliquaient qu'un mec qui me mettait la main au cul n'était pas responsable, c'était juste qu'il était victime du colonialisme ou du capitalisme marchandisant le corps des femmes (...). Le déclic ça a été un incident ridicule, quand on m'a barré l'accès à un meeting parce que je n'étais pas 'racisée', blanche quoi. (*idem* : 310-311)

La présentation publique du scoop sur le projet gouvernemental de partition sera l'occasion d'un échange houleux entre Redwane, l'assimilé et Benkhirane, l'islamiste qui ressasse l'argumentaire contre une France prétendument raciste :

Ah, Redwane intervient, dans un registre moins soutenu. – Raciste un pays où on soigne gratuitement les clandestins, que l'on n'expulse quasiment jamais, et où on scolarise tout aussi gratuitement leurs enfants ? Raciste un pays qui loge gratuitement tous les réfugiés de la terre, alors que les miséreux autochtones peuvent se brosser ? (...) Raciste le pays occidental au plus grand nombre de victimes d'attentats djihadistes sans presque qu'aucun connard au crâne rasé n'ait commis de représailles aveugles ? Essaye d'attaquer un temple en Inde ou au Pakistan en criant 'Doux Jésus' et tu verras s'il reste un quartier chrétien debout le lendemain. (*idem* : 330)

La conférence de presse se passe mal et est le théâtre d'un attentat terroriste islamiste tout à fait inattendu qui fait plusieurs victimes mortelles, dont Bob. Cette scène marque l'échec du « vivre ensemble » et du plan aux accommodements raisonnables, pour laisser planer la possibilité d'une guerre civile, ce que le titre du chapitre 18 laisse entendre par le court-circuitage graphique « vivre ens... » (*idem* : 307). Fred retrouvera le brouillon de l'éditorial que Bob s'appropriait à publier à la suite de la divulgation du « plan ». Comme ce texte en italique coïncide avec l'avant-dernier chapitre du roman intitulé « Chronique d'un désastre prévisible » (*idem* : 353-357), on peut y lire, outre les inquiétudes du

personnage journaliste, celles de l'auteur et d'une bonne partie de la société française face aux défis sociopolitiques de la France d'aujourd'hui, menacée par les extrêmes. On y lit un plaidoyer républicain sans concessions contre toute partition du pays, réelle ou fictionnelle, actuelle ou future, institutionnellement négociée ou démographiquement imposée et conquise, et avant tout, un signal d'alarme sur le malaise dans la République :

Ce piège, nous nous y sommes enfermés nous-mêmes, avec l'angélisme des petits cochons chantant allègrement 'Qui a peur du grand méchant loup ? C'est pas nous, c'est pas nous'. Nous l'avons construit méthodiquement, en trahissant même ceux des immigrés qui ne voulaient pas subir la loi des intégristes. Pièce par pièce, en horloger du désastre, nous avons été complices de ceux qui, habiles à retourner contre elles les armes de la liberté et de la tolérance, voulaient détruire notre style de vie. (*idem* : 353)

Dès lors, *Jamais de guerre civile le mardi* est à lire au second degré, par-delà l'humour cocasse et caustique qui imprègne tout le récit et anime les dialogues. En effet, il s'y lit des choses graves sur lesquelles on peut rire, mais qui n'en sont pas moins le point de départ d'une réflexion urgente puisque la fiction rattrape souvent la réalité. À cet égard, le détail anecdotique au début du roman d'une tentative de raid d'un camion « bourré d'explosifs » (*idem* : 11) contre la tour Eiffel, qui la fait pencher d'un degré, prend une signification toute symbolique. La vieille Dame est en effet ici une figure métonymique de la France entière et de ce qu'elle représente. Pourra-t-on un jour la faire plier ? Comme dirait le narrateur : « L'Histoire a décidément un sens de l'humour particulier » (*ibidem*).

## **Bibliographie**

- BENSOUSSAN, Georges (2017). *Une France soumise. Les voix du refus*. Paris : Albin Michel.
- BOURDILLON, Yves (2020). *Jamais de guerre civile le mardi*. Paris : Éd. Millighan.
- BRENNER, Emmanuel (2015). *Les Territoires perdus de la République*. Paris : Fayard / Pluriel.
- BRUCKNER, Pascal (2017). *Un racisme imaginaire. Islamophobie et culpabilité*. Paris : Grasset & Fasquelle, coll. « Le livre de poche ».
- DE VILLIERS, Philippe (2016). *Les Cloches sonneront-elles encore demain ?* Paris : Albin Michel.
- HOUELLEBECQ, Michel (2015). *Soumission*. Paris : Flammarion.
- OBERTONE, Laurent (2017). *Guérilla. Le jour tout s'embrasa*. Paris : Ring.
- OBERTONE, Laurent (2019). *Guérilla. Le temps des barbares*. Paris : Ring.
- ONFRAY, Michel (2017). *Décadence. Vie et mort du judéo-christianisme*. Paris : Flammarion.
- RIOUFOL, Ivan (2016). *La Guerre civile qui vient*. Paris : Pierre-Guillaume de Roux.

ALMEIDA, José Domingues de, *Intercâmbio*, 2<sup>a</sup> série, vol. 14, 2021, pp. 56-68  
<https://doi.org/10.21747/0873-366X/int14a4>

SOREL-SUTTER, Malika (2017). *Décomposition française. Comment en est-on arrivé là ?*  
Paris : Fayard / Pluriel.

STEFANINI, Patrick (2020). *Immigration. Ces réalités qu'on nous cache*. Paris : Robert Laffont.

ZEMMOUR, Éric (2014). *Le Suicide français*. Paris : Albin Michel.

ZEMMOUR, Éric (2021). *La France n'a pas dit son dernier mot*. Paris : Rubempré.

### **Sitographie**

FRANÇAIS RT (2016) - <https://francais.rt.com/opinions/27544-zones-non-droit-france-echec>  
[disponible 04 octobre 2021].

LE FIGARO.FR (2018) - <https://www.lefigaro.fr/politique/2018/11/01/01002-20181101ARTFIG00181-quand-collomb-predisait-deja-le-face-a-face.php> [disponible le 04 octobre 2021].

OBSERVATOIRE DE L'IMMIGRATION ET DE LA DÉMOGRAPHIE URBAINE (2021) -  
<https://observatoire-immigration.fr/immigration-et-demographie-urbaine-ce-que-nous-apprennent-les-cartes-de-france-strategie/> [disponible le 04 octobre 2021].

SPUTNIKNEWS (2021) - <https://fr.sputniknews.com/france/202105111045579807-une-guerre-civile-frappe-deja-la-france-estime-michel-onfray/> [disponible le 04 octobre 2021].

SPUTNIKNEWS (2019) - <https://fr.sputniknews.com/france/201910161042274038-emmanuel-macron-explique-ce-qui-pourrait-conduire-a-une-guerre-civile/> [disponible le 04 octobre 2021].

VALEURS ACTUELLES (2021) - <https://www.valeursactuelles.com/politique/pour-un-retour-de-lhonneur-de-nos-gouvernants-20-generaux-appellent-macron-a-defendre-le-patriotisme/>  
[disponible le 04 octobre 2021].

**LE POLAR « DE BANLIEUE » COMME SCÈNE DE DÉPLOIEMENT  
DU MALAISE SOCIAL FRANÇAIS**

**Le cas des romans « dyonisiens » de Rachid Santaki**

**Iona MARCU**

Un. de Vest din Timisoara – Roumanie

[ioana.marcu@e-uvt.ro](mailto:ioana.marcu@e-uvt.ro)

**Résumé :** Roman noir violent, le polar raconte des faits explosifs quotidiens qui se déroulent, la plupart du temps, dans un espace bien précis, à savoir la ville. Il décrit ainsi, comme le remarque d'ailleurs la critique, les plus graves troubles de la société actuelle. Crimes, racisme, trafics, terrorisme, vols, *etc.*, tous ces délits deviennent la marque d'un monde déséquilibré, un monde en crise. Le polar de « banlieue », à l'instar de la littérature de banlieue en général, circonscrit encore plus la scène où s'affrontent les « misérables » modernes. Les cités HLM, les quartiers sensibles souffrent à cause de la désintégration urbaine, leurs habitants deviennent des victimes de la dissolution spatiale et sociale. Rachid Santaki met en scène dans ses productions littéraires des jeunes qui ont perdu leurs repères, acteurs dans une société où l'argent est la seule valeur, où la violence est monnaie courante. Dans notre contribution, nous nous proposons de voir quels sont les différents aspects du malaise social français que Santaki dénonce dans les romans *Flic ou Caillera* (2013) et *Les Princes du bitume* (2017).

**Mots-clés :** désintégration urbaine, violence urbaine, industries parallèles, autorités corrompues

**Abstract:** The thriller tells daily explosive facts which take place, in most of the time, in a urban space. The authors describe, as the critics have observed, the most serious troubles in today's society. Crimes, racism, trafficking, terrorism, theft, etc., all these crimes become the mark of an unbalanced world, a world in crisis. The “suburban” thriller, like suburban literature in general, circumscribes the scene in which the modern “misérables” clash. HLM, dangerous neighborhoods suffer because of urban disintegration, their inhabitants become victims of spatial and social dissolution. Rachid Santaki portrays in his novels young people who have lost their bearings, actors in a society where money is the only value, where violence is commonplace. In our contribution, we propose to see what are the different aspects of the French social malaise that Santaki denounces in the novels *Flic ou Caillera* (2013) and *Les Princes du bitume* (2017).

**Keywords :** urban disintegration, urban violence, alternative industries, corrupt authorities

Saint-Denis se divise en trois zones. La première partie, historique. Ses monuments incontestables : la basilique, son musée d'histoire, le lycée de la Légion d'honneur, son stade de football, connu à travers toute la planète. (...)

La seconde partie, son bassin économique. (...) Les entreprises ont poussé comme des champignons, séduites par la proximité du territoire avec la capitale et ses accès aux transports. (...) Les logements neufs, en location ou en accession à la propriété, ont remplacé les vieilles habitations, insalubres. La troisième zone enfin, c'est son côté obscur. La frontière invisible entre le Saint-Denis qui réussit et celui qui survit se situe à la Porte de Paris. Le boulevard Marcel Sembat vous mène tout droit dans les bas-fonds de la zermi. Ses toxes, ses drogues. Ses crasses, ses puanteurs. (...) Saint-Denis, c'est aussi des bidonvilles. Les taudis fabriqués par les roms avec les déchets en bois, en métaux, en textile. Postés aux carrefours de la ville pour une pièce ou sur les lignes pour gratter au cœur de Paris de quoi se laver et manger.

Rachid Santaki, *Flic ou Caillera*

Saint-Denis, c'est beau et c'est moche.

Rachid Santaki, *Flic ou Caillera*

### *Introduction*

Dans l'« Avant-propos » de son ouvrage *Reprenons-nous !* publié en 2012, Jean-Paul Delevoye, homme politique français, ayant occupé plusieurs fonctions dans l'administration – maire, ministre, parlementaire, médiateur de la République –, écrit :

La France (...) travers[e] sans doute la plus grave crise que nous ayons connue depuis 1945, tout le monde en convient. Nous avons le sentiment d'être au bord du gouffre. (...) Je vois depuis plusieurs années se dégrader l'état de notre pays. La France va mal. Les Français souffrent. De fait, il y a de quoi s'indigner. (Delevoye, 2012 : 14)

Et l'auteur de continuer : « Je perçois (...) une société qui se fragmente, où le chacun pour soi remplace l'envie de vivre-ensemble, où l'on devient de plus en plus consommateur de la République plutôt que citoyen. Cette société est en outre en grande tension nerveuse, comme si elle était fatiguée psychologiquement » (*idem* : 20). Les médias ne cessent de le rappeler jour après jour : les tensions sociales se font de plus en plus présentes ; les actes de violence urbaine n'arrêtent pas de s'amplifier et de se banaliser ; le sentiment d'insécurité déterminé par la dégradation des relations sociales, par le délabrement de l'espace urbain conditionne fréquemment le déplacement des individus dans des

territoires méconnus ; l'exclusion, la marginalisation, la stigmatisation, le racisme condamnent les habitants des « ghettos » à l'enfermement et à l'aliénation.

La littérature n'est aucunement indifférente à cet état de fragmentation et de désagrégation de la société française. Bien au contraire, un large corpus romanesque invite le lecteur à un « voyage au centre du malaise français<sup>1</sup> ». Journalistes, politiciens, sociologues, historiens, etc., nombreux sont ceux qui, notamment à partir des années 1980, localisent la source de la crise de la société française dans un espace bien précis, situé à la « périphérie<sup>2</sup> » de l'espace « conforme », de la ville, voire du centre-ville, à savoir la banlieue. En tant que fins connaisseurs de cette « ville en crise », grâce à un parcours assimilé (à jamais<sup>3</sup>) à des quartiers précaires (enfance, adolescence, scolarisation, socialisation, etc.) ou à une importante documentation, les écrivains (*sub*)urbains imaginent des romans-miroirs<sup>4</sup> qu'ils « promènent » au long des rues des cités sensibles, des quartiers populaires, parvenant ainsi à refléter la société et ses crises, la ville et son malaise.

Dans cette étude, nous nous intéresserons à la représentation de la banlieue en tant que scène de déploiement du malaise social français dans le polar. Le corpus – les romans *Flic ou Caillera* (2013) et *Les Princes du bitume* (2017) signés par Rachid Santaki – nous permettra de nous infiltrer dans le « 9-3 », un département « tout en contrastes » (Janin,

---

<sup>1</sup> Syntagme emprunté à Paul Yonnet, *Voyage au centre du malaise français*, Paris, Gallimard, 1993.

<sup>2</sup> L'emploi des guillemets veut mettre en évidence la double signification du mot « périphérie ». D'un côté, il s'agit du sens propre du terme, avec une connotation spatiale – « Partie d'un territoire située près de ses limites, de ses frontières », « Ensemble des quartiers éloignés du centre d'une ville et situés de part et d'autre de ses limites » (CNRTL). De l'autre côté, il est question d'une acception plutôt figurée, avec une connotation négative – ce qui est périphérique est stigmatisé, de second ordre.

<sup>3</sup> Le succès que certains écrivains « de banlieue » (et issus de l'immigration) connaissent ne réussit pas à les « libérer[...] des clichés » (Snaije, 2020). C'est le cas, entre autres, de Faïza Guène : « à l'époque [de la publication de son premier roman], on lui demandait constamment ce que cela faisait de vivre dans une banlieue en proie à la violence et marginalisée. Mais son expérience n'était pas celle d'un climat de violence, plutôt celle d'une communauté très soudée. (...) « Je n'avais aucun contrôle sur la façon dont on me décrivait et je ne comprenais pas encore le vrai sens des mots qu'on employait pour me décrire, ni même la façon dont j'étais représentée sur les photos. » « Elle a été interviewée comme si elle venait d'une *no-go zone* (...) [...] comme si c'était une étrangère qui venait nous parler ». « (...) Au fur et à mesure que ses rencontres avec l'élite de l'édition et les médias grand public se sont multipliées, et même après la publication de cinq autres romans, Faïza Guène explique qu'elle n'a cessé de vivre ces mêmes expériences dépréciatives. Il est pratiquement impossible de dépasser la perception qu'elle est d'origine nord-africaine ». (Snaije 2020)

<sup>4</sup> Rappelons que les signataires du manifeste « Qui fait la France ? » - Samir Ouazene, Khalid El Bahji, Karim Amellal, Jean-Eric Boulin, Dembo Goumane, Faïza Guène, Habiba Mahany, Mabrouck Rachedi, Mohamed Razane, Thomté Ryam -, artistes issus pour la plupart de la banlieue, énoncent ainsi leur crédo littéraire : « Nous, écrivains en devenir, ancrés dans le réel, nous nous engageons pour une littérature au miroir, réaliste et démocratique, réfléchissant la société et ses imaginaires en son entier » (2007 : 10).

2019), considéré souvent « en difficulté<sup>5</sup> », et d'identifier et d'analyser les différents aspects de la dysphorie urbaine telle qu'elle est enregistrée par l'écrivain « dionysien<sup>6</sup> ».

Dans un premier temps, nous évoquerons l'intérêt des écrivains contemporains pour la banlieue et le changement de l'angle d'approche de cet espace littéraire observé à partir des années 1980. Dans un second temps, nous réfléchirons au malaise urbain dénoncé par Santaki, déterminé par la dégradation de l'espace, les actes de violence, les industries « parallèles » et la corruption des autorités.

### *Des mots sur les maux de la banlieue*

À la question « L'espace de la banlieue existe-t-il dans la littérature française et francophone ? », Christiane Chaulet-Achour répond : « Une telle question ne peut avoir qu'une réponse affirmative » (2005 : 129). La chercheuse explique que, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, les auteurs français ont érigé cet espace périphérique (intra ou extra muros) en « chantier littéraire ». Victor Hugo, Émile Zola ou Eugène Sue, comme le rappelle Chaulet-Achour, ont parfois conduit le lecteur dans les zones sombres de la capitale, dans les « limbes de Paris » (Hugo, 1862 : 19) où des individus maudits galéraient dans des endroits infectés, en proie à l'écroulement. Au XX<sup>e</sup> et, plus récemment, au XXI<sup>e</sup> siècle, de nombreux écrivains français ont dessiné (et dessinent toujours), la plupart de l'extérieur, un tableau obscur, voire sépulcral de la banlieue. Ainsi, Marguerite Duras nous entraîne, dans son roman *La Pluie d'été* (1994), dans une « banlieue tentaculaire, immense, vidée de tout ce qui fait une ville<sup>7</sup> ». Quant à Thierry Jonquet, dans son roman noir *Ils sont votre épouvante et vous êtes leur crainte*, il « braqu[e] le projecteur sur une réalité qui dérange », à savoir les territoires périphériques de la République que les autorités laissent, depuis longtemps déjà, « pourrir sur pied » (2006).

À partir de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, des auteurs immigrés, en provenance du Maghreb, de l'Afrique Noire ou des Antilles enrichissent ce corpus « insolent ». Dans leurs écrits, un espace au premier abord a-littéraire, à savoir la banlieue connotée négativement – violence, ségrégation, racisme, intégration ratée, etc. – change

---

<sup>5</sup> Selon le rapport d'information sur « l'évaluation de l'action de l'État dans l'exercice de ses missions régaliennes en Seine-Saint-Denis », présenté par les députés François Cornut-Gentille et Rodrigue Kokouendo, le taux de criminalité du département 93 est « le plus important de France métropolitaine » (2018 : 9).

<sup>6</sup> Les habitants de Seine-Saint-Denis sont appelés les « Dionysiens ».

<sup>7</sup> DURAS, Marguerite : « La Pluie d'été » - <http://www.pol-editeur.com/index.php?spec=livre&ISBN=2-86744-177-3> [consulté le 02/11/2021].

de statut et commence à témoigner d'une « disponibilité » pour le domaine de la littérature. Pour Rachid Bourdjedra, Driss Chraïbi, Kateb Yacine, Calixthe Beyala, Léonora Miano ou Sami Tchak, la banlieue parisienne devient souvent la scène où se déplacent ou errent des personnages marginaux, des immigrants arrivés en France à la recherche d'une vie meilleure.

Depuis le début des années 1980, avec la publication des premiers textes écrits par des auteurs issus notamment de l'immigration maghrébine, un changement de perspective s'opère. Si les écrivains précurseurs avaient écrit *sur* la banlieue, qu'ils connaissaient plus ou moins personnellement, par leur propre vécu, la nouvelle vague d'auteurs, nés pour la plupart à la périphérie des grandes villes dans des cités de transit ou des bidonvilles, ayant passé leur enfance et leur adolescence dans des cités HLM ou des ZUP, écrit *de* la banlieue. Ces écrivains narrativisent un espace qui leur est familier, qu'ils connaissent de fond en comble car il les a vus naître, grandir, jouer, traîner. Mehdi Charef, Azouz Begag, Mabrouck Rachedi, Karim Amellal, Rachid Djaidani, Magyd Cherfi, Faïza Guène, Habiba Mahany, Kaoutar Harchi et tant d'autres, « écrivains nés et formés en banlieues » (Achour, 2005 : 134), demandent tout haut « le droit d'inscrire cet imaginaire dans la littérature d'aujourd'hui » (Achour, 2005 : 134). Ils deviennent alors des « auteurs de leurs quartiers », « de leurs cités ». Pantin, Aubervilliers, Clichy, la banlieue nord de Paris en général passent du statut de simples secteurs sur une carte géographique à celui de toile de fond pour le déroulement des intrigues ou même à celui de personnage proprement dit.

Tout en mettant en avant une *appartenance ethnique* ou une *appartenance géographique*<sup>8</sup>, selon la génération à laquelle ils appartiennent, ces auteurs « qui font la France » dressent dans leurs productions littéraires un portrait réaliste de la périphérie. Ils y « dénonc[ent] une situation de dégradation que vivent les habitants des banlieues, toutes origines confondues » (Cello, 2011 : 207), à laquelle s'ajoute le malaise des cités, de la société.

---

<sup>8</sup> Les écrivains « beurs » qui publient dans les années 1980-1990, font ressortir dans leurs écrits notamment leur « appartenance ethnique », mettant « l'accent sur le tiraillement des personnages entre deux identités, deux cultures et deux espaces essentiels en égale mesure, mais impossibles à réconcilier » (Marcu, 2019 : 244). En revanche, les « écrivains de banlieue », qui commencent à publier vers la fin des années 1990, « semblent insister davantage sur la psychologie de leurs héros appartenant à plusieurs minorités ethniques, sur les inégalités sociales, sur les classes sociales défavorisées, sur le déplacement entre la périphérie – espace aliéné et aliénant – et le centre – espace convoité, rêvé, de la réussite, de la réalisation, de la libération ; et, ce qui est le plus important, paraît-il, la banlieue devient un véritable personnage » (*idem* : 244).

Dans le polar de banlieue (produit parfois par des auteurs issus de cet espace périphérique), « grand consommateur d'espace [sub]urbain » (Brosseau et Le Bel, 2007 : 99), le microcosme des quartiers sensibles est dépeint (de l'intérieur par des connaisseurs) dans des couleurs encore plus sombres. Le roman noir obéit donc à ce qui pourrait être sa « profession de foi », à savoir à la fois la mise en scène « d'un monde déséquilibré, donc labile, appelé (...) à tomber et à passer » (Manchette, 1979 : 14) et la matérialisation de sa « forte dimension de critique sociale et de dénonciation politique » (Viegnes, Jeanneret, Traglia, 2020 : 15).

Dans les romans de Jean-Claude Izzo, de Didier Daeninckx ou de Rachid Santaki, ce qui captive le lecteur, ce n'est pas vraiment « la résolution d'une énigme », mais plutôt la présentation d'« un portrait détaillé et en général fortement documenté de la société et des circonstances sociopolitiques dans lesquelles les protagonistes s'insèrent » (*idem* : 20). Qu'il s'agisse de « Courvilliers » – ville imaginaire, « synthèse des villes de Saint-Denis, Bagnolet et surtout d'Aubervilliers » (Revenu, 2018) où Didier Daeninckx inscrit l'intrigue de son roman *Artana! Artana!* –, de « Batreuil » – ville imaginée par Mouloud Akkouche qui rappelle Montreuil, la banlieue où l'écrivain a vécu –, de « Panteuil » – banlieue créée par Dominique Manotti, « contraction de Pantin (banlieue nord-est) et de Montreuil (banlieue est) » (Binet, 2010) –, de « Certigny » – « ville-fiction » de Thierry Jonquet (Poitte, 2010), des quartiers Nord de Marseille ou de la banlieue de Saint-Denis, tous ces « faux » ou pas si « faux » bourgs<sup>9</sup> sont envisagés comme de véritables « trou à rats », des « anti-villes » (Donzelot, 2006), un « monde brutal, rapide, orgueilleux et impitoyable, où l'acier, le fer, le béton, l'asphalte, l'automobile et la vitesse règnent en maîtres » (Blanc, 1991).

Dans les romans *Flic ou Caillera*<sup>10</sup> et *Les Princes du bitume*<sup>11</sup> qui forment notre corpus d'analyse, Rachid Santaki donne libre cours à une véritable écriture de la crise des banlieues. « Polar[s] de banlieue sur fonds de réalisme social » (Dieterich 2013), les deux récits sont des chroniques acerbes d'un espace périphérique bien précis, que l'auteur connaît bien, à savoir Saint-Denis (Seine-Saint-Denis). Bien qu'il s'agisse d'un espace narrativisé, passé donc par le filtre de l'imagination, la banlieue-scène des événements narrés par Santaki ne s'écarte pas de la configuration de la banlieue « visible » de sorte que « les Dionysiens y reconnaîtront leur ville, les autres en découvriront les lieux

---

<sup>9</sup> Structure empruntée à Stéphanie Binet, « Une ville, un polar Panteuil, faux bourg, vraies bavures » (2010).

<sup>10</sup> Désormais désigné à l'aide du sigle FC, suivi du numéro de la page.

<sup>11</sup> Désormais désigné à l'aide du sigle PB, suivi du numéro de la page.

emblématiques au fil des courses-poursuites : la basilique, la place du 8 mai 1945, le 129, célèbre sandwicherie » (Dieterich 2013). Ce qui nous intéresse dans notre étude, ce n'est pas d'identifier dans les romans du corpus le schéma d'usage d'un roman noir, c'est-à-dire « crime » - « enquête » - « découverte du criminel ». Tout en jouant un rôle important dans la construction du récit, comme d'ailleurs dans tout polar, ces éléments sont moins révélateurs que la peinture de la « polarville dyonisienne » et de son malaise<sup>12</sup>.

### *Désintégration de l'espace urbain et altération de l'individu*

Jean-Noël Blanc explique : « Le roman policier descend dans la rue : la ville devient son domaine<sup>13</sup> » (1991). Dans ses deux romans, Rachid Santaki se plie fidèlement à cette exigence. Il prend d'assaut la rue, les voies qui traversent la banlieue avec ses quartiers enfermés sur eux-mêmes, faisant figure de véritables « ghettos », régis par des lois souterraines), afin de donner la parole au peuple, aux individus vivant en marge de la société et de l'espace français.

La rue dans laquelle errent les personnages des romans *Flic ou Caillera* et *Les Princes du bitume*, où se font et se défont des relations de force entre les « caïds » du quartier et les subalternes ou les « proies », « échappe à l'urbanité (...) désign[ant] la non-ville dans la ville » (Blanc, 1991). Santaki propose peu de descriptions détaillées de l'espace (sub)urbain, mais cela n'empêche pas le lecteur de se rendre compte que les secteurs où les personnages trafiquent de la drogue, s'entretuent et se livrent à des actes d'une violence extrême, sont invivables. Jean-Noël Blanc décrit admirablement cette ville-imposteur :

Exclue des formes urbaines régulières, dénuée de morphologie lisible, dépourvue de trame viaire claire, sans monuments, sans lieux dédiés aux fonctions civiques ou aux grandes valeurs urbaines, déformée, brisée, détruite, quasi-abandonnée, trouée de vides et ponctuée de bâtiments qui ont perdu leurs raisons d'être et toute dignité de représentation, *c'est une ville où l'on se perd parce que la ville y est déjà perdue.* (Blanc, 1991)

---

<sup>12</sup> Michel Viegnes, Sylvie Jeanneret et Lora Traglia, dans leur introduction à l'ouvrage *Les Lieux du polar. Entre cultures nationales et mondialisation*, expliquent que les « romans noirs portent tous davantage leur regard sur les enjeux des problèmes sociétaux que sur l'enquête elle-même » (2002 : 21). Cela est d'autant plus vrai dans le cas du polar de banlieue.

<sup>13</sup> Selon Jean-Noël Blanc, dans le roman policier classique « la ville importe peu. Il s'agit seulement d'une sorte de jeu de société où il convient de deviner qui a commis le meurtre (...). Ce jeu peut s'exercer en chambre close (avec les mystères du même nom) ou dans un vieux manoir anglais, ou ailleurs encore. Le lieu ne compte pas. [Le roman policier de type] roman noir, lui, accorde au contraire une importance considérable à la ville » (Blanc, 1991).

Cette fausse-ville emprunte inévitablement chez Santaki les traits d'un « non-lieu », d'un lieu sans identité, a-historique et a-social<sup>14</sup>.

Dans les romans du corpus, quelques figures spatiales témoignent du malaise (voire du pluri-malaise) qui règne dans la banlieue. Les grands ensembles, les halls des HLM, les caves, l'entrepôt, les terrains vagues, la prison, laissent l'impression que ceux qui les fréquentent sont en train de vivre un cauchemar dans un univers sombre, d'où il est pratiquement impossible d'échapper, où les individus sont condamnés à « rouiller<sup>15</sup> » ou à agoniser jusqu'à la mort.

Dans *Les Princes du bitume*, les grands ensembles sur lesquels règnent les caïds de Saint Denis à la fin des années 1990 semblent avoir perdu leur fonction essentielle, à savoir loger dans des conditions humaines<sup>16</sup> des milliers de familles. Chez Santaki, « la banlieue a l'esprit sombre, ses tours se cachent dans l'ombre. Les murs supportent les larmes et les marques de nombreux drames. Saint-Denis craque. Le liquide salé et chargé de peine, de haine, d'amertume, sillonne ses joues de bitume » (*PB* : 43). Les bâtiments concentrent aussi une partie importante de l'économie souterraine de la banlieue car c'est en bas de ces « tours immenses » (*PB* : 18) que les « soldats servent les consommateurs de cannabis » (*PB* : 15).

Dans *Flic et caillera*, Santaki évoque les émeutes urbaines survenues à la fin du mois d'octobre 2005<sup>17</sup>, à la suite de la mort par électrocution de deux adolescents à

---

<sup>14</sup> Pour Marc Augé, les lieux anthropologiques sont « des lieux de vie produits par une histoire plus ancienne et plus lente, où les itinéraires singuliers se croisent et se mêlent, où les paroles s'échangent et les solitudes s'oublient un instant, au seuil de l'église, de la mairie, au comptoir du café, à la porte de la boulangerie » (1992 : 69).

<sup>15</sup> Selon Azouz Begag et Abdellatif Chaouite, les descendants d'immigrés ou les « zupiens », qui « n'arrive[nt] pas à couper le cordon ombilical qui [les] attache[nt] à la tour de la cité, 'rouille[nt]' » (1990 : 26).

<sup>16</sup> Gwenaëlle Legouillon rappelle : « À la fin de la Seconde Guerre mondiale sévit en France une dramatique crise du logement. (...) Trois millions de sans-logis vivent dans des baraquements, des immeubles endommagés et des bâtiments transformés en habitations. S'y ajoutent les millions de familles logées dans des taudis, des bidonvilles et des lotissements défectueux. Le parc immobilier est insuffisant, et donc surpeuplé, mais il est aussi vétuste et insalubre. Dans les villes de plus de 30 000 habitants, 5% seulement des immeubles disposent de toutes les commodités (eau courante, électricité, gaz, tout-à-l'égout et chauffage central), 70% n'ont que l'eau et l'électricité. Un logement sur dix possède une salle de bain et un sur deux des WC. (...) La création des HBM (Habitations à bon marché) témoignait de la prise de conscience des élus et d'une partie du monde patronal à ce sujet » (2016).

<sup>17</sup> *Flic ou caillera* suit Mehdi, un jeune auteur de graffitis, partageant son existence médiocre entre son quartier et son emploi à l'Agence du médicament, du 31 octobre au 4 décembre 2005.

Clichy-sous-Bois. Quatre jours après le début des affrontements entre les policiers et des jeunes des quartiers sensibles, Saint-Denis est une ville anéantie spatialement :

Le mur des immenses tours grises, blanc cassé. Arbres déshabillés, bancs, caisses calcinées, aires de jeu vandalisées, bris de verre sur l'asphalte, poubelles fondues sur le bitume. Le paysage urbain dévasté, la police, les secours dépassés. À l'instar des quartiers de la banlieue nord, Saint-Denis a cramé, mais pas autant qu'à Clichy ou Aulnay (...). Des émanations de fumée flottent au-dessus du quartier. Voitures des voisins, poubelles cramées, Abribus vandalisés (*FC* : 38-39)

Indépendamment des dégradations commises dès le début des émeutes urbaines, dans la banlieue où habite Mehdi la saleté règne partout. Seuls les tags arrivent à dissimuler la laideur des murs tout en racontant des histoires de vies.

La gare de Saint-Denis a perdu elle aussi sa mission, à savoir celle de permettre aux gens de prendre le train pour sortir de la banlieue et aller vers d'autres horizons. Les Benslama, les véritables « princes du bitume », s'en servent comme d'un espace d'accueil pour les « gueush<sup>18</sup> » « ramassés dans tous les endroits de la Porte de la Chapelle, dans les squats, sous le périph » (*FC* : 225).

Derrière la gare, dans un entrepôt abandonné de la SNCF, Mehdi essaie de s'évader de son quotidien en réalisant des fresques sur des toiles. Le chemin qui mène au « lieu de vie » (*FC* : 160) est parsemé d'« obstacles » – des toxicomanes, des seringues, des préservatifs – dont le jeune homme doit fréquemment se débarrasser. Toutefois, cette évasion grâce à l'art urbain est illusoire. Le quotidien s'obstine à faire surface soit par la présence de Julien qui y cache son « butin de guerre » (les objets volés lors des attaques commises sur l'autoroute), soit par l'intrusion de Saïd Benslama qui roue de coups Mehdi et détruit les toiles.

Deux autres endroits changent de destination : la terrasse de l'immeuble et la cave deviennent occasionnellement, à la suite de leur occupation par Hachim et Houssine, des « micro-lieux<sup>19</sup> », à mi-chemin entre l'espace public et privé. Hachim occupe de temps

---

<sup>18</sup> « Drogué, toxicomane » - <https://www.dictionnairedelazone.fr/dictionary/definition/gueuche> [consulté le 01/11/2021].

<sup>19</sup> Dans sa thèse de doctorat, *Des « micro » lieux du territoire du cercle familial et des jeunes : un passage entre le « dedans » et le « dehors »*, Gilles Henry définit le concept de « micro-lieux » comme « [une] partie intégrante de territoires bien identifiés, que plusieurs catégories de personnes se partagent. Ils sont localisés sur le territoire de résidence du cercle familial de ceux qui se les approprient. Tout en étant des lieux partagés, ils présentent la caractéristique d'être occupés en dehors des moments où la plupart des résidents en font un usage qui correspond à ce à quoi ils doivent servir » (2009 : 44).

en temps la terrasse de l'immeuble soit pour retrouver pendant quelques instants le calme que la rue ne lui permet pas d'entrevoir, soit pour surplomber la cité et surveiller « les rouages du système et les sprints des chiens. Personne ne sait que je garde un œil sur le trafic depuis le haut de la tour » (*PB* : 151). Quant à la cave, elle représente la partie obscure de l'immeuble, où l'on cache des choses et où l'on se retire pour conclure des affaires hors-la-loi. C'est là-bas qu'Houssine emmène Hachim quelques jours avant sa mort pour lui montrer le « cash » et les armes.

Jean-Noël Blanc le dit : « Le polar exploite les traits de l'imaginaire nocturne habituel en faisant de la nuit le monde louche et funèbre de l'irrégularité, de la suspicion et du danger. La ville la nuit est une ville de mort » (1991). Dans *Les Princes du bitume*, le terrain vague devient pendant la nuit l'endroit où l'on jette des cadavres. Lynché par Neterli, un policier corrompu, le corps de Jérôme est abandonné au milieu d'une friche « jonché[e] de barres en métal, de cloisons détruites, de carreaux de carrelages, de mobiliers de bureau pourris et de tonneaux rouillés » (*PB* : 24) pour qu'il ne « dise » plus la véritable histoire de son meurtre.

Le commissariat et la maison d'arrêt sont deux espaces vers lesquels une partie des personnages des romans du corpus se sont « précipités » dès leur jeune âge. Les cadets du clan Benslama ; Nordine, le frère de Mehdi ; Hachim, etc., ils ont tous connu les interrogatoires de la police et la « case prison ». À la maison d'arrêt de Villepinte, dans cet « cet univers froid et moche » (*PB* : 127), Hachim est victime d'une double perte. D'un côté, une fois entré dans cet espace véritablement fermé, ceinturant, il perd son nom, il perd son ancienne identité et en décroche une autre, cette fois-ci altérée, indéterminée, donnée par un numéro : « J'ai un numéro d'écrou en guise de nouvelle identité : 95863 » (*PB* : 119). De l'autre côté, il perd le peu de sensibilité et d'humanité qu'il possédait encore après son entrée dans le « business » : « En quelques jours, le gosse que j'étais a rendu l'âme. Les quinze jours de mitard m'ont mis dans le vif du sujet » (*PB* : 127). Les jours passés dans la prison lui font découvrir la véritable signification de la survie, de la conservation. Il apprend à se battre littéralement avec d'autres détenus et à attester ainsi de son autorité ; il apprend aussi à se battre symboliquement, à s'acharner pour dépasser Houssine, son inspirateur, et devenir un meilleur trafiquant de drogues que son idole.

### *Violences urbaines*

Dans un espace urbain désintégré occupé par des individus anéantis, plongés pour la plupart dans la délinquance, les relations interpersonnelles sont marquées

irrémédiablement du sceau de la violence. Les romans *Flic ou caillera* et *Les Princes du bitume*, tout en respectant leur statut de polar de banlieue, mettent en avant ces actes d'agression, souvent gratuits, qui font de Saint-Denis une des plus dangereuses banlieues de l'Hexagone. Qu'il s'agisse de la violence physique (des accrochages déchaînés entre ceux qui incarnent l'autorité dans la cité – les caïds – et les plus faibles – les consommateurs de drogues ou les habitants ordinaires du quartier ; ou entre ceux qui auraient dû représenter l'autorité – les policiers – et les trafiquants), des meurtres, des bavures policières ou des émeutes urbaines, les actes agressifs inscrits dans les textes de Rachid Santaki décrivent l'état de crise que connaissent à la fois une certaine société française<sup>20</sup> et les territoires périphériques (situés à l'extérieur ou à l'intérieur des grandes villes) où elle s'éternise .

Dans *Flic ou caillera*, Santaki revient sur les émeutes urbaines qui ont éclaté le 27 octobre 2005 à Clichy-sous-Bois, commune située dans le département Saint-Seine-Denis, et sur leurs contrecoups : une violence inouïe, dont « l'intensité et la durée étaient jusque-là inconnues en France » (Cicchelli, Galland, de Maillard, Misset, 2007 : 98), des dégâts importants (voitures brûlées, immeubles incendiés, etc.)<sup>21</sup>. L'action du roman démarre le 31 octobre, quelques jours donc après le début des affrontements entre les jeunes issus des banlieues et les forces de l'ordre. Selon Mehdi, la « rage » de toute une génération de personnes vivant en marge de la société et de l'espace français a permis la propagation du conflit à des dizaines de communes. Ces individus issus d'un espace particularisé par un fort sentiment de malaise contestent un État qui ne veut pas d'eux et

---

<sup>20</sup> À la question « Comment expliquez-vous que durant toutes ces années, aucun gouvernement ne se soit vraiment préoccupé du problème ? », Manuel Valls, à l'époque député (PS) et maire d'Evry (Essonne), répond : « nous payons trente ans de ségrégation territoriale, sociale et ethnique jamais véritablement endiguée. La prise de conscience existe de part et d'autre, d'où la politique de la ville, mais les moyens mis pour résoudre cette crise n'ont jamais suivi » (*Le Monde*, 10 novembre 2005).

<sup>21</sup> Selon l'essai de synthèse « Les 'violences urbaines' de l'automne 2005 », signé par Christophe Cazelles, Bernard Morel et Sebastian Roché, « les premières violences se sont produites dans la nuit du 27 au 28 octobre dans les quartiers du Chêne-Pointu et du Bois-du-Temple, à Clichy-sous-Bois (Seine Saint-Denis), où des policiers et sapeurs-pompiers ont été agressés. Des émeutiers ont également tiré à balles réelles sur un véhicule de CRS à Clichy-sous-Bois. Les incidents se sont ensuite propagés au quartier voisin des Bosquets, à Montfermeil. (...) Dans la nuit du 2 au 3 novembre, 225 véhicules sont brûlés dans la région, 420 la nuit suivante. Pendant cette période, les affrontements entre policiers et émeutiers en Seine-Saint-Denis ont été extrêmement violents. D'après le commandement des CRS, la nuit du 2 a été celle où les affrontements ont été les plus durs et les blessés les plus nombreux » (2007 : 6).

qui transmet des messages provocants<sup>22</sup> et dénoncent une police qui se livre souvent à des comportements extrêmement violents envers les jeunes des cités<sup>23</sup>.

Les émeutes urbaines ne sont cependant qu'une toile de fond car, dans la ville de Saint-Denis, la vie suit son cours naturel, avec tout un registre d'actes violents qui semblent ne pas être bouleversés par les affrontements que l'on pourrait rattacher à une « macro-histoire ». La « micro-histoire » des dionysiens est marquée quotidiennement entre autres par des règlements de comptes entre trafiquants. Saïd Benslama, qui fait son apparition dans les deux romans du corpus, ne connaît pas la pitié. Il tue avec sang-froid tout individu qui l'incommode. C'est seulement de cette manière qu'il parvient à assujettir toute une banlieue et à la contrôler : « Saïd pointe son arme, tire. Épaule perforée. Nouvelle détonation. Cuisse explosée. Le dealer chute. Mare de sang. Les drogués s'éparpillent. (...) Saïd sort de la bagnole. Il pourchasse le second dealer. Il pointe son arme dans le dos du fugitif, détonation. Le gars touché, blessé à la cuisse, s'échappe » (*FC* : 86). Lorsque ce n'est pas lui qui se lance dans la violence extrême, ce sont ses complices qui prennent l'initiative, étouffant ainsi tout sentiment d'amitié ou de compassion : « Une voiture noire apparaît au coin de la tour. Elle charge Houssine et le renverse comme une quille de bowling. (...) Houssine roule sur le capot, contre le pare-brise, puis retombe. La voiture recule, repasse sur son corps (...). C'est la voix de Fouad ? Il tire à quatre reprises puis s'acharne à coups de pied sur le corps troué » (*FC* : 160-161).

Afin d'intimider les possibles traîtres, Saïd s'adonne à des actes violents plus « modérés ». C'est ainsi que Mehdi, tombe victime des actes agressifs cultivés par le représentant de la « micro-autorité » :

Il sort son flingue, me cogne avec la crosse. Une fois. Deux fois. Je tombe au sol. Sonné. Lèvres ouvertes. Le goût du sang dans la bouche. Impuissant face au caïd jouissant de son autorité.

---

<sup>22</sup> Santaki rappelle les propos prononcés par Nicolas Sarkozy le 19 juin 2005, dans la cité des 4.000 à la Courneuve : « Dès demain, on va nettoyer au Karcher la cité. On y mettra les effectifs nécessaires et le temps qu'il faudra, mais ça sera nettoyé ».

<sup>23</sup> Un journaliste propose à Mehdi de réaliser des fresques avec les victimes de la violence policière : « Je m'installe dans le squat et feuillette les portraits des victimes des bavures policières. La liste de photos montre des rebeus et des renois : Malik Oussekin de Paris – novembre 1986, Aïssa Ihich de Mantes-la-Jolie – mai 1991, Youssef Kahaif de Mantes-la-Jolie – décembre 1991, Makomé de Paris – avril 1993, Sydney Manoka Nzeza de Tourcoing – novembre 1998, Abdelkader Bouziane de Dammarie-les-Lys – décembre 1997, Mohamed Berrichi de Dammarie-les-Lys – mai 2002 ; et Zyed et Bouna – octobre 2005... » (*FC* : 86).

J'hésite. Envie de le défoncer. (...) Saïd explose de colère, m'expédie à plusieurs reprises ses Nike dans le ventre. La pointe de ses baskets me transperce l'abdomen. Je tousse du sang. (FC : 105)

La violence physique s'exporte bien évidemment dans la prison où les jeunes du quartier font des séjours réguliers. Hachim, une fois entré dans la maison d'arrêt de Villepinte, découvre la violence impitoyable. Dans cet espace hostile situé « de l'autre côté<sup>24</sup> », lorsque deux individus s'affrontent, un seul peut être le vainqueur : un des adversaires fait preuve de sa force, tandis que l'autre se reconnaît vaincu. Hachim abandonne alors toute humanité, envisagée comme une défaillance dans l'univers des « bêtes sauvages ».

En évoquant les émeutes urbaines de 2005 et en exposant les actes violents (violence physique, meurtre, etc.) en tant que expressions du malaise qui règne dans les cités, Rachid Santaki renforce un des buts du polar, à savoir « la prise en compte de la violence des rapports sociaux dans la charge qui plombe bien des existences » (Fabre, 2005 : 48).

### *Industries « parallèles »*

Les actes violents rattachables à une « micro-histoire » de la banlieue que nous venons de citer sont souvent les prolongements des « industries » illicites fondées dans les quartiers sensibles. Le trafic de drogues et les vols d'objets sont deux illustrations des économies souterraines fleurissant dans la banlieue dionysienne narrativisée par Santaki.

Julien, ayant connu l'échec scolaire, a préféré la « voie d'urgence de l'argent facile » (FC : 45) Il devient expert en dépossession par violence :

Des fortunes sous le tunnel de l'autoroute A1. Chevauchant un T-Max péta, avec un passager, il repérait les corps diplomatiques, les véhicules privés avec des biens. Il déboîtait, faisait sa cascade et simulait un accident. Le conducteur sortait en panique. Lui, faisait son cinéma au sol. Son complice brisait la vitre, agressait le passager. Le faux blessé se levait et les deux voleurs s'arrachaient. Les vols se chiffraient en milliers d'euros. (FC : 46)

Cependant ces cambriolages, malgré les sommes d'argent qu'ils peuvent procurer, occupent une place secondaire parmi les industries parallèles de la banlieue. Le premier plan est occupé par le trafic des stupéfiants grâce notamment au nombre important des personnes concernées. Dans les romans *Les Princes du bitume* et *Flic ou caillera* un clan

---

<sup>24</sup> Santaki déclare : « J'ai beaucoup observé les parcours autour de moi. Certains sont passés de l'autre côté, sont partis en prison et sont revenus changés, ça ne donnait pas envie » (Site *Étonnants voyageurs*).

fait la loi dans l'univers des drogues : les Benslama. *Les princes du bitume*, dont l'intrigue se déroule en 1997, présente la consécration des frères Benslama, et notamment de Saïd, comme les patrons des stupéfiants dans la banlieue Saint-Denis : « Les Bensama tiennent la cité, ils ont fait détalier à coups de feu ceux qui n'approuvent pas le business de l'héroïne ». (PB, 194) Cette suprématie sera confirmée quelques années plus tard : « Saïd et ses frangins contrôlaient la ville, piétinaient des vies » (FC : 70) ; « Les caïds de la ville, trois frères, ne plaisaient pas. Ils tiennent la ville et même les flics, d'après les rumeurs. Ils ont fait leur place en fumant leur général. Incarnation du crime, le cadet, Saïd, est le fils du vice. Un Sheytan » (FC : 73).

Ceux qui osent chercher à intégrer le trafic finissent par comprendre qu'il n'y a de la place que pour un seul clan : les Benslama.

Sous l'autorité des trafiquants, rarement dérangés par la police, Saint-Denis perd ses repères, se pare d'une « peau souillée [sic] par les résidus de crack (...). La ville est accro. Elle craint, fait flipper. Tous les toxicos veulent la côtoyer pour fumer, planer. Ses commerces fermés, sa rue piétonne désertée. Seuls les gueushs traînent dans la ville » (FC : 106). Les jeunes n'échappent pas à l'influence destructrice de la ville ; dès leur tout jeune âge, ils abandonnent l'école pour entrer dans le « business », agrandissant sans cesse le panorama des « parcours déchirés » (FC : 134). Hachim, malgré ses rêves et ses résultats scolaires (il est inscrit en classe préparatoire pour intégrer une école de journalisme), comprend que, pour avoir de l'argent, « seul le deal paie » (PB : 107). Il abandonne donc les cours et ses aspirations à devenir journaliste car la fascination du quotidien d'un caïd est bien trop forte pour résister à la tentation.

#### *Autorités corrompues*

L'emprise des frères Benslama sur leur quartier est en effet l'expression du malaise de l'État français et de ses autorités locales. Au lieu de combattre la criminalité, les représentants de l'État ont changé de statut et ont adopté eux-mêmes un comportement antisocial, participant ainsi à une dissolution des frontières entre délinquants et défenseurs de la loi.

Kabiri ou Neterli n'ont plus rien d'un « flic ». Bien au contraire, ils incarnent la typologie du policier corrompu, de la « caillera ». Dans la cité, ils se comportent en maîtres absolus du jeu, n'hésitant pas à devenir eux-mêmes trafiquants ou mêmes criminels. Ils dérobent les drogues confisquées aux « marchands » des drogues de la rue et les revendent

à ceux-ci. Afin de résoudre des problèmes qui auraient nui à leur parcours, ils tuent avec sang-froid : « L'ordre républicain, ils l'ont zappé » (*FC* : 60).

Le portrait que Rachid Santaki dresse des représentants de l'État français dans la banlieue est donc pessimiste. Les policiers déçus et l'oubli de leur véritable mission contribuent à la dégénérescence de l'espace urbain et des individus qui y résident. Les quelques policiers qui veulent toujours combattre la criminalité quotidienne de la banlieue, se heurtent à des obstacles pratiquement infranchissables qui les convainquent toujours plus de l'échec de leur entreprise. Najet Iker « croi[t] en la République » (*FC* : 108) ; elle a cependant du mal à démêler les affaires illicites auxquelles s'adonnent ses camarades. En outre, elle aussi a un parcours hétérogène, voire critiquable – elle parvient à convaincre Mehdi, retenu pour une affaire de drogues, de voler de l'Agence du médicament des documents secrets qu'elle remet à un « avocat véreux » (*FC* : 92)

### *Conclusion*

À la question de Serena Cello – « Dans vos polars, vous mettez en scène une jeunesse qui a perdu ses repères, dans une société où règne l'hyperconsommation, où tout est permis et où l'argent est la seule valeur. Pourriez-vous expliquer ce choix, votre rapport avec cette jeunesse ? », Rachid Santaki répond : « la République n'est plus dans les quartiers. C'est-à-dire que dans les quartiers il y a les gens qui travaillent, qui paient leurs impôts, etc., et puis il y a les autres personnes qui vivent dans une société parallèle, qui se débrouillent avec les stupéfiants, les trafics, les voitures » (2017). C'est grâce à la fiction qui lui offre, selon ses propres mots, une grande liberté, que Santaki décrypte le fonctionnement d'une société « parallèle », et parvient à attirer l'attention du lecteur sur un groupe d'individus vivant en marge de la société et de l'espace français, sans repères, selon ses propres lois, selon ses propres codes culturels ou sociaux. Dégradation de l'espace urbain, aliénation des occupants de la « non-ville », actes violents dont la fréquence et l'intensité pourraient angoisser un non-initié, démission des autorités, notamment des policiers, de leur statut de gardiens de la loi, tout cela représente l'expression d'un malaise chronique dont souffre en définitive toute une société. Les polars *Les Princes du bitume* et *Flic ou caillera* ont permis à Santaki, de fictionnaliser le contexte social français des dernières décennies, devenant ainsi de véritables discours sur cette société.

## Bibliographie

- AMANGOUA ATCHA, Philip (2010). « Les naufragés de l'intelligence : Un polar Noir », *Belphégor*, vol. 09, n° 3, décembre 2010. <https://dalspace.library.dal.ca/handle/10222/47788> [disponible le 02 novembre 2021].
- AUGÉ, Marc (1992). *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris : Seuil.
- BEGAG, Azouz et CHAOUITE, Abdellatif (1990). *Écarts d'identité*. Paris : Seuil.
- BLANC, Jean-Noël (1991). *Polarville : Images de la ville dans le roman policier*. Lyon : Presses universitaires de Lyon. <http://books.openedition.org/pul/8528> [disponible le 3 novembre 2021].
- BROSSEAU, Marc et LE BEL, Pierre-Mathieu (2007). « Lecture chronotopique du polar. Montréal dans *La trace de l'escargot* », *Géographie et cultures*, n° 61, « Le roman policier », pp. 99-114.
- CELLO, Serena (2011). « Au-delà du roman beur : la littérature de 'banlieue' », *Quaderni di Palazzo Serra*, n° 21, p. 189-211.
- CELLO, Serena (2017). « Vivre et inventer les banlieues. Entretien avec Rachid Santaki », *Itinéraires*, vol. 3 - <https://journals.openedition.org/itineraires/3509> [disponible le 2 novembre 2021].
- CHAULET-ACHOUR, Christiane (2005). « Banlieue et littérature ». In Marie-Madeleine Bertucci et Violaine Houdart-Merot (dir.), *Situations de banlieue : enseignement, langues, cultures*. Paris : INRP, pp. 129-150.
- CICHELLI, Vincenzo, GALLAND, Olivier, de MAILLARD, Jacques, MISSET, Séverine (2007). « Retour sur les violences urbaines de l'automne 2005. Émeutes et émeutiers à Aulnay-sous-Bois », *Horizons stratégiques*, vol. 1, n° 3, pp. 98-119.
- COLLECTIF *QUI FAIT LA FRANCE ?* (2007). *Chroniques d'une société annoncée*. Paris : Stock.
- DONZELOT, Jacques (2006). *Quand la ville se défait : quelle politique face à la crise des banlieues ?*. Paris : Seuil.
- FABRE, Cédric (2005). « Le roman noir, littérature d'avenir », *La Pensée de midi*, vol. 2, n° 15, pp. 46-49.
- HENRY, Gilles (2009). *Des « micro » lieux du territoire du cercle familial et des jeunes. Un passage entre le « dedans » et le « dehors »*. Thèse de doctorat, Université Paul Verlaine-Metz.
- HUGO, Victor (1862). *Les Misérables*, tome 5, III<sup>e</sup> partie, « Marius ». Paris : Pagnerre/Bruxelles : éd. A. Lacroix, Verboeckhoven & Cie.
- LEGOULLON, Gwenaëlle (2016). « La construction des grands ensembles en France : émergence de nouvelles vulnérabilités environnementales », *Vertigo*, vol. 16, n° 3, décembre 2016 <https://journals.openedition.org/vertigo/17984> [disponible le 8 novembre 2021].
- MANCHETTE, Jean-Patrick (1979). « Interview », *Charlie Mensuel*, n° 126, p. 14.

MARCU, Iona, *Intercâmbio*, 2<sup>a</sup> série, vol. 14, 2021, pp. 69-86  
<https://doi.org/10.21747/0873-366X/int14a5>

MARCU, Ioana (2019). *La Problématique de l'« entre(-)deux » dans les littératures des « intranger-e:s »*. Paris : L'Harmattan.

SANTAKI, Rachid (2013). *Flic ou Caillera*. Paris : Éditions du Masque.

SANTAKI, Rachid (2017). *Les Princes du bitume*. Paris : Éditions Jigal.

VIEGNES, Michel, JEANNERET, Sylvie et TRAGLIA, Lora (dir.) (2020). *Les Lieux du polar. Entre cultures nationales et mondialisation*. Neuchâtel : Éditions Livreo-Alphil.

YONNET, Paul (1993). *Voyage au centre du malaise français*. Paris : Gallimard.

## Sitographie

BINET, Stéphanie (2010) - « Une ville, un polar. Panteuil, faux bourg, vraies bavures ». *Libération*, le 21 août 2010. [https://www.liberation.fr/livres/2010/08/21/panteuil-faux-bourg-vraies-bavures\\_673365/](https://www.liberation.fr/livres/2010/08/21/panteuil-faux-bourg-vraies-bavures_673365/) [disponible le 4 novembre 2021].

CAZELLES, Christophe, MOREL, Bernard et ROCHÉ, Sebastian (2007) - « Les 'violences urbaine' de l'automne 2005 ».

[http://archives.strategie.gouv.fr/cas/system/files/violences\\_urbaines\\_-\\_evenements\\_acteurs\\_-\\_dynamiques\\_et\\_interactionsvf.pdf](http://archives.strategie.gouv.fr/cas/system/files/violences_urbaines_-_evenements_acteurs_-_dynamiques_et_interactionsvf.pdf) [disponible le 2 novembre 2021].

CNTRL - <https://www.cnrtl.fr/definition/p%C3%A9riph%C3%A9rique> [disponible le 21 décembre 2021].

COMITÉ D'ÉVALUATION ET DE CONTRÔLE DES POLITIQUES PUBLIQUES (2018) - « RAPPORT D'INFORMATION sur l'évaluation de l'action de l'État dans l'exercice de ses missions régaliennes en Seine-Saint-Denis ». [https://www.assemblee-nationale.fr/dyn/15/rapports/cec/115b1014\\_rapport-information](https://www.assemblee-nationale.fr/dyn/15/rapports/cec/115b1014_rapport-information) [disponible le 2 novembre 2021].

COSNAY, Fabienne (2010) - « On va nettoyer au Karcher la cité », *Europe 1*, le 21 septembre 2010. <https://www.europe1.fr/politique/On-va-nettoyer-au-Karcher-la-cite-287906> [disponible le 2 novembre 2021].

DIETERICH, Carole (2013) - « *Flic ou Caillera*. Polar de banlieue sur fonds de réalisme social ». *Africultures. Les mondes en relation*, le 27 avril 2013. <http://africultures.com/flic-ou-caillera-11475/> [disponible le 3 novembre 2021].

JANIN, Carine (2019) - « La Seine-Saint Denis, un département tout en contrastes où l'État manque à l'appel ». *Ouest France*, le 31 octobre 2019. <https://www.ouest-france.fr/ile-de-france/seine-saint-denis/le-9-3-un-departement-tout-en-contrast-ou-l-etat-manque-l-appel-6590345> [disponible le 2 novembre 2021].

JONQUET, Thierry (2006) - « Je braque le projecteur sur une réalité qui dérange » (entretien), propos recueillis par Bastien Bonnefous. *20 minutes*, le 30 octobre 2006. <https://www.20minutes.fr/culture/117744-20061030-thierry-jonquet-je-braque-projecteur-realite-derange> [disponible le 2 novembre 2021].

MARCU, Iona, *Intercâmbio*, 2<sup>a</sup> série, vol. 14, 2021, pp. 69-86  
<https://doi.org/10.21747/0873-366X/int14a5>

LE MONDE (2005) – « Violences urbaines : apaisement ou crise durable ? » « L'intégralité du débat avec Manuel Valls, député (PS) et maire d'Evry (Essonne), auteur de *La Laïcité en face* (éd. Desclée de Brouwer) », le 10 novembre 2005.  
[https://www.lemonde.fr/societe/article/2005/11/10/violences-urbaines-apaisement-ou-crise-durable\\_709052\\_3224.html](https://www.lemonde.fr/societe/article/2005/11/10/violences-urbaines-apaisement-ou-crise-durable_709052_3224.html) [disponible le 21 décembre 2021].

P.O.L, éditions (1990) - Présentation du roman *La Pluie d'été* de Marguerite Duras.  
<http://www.pol-editeur.com/index.php?spec=livre&ISBN=2-86744-177-3> [disponible le 2 novembre 2021].

POITTE, Isabelle (2010) - « L'angélisme est mort à Certigny ». *Télérama*, le 26 novembre 2010.  
<https://www.telerama.fr/television/l-angelisme-est-mort-a-certigny,62778.php> [disponible le 30 octobre 2021].

REVENU, Nathalie (2018) - « Aubervilliers : Daeninckx passe la ville au vitriol ». *Le Parisien*, le 5 juin 2018. <https://www.leparisien.fr/seine-saint-denis-93/aubervilliers-daeninckx-passe-la-ville-au-vitriol-05-06-2018-7754691.php> [disponible le 4 novembre 2021].

SANTAKI, Rachid - <https://www.etonnants-voyageurs.com/SANTAKI-Rachid.html> [disponible le 21 décembre 2021].

SNAIJE, Olivia (2020). « 'On attend de moi que je parle des banlieues' : le succès n'a pas libéré Faïza Guène des clichés ». *Middle East Eye. Édition française*, le 5 septembre 2020.  
<https://www.middleeasteye.net/fr/reportages/faiza-guene-litterature-immigration-france-banlieues-cliches> [disponible le 21 décembre 2021].

TOUT L'ARGOT DES BANLIEUES -

<https://www.dictionnairedelazone.fr/dictionary/definition/gueuche> [disponible le 2 novembre 2021].

**SATIRE, POINTS DE VUE ET DÉRADICALISATION DANS *MOI, KHALED*  
*KELKAL* DE SALIM BACHI**

**Martine WAGNER**

Un. of South Florida, St Petersburg  
martinef@usf.edu

**Résumé :** *Moi, Khaled Kelkal* évoque la trajectoire de Khaled Kelkal, fils d’immigrés algériens de la banlieue lyonnaise, radicalisé en prison et impliqué dans différents attentats en France en 1995. Bien que le roman se présente comme un témoignage de Kelkal à voix unique, la polyphonie permet à Salim Bachi de faire coïncider constamment deux points de vue au sein de la narration, celui du radicalisé et celui d’un Autre sceptique qui jauge différents discours et qui est une sorte de double de l’auteur. Points de vue et intertextualité permettent au lecteur et à la lectrice d’exercer leur esprit critique faisant du roman à la fois un texte pédagogique sur l’embrigadement djihadiste et une praxis de déradicalisation.

**Mots-clés :** satire, djihadisme, points de vue, polyphonie, déradicalisation

**Abstract:** *I, Khaled Kelkal* evokes the trajectory of Khaled Kelkal, son of Algerian immigrants from the Lyon suburbs, radicalized in prison, and involved in various terrorist attacks in France in 1995. Although the novel takes the form of a testimony from Kelkal with a single voice, polyphony allows Salim Bachi to constantly make two points of view coincide within the narration, that of the radicalized and that of a skeptic Other, who gauges various speeches, and is sort of a double of the author. Points of view and intertextuality allow the reader to exercise their critical mind, making the novel both a pedagogical text on jihadist recruitment and a praxis of deradicalization.

**Keywords:** satire, jihadism, points of view, polyphony, deradicalization

Ma vie a brûlé sous trop de lumières  
Je ne peux pas partir dans l'ombre  
Moi je veux mourir fusillée de lasers  
Devant une salle comble  
Dalida *Mourir sur scène*<sup>1</sup>

Ayant écrit plusieurs romans sur le terrorisme comme *Tuez-les tous* (2006), *Moi, Khaled Kelkal* (2012) et un texte dans *Le Monde* intitulé « Moi, Mohamed Merah<sup>2</sup> » (2012), Salim Bachi, écrivain algérien athée exilé en France, révèle dans un entretien qu'il s'est détaché de cette veine littéraire après une réception mitigée, en particulier des accusations d'antisémitisme et d'apologie du terrorisme (Schaffauser, 2020 : 259). Il écrira sur des personnages moins controversés ensuite comme le Juste Aristides de Sousa Mendes. Écrit sous la forme d'un témoignage post mortem, *Moi, Khaled Kelkal* évoque la trajectoire de Khaled Kelkal, fils d'immigrés algériens de la banlieue lyonnaise, radicalisé en prison, et impliqué dans différents attentats en France, notamment dans le RER B à la station Saint-Michel à Paris en 1995 avant d'être recherché et de se faire abattre par la gendarmerie à Vaugneray près de Lyon<sup>3</sup>. Comme le note bien un journaliste du *Nouvel Obs*, « parce que personne ne saura jamais, faute de procès, quelle bouillie conceptuelle macérait sous le crâne de cet 'archange exterminateur', Bachi l'a imaginé ». (2012) Bien que le roman se présente comme un témoignage de Kelkal à voix unique, la polyphonie permet à Bachi de faire coïncider constamment deux points de vue au sein de la narration, celui du radicalisé et celui d'un Autre sceptique, sorte de double de l'auteur, qui déconstruit, souvent avec ironie et humour, le discours djihadiste et le parcours de ce Français d'origine algérienne. À travers l'analyse des points de vue selon les travaux d'Alain Rabatel, cet article montre que, loin de faire la victimisation du terroriste ou son

---

<sup>1</sup> Les chansons de Dalida sont l'un des intertextes du roman. Le 3 mai 1987, la célèbre chanteuse, née en Égypte et d'origine italienne s'est suicidée.

<sup>2</sup> BACHI, Salim (2012) - « Moi, Mohamed Merah ». [https://www.lemonde.fr/livres/article/2012/03/29/moi-mohamed-merah\\_1677149\\_3260.html](https://www.lemonde.fr/livres/article/2012/03/29/moi-mohamed-merah_1677149_3260.html) [consulté le 10/09/2021].

<sup>3</sup> Cet attentat, dont la responsabilité légale a été attribuée à Boualem Bensaïd, a fait huit morts et deux cent blessés. Les victimes ne sont jamais mentionnées dans le roman, dans la mesure où l'embrigadement djihadiste déshumanise les victimes et les terroristes. Je souhaite donc les nommer ici : Annie Aupeix, 55 ans, Véronique Brocheriou, 26 ans, Maria Isabel Costa Barbosa, 32 ans, Maria Odette Garcia Ferreira, 31 ans, Sandrine Girier-Dufournier, 24 ans, Jean Groll, 57 ans, Alexandre Hurtaud, 16 ans et Pierre-Henri Froment, 35 ans.

apologie, l'écrivain engage le lecteur et la lectrice à examiner, de manière critique, les discours médiatiques, politiques, religieux, sociaux ou littéraires. L'ex-djihadiste David Vallat, qui faisait partie du groupe de Kelkal dirigé par les Algériens Ali Touchent et Boualem Bensaïd, membres du Groupe islamique armé, revendique les bienfaits de la lecture et l'esprit critique pour combattre la radicalisation dans son témoignage *Terreur de jeunesse* (2016). Fustigeant l'ignorance et l'aveuglement, terrains fertiles des endoctrinements extrémistes en tous genres, l'intellectuel algérien Salim Bachi fait justement exercer au lecteur et à la lectrice cet esprit critique pour différencier les points de vue, faisant de son roman, à la fois un texte pédagogique sur l'embrigadement djihadiste et une praxis de déradicalisation.

#### *Le témoignage satirique d'un terroriste radicalisé qui doute*

Seul survivant des attaques du 13 novembre 2015 en France qui ont fait 130 morts à Paris, Salah Abdeslam, a choisi, au début de son procès, de ne fournir ni explication ni confession, encore moins de demander pardon aux victimes et à leurs familles, mais de réaffirmer son engagement de « combattant de l'État islamique » : « Tout d'abord, je tiens à témoigner qu'il n'y a pas de divinité à part Allah. Mohamed est son messenger » (Lauwereys, 2021). On peut donc penser qu'un témoignage de Khaled Kelkal, mort l'arme à la main, et considéré comme le « premier djihadiste *made in France* » (Leclaire, 2015), maillon d'une chaîne de terroristes français comme Mohamed Merah, Amedy Coulibaly et les frères Kouachi, serait similaire. Son complice et ami d'enfance Karim Koussa, libéré en 2018 après vingt ans de réclusion criminelle ne se serait pas détourné de l'extrémisme (Gonzalès, 2018). Il s'agit bien pour Bachi de faire le portrait d'un radicalisé. Mettant en lumière l'endoctrinement de Khaled Kelkal, il choisit de citer presque textuellement au début du livre une réponse de Kelkal à une question sur l'Islam qui lui a été posée lors de l'entretien qu'il a consacré au sociologue allemand Dietmar Loch qui enquêtait sur les problèmes d'intégration en 1992 à Vaulx-en-Velin (Loch, 1995). Kelkal mentionne le visionnage de cassettes, un topos des témoignages d'anciens djihadistes, et répète des arguments de recruteurs : « Un des plus grands professeurs en astronomie au Japon a certifié que le Coran est la voix de Dieu. Le plus grand savant de la NASA lui aussi a certifié. Ce qui est dit là, ça ne peut plus être humain, ça ne peut être que divin. Après, on ne peut plus nier. Quand les plus grands savants certifient, on ne peut

plus nier » (Bachi, 2012 : 7). L'ex-djihadiste, David Vallat montre bien le rôle de ces « savants » dans le recrutement idéologique islamiste :

Le radicalisme religieux est là. Il impose une façon de penser, d'agir. À la moindre interrogation, des « savants » sont appelés à la rescousse. Ils apportent la vérité supérieure, indiscutable, implacable. On ne sait pas qui ils sont exactement. Peu importe puisque seule leur affirmation compte. Fin de la discussion. (2016 : 1384)

Bachi appartient à un groupe d'écrivains francophones du Maghreb, du Proche et du Moyen-Orient qui utilisent les textes religieux musulmans pour mettre en évidence « un islam méconnu, opposé à l'islam de la violence prôné par les intégristes » (Bahsoun, 2016 : 121). Dans *Le Silence de Mahomet*, il fait un portrait humain du Prophète, proche du roman de l'auteur iranien Freidoune Sahebjam *Reviens Mahomet, ils sont devenus fous : Chroniques de la barbarie islamique ordinaire* (*idem* : 114).

On peut donc être surpris par la violente critique de Bruno Chaouat, selon lequel les « romans terroristes » de gauche de Salim Bachi font du terroriste une victime d'aliénation socioculturelle voire un « héros » (2016 : 109). Son utilisation de la prosopopée le ferait aussi glisser dans l'apologie ou l'eulogie. Le critique se garde, cependant, d'accuser Bachi de faire l'apologie du terrorisme mais reste dubitatif sur ses intentions, notamment à cause de l'antisémitisme des terroristes et des points de vue inextricables du roman :

It would be disingenuous, theoretically naïve and even downright slanderous to claim that Bachi endorses the ideology of his characters. It is nonetheless difficult for the reader, more pointedly in the last, short *pièce de circonstance*, not to recognize the voice of the author in certain recurrent themes. While those novels or short literary pieces, as I have already suggested, are not altogether apologetics (they do not in the least celebrate Islamic terrorism, but claim to analyze the psychology of the perpetrator by entering into his mind), it remains difficult to avoid questioning the author's obsession with the same subject, the same character — that of the radicalized young Arab whose goal is to annihilate Jews and Christians in order to avenge Muslim humiliation. (*idem* : 106)

Au lieu d'une « obsession », on peut voir dans le traitement littéraire du terrorisme de Bachi un effet du marché littéraire, mais surtout du rôle de l'écrivain engagé dans l'actualité aux côtés d'historiens, de sociologues, politologues ou d'anciens djihadistes. L'écrivain maghrébin est souvent sommé de prendre la parole dans la société française

comme « porte-parole » des communautés maghrébines, sorte de relais intellectuel (ce qui est parfois contesté et contestable) entre les populations immigrées et les soi-disant « élites ». Le chercheur Romain Caillet, ex-djihadiste, note la nécessité d'écrire sur le djihad du point de vue des terroristes : « Écrire le jihad. Le raconter. (...) Écrire un ouvrage sur le jihad avec des sources jihadistes est sans doute l'un des terrains d'investigation les plus difficiles de notre époque. Il faut pourtant le faire. Car, disons-le simplement nous avons manqué le coche » (2017 : 25-26).

Salim Bachi n'est pas le premier ou le seul à endosser ce rôle d'intermédiaire avant les témoignages écrits par les ex-djihadistes eux-mêmes. L'écrivain marocain Tahar Ben Jelloun a fait de même, avant lui, en publiant des livres tels que *Le Racisme expliqué à ma fille* (1997), *L'islam expliqué aux enfants (et à leurs parents)* (2002) et plus récemment *Le Terrorisme expliqué à nos enfants* (2016). D'ailleurs, Ben Jelloun a, lui aussi, été mis à contribution par le magazine *Le Point* et a rédigé un texte intitulé « La soif du mal » ayant pour sous-titre « Moi, Mohamed Merah. Le prix Goncourt 1987 s'est mis dans la tête du tueur de Toulouse », ce que ne mentionne pas Bruno Chaouat. Dans ce texte assez proche de celui de Bachi, Ben Jelloun fait aussi de Kelkal un précurseur et imite un discours typique de terroriste islamiste qui inclut la victimisation sans l'endosser :

Un jour, quelqu'un m'a raconté l'histoire d'un type qui s'appelait Khaled Kelkal, un Algérien venu en France avec sa mère. Lui aussi avait vite découvert qu'il n'avait pas sa place en France ; il s'était mis à faire des conneries. Lui aussi a été condamné à la prison ferme pour vol à main armée. En sortant, il était devenu bon musulman et voulait être utile. Il a commis pas mal d'attentats en 1995. Il fut abattu comme un chien par les gendarmes dans les environs de Lyon. Voilà mon aussi j'ai un plan. J'aime pas les juifs. Ils sont partout. (...) Quand je suis allé en Afghanistan, je me suis rendu compte combien la France déteste l'islam et préfère les juifs (...) De ma citadelle j'observe les autres, les pauvres types de ma race (...) qu'attendent-ils pour réagir, pour brûler cette merde de France qui nous traite comme des déchets ? (...) Une chose est sûre : je mettrai la France à genoux. (2012)

D'ailleurs, Jelloun met souvent en évidence les liens entre la haine de l'islam et l'antisémitisme, rappelant que « nous sommes tous concernés par l'antisémitisme » (2019).

Si Salim Bachi choisit la prosopopée, une figure qui sert à mettre en scène les absents, les morts, les êtres surnaturels ou inanimés, ce n'est pas pour faire l'apologie ou

l'eulogie de Kelkal. À la base de la prosopopée, il existe toujours une fiction en ce que le personnage est absent de l'énonciation (Bacry, 2017). On lui fait dire des paroles qu'il n'a pas prononcées. C'est une figure qui marque la subjectivité de l'auteur, proche de l'épiphraise, qui participe de l'argumentation. Il y a bien une différence entre le véritable témoignage qui est « l'acte de se porter garant de l'authenticité de ce que l'on observe et qu'on croit digne d'être rapporté » et le témoignage littéraire qui est « la *représentation* de cet acte authentique, et de l'objet qu'il authentifie dans une œuvre d'art verbal qui leur confère sa littérarité » (Riffaterre, 2002 : 217). Le témoignage littéraire doit avoir l'air vrai pour qu'il nous émeuve, et « le cas échéant que la cause qu'il sert fasse du lecteur un converti ou un sympathisant » (*idem* : 217). Or, Salim Bachi ne prétend pas fournir un témoignage authentique, mais une parodie satirique et certainement pas faire du lecteur un sympathisant et encore moins un converti, en tout cas pas au djihadisme, mais à l'esprit critique.

La prosopopée est, par définition, un faux témoignage. Salim Bachi détruit toute authenticité de son texte : « je suis mort et ma confession c'est du vent » (2012 : 52). Bachi refuse d'emblée le déterminisme et la victimisation, à travers son personnage lui-même : « À peine né déjà crevé. C'était mon sentiment en prison. Je sais, je sais, d'autres dans la même situation, s'en sont sortis un peu mieux » (*idem* : 91). Il réaffirme la conviction militante de Kelkal qui a continué à tirer sur les gendarmes lors de son arrestation, même à terre et blessé. Kelkal refuse le *mea culpa* : « Je suis responsable de mes actes, je les ai commis en conscience. (...) Mes crimes ont été commis en pleine lucidité. Cette clairvoyance m'a fait réclamer mon sort en ne désarmant pas afin de ne pas être jugé par le tribunal des hommes » (*ibidem* : 127). Les djihadistes, dont certains deviennent des terroristes sont, par définition, des militants, « ce qui revient à exclure les lectures déresponsabilisantes qui, trop faciles, présentent les djihadistes comme des victimes » (2021 : 12-13). Selon Bruno Chaouat, le mélange des points de vue dans la prosopopée, rend difficile de distinguer entre la voix du personnage et celle de l'auteur (*idem* : 113). Il fait, à Bachi, à mon sens, un faux procès :

And, thus we must ask, where does Bachi stand here? Does he embrace the view that the French Republic and its secular universalism, construed as a mere fig leaf for colonial racism, are responsible for the alienation of young Muslims, or is he critical of that view? If he embraces the former position, is he not giving rhetorical ammunition to the reversal of perpetrator into victim?  
(*ibidem*)

Pourquoi et comment Bachi, un intellectuel algérien athée, *utilise-t-il* la voix d'un terroriste mort, ce qu'il avait déjà fait dans *Tuez-les tous* sur les attentats du 11 septembre ? Dans le prologue au témoignage de l'ancien djihadiste Farid Benyettou *Mon djihad : itinéraire d'un repentir* (2017), Dounia Bouzar explique l'importance des témoignages d'anciens djihadistes pour contrer l'intégrisme :

Il faut comprendre pour combattre. Au-delà des grands discours politiques, des grandes théories abstraites d'intellectuels qui n'ont jamais rencontré un djihadiste, des fascinations de certains journalistes qui deviennent porte-parole de Daech, cette *rétro-analyse* de Farid nous permet de croiser nos regards pour compléter notre perception et de mieux lutter ensemble, policiers, magistrats, élus, préfets, psychologues, éducateurs, responsables des cultes, journalistes, chercheurs, simples citoyens, croyants ou athées. (23 ; je souligne)

L'ancien djihadiste, David Vallat, voit dans les livres une part importante de sa remise en cause « des discours pseudo-religieux » (*idem* : 1858). Bien que Salim Bachi se montre sceptique sur le pouvoir des livres à changer le monde (Schaffhauser, 2020 : 259), Vallat montre que la lecture, pendant son séjour en prison, lui a permis de changer de point de vue en lui apportant d'autres visions du monde : « L'islam fourmille de métaphores, de paraboles, d'anecdotes, de personnages. On peut piocher dans ce grand recueil pour raconter des histoires attrayantes. (...) Mes lectures m'ont sans doute aidé à *voir autrement* » (*idem* : 1950). Il voit d'ailleurs dans le témoignage, une action performative qui illustre sa sortie de la radicalisation. Il explique qu'il y a deux termes en arabe pour désigner le martyr. Le « fidaï » est celui qui offre sa vie et le « chahid » est celui qui témoigne : « D'une signification à l'autre, du sacrifice au témoignage, ma vie s'éclaire à nouveau » (*idem* : 138). Son témoignage, qui confronte le point de vue de Vallat-radicalisé (ou le je-narré) et celui de Vallat-déradicalisé (ou le je-narrant), permet d'« expliquer de l'intérieur le mécanisme de la radicalisation » (*idem* : 150) et participe de sa déradicalisation et de celle de la société française<sup>4</sup>. Dans *Moi, Khaled Kelkal*, Salim

---

<sup>4</sup> Les genres du témoignage et de l'entretien ne garantissent pas, cependant, leur véracité. Par exemple, dans son interview, Kelkal parle de la rupture qu'a constitué son entrée dans un lycée à Lyon, et dont beaucoup font une étape clé de sa radicalisation. Son témoignage est remis en cause par un habitant portugais du quartier dans un commentaire en ligne : « J'ai connu Khaled Kelkal quand il était très jeune (...) il enjolive pas mal le collège des Noirettes. En fait, c'était une belle merde, pas un lieu où se sentir bien. (...) Qu'on semble avoir plutôt 'réussi' ou 'raté', on ne guérit pas de cette vie-là (...) partageant la malédiction du juif errant » (Bordes, 2012).

Bachi fait lui aussi coïncider deux points de vue au sein de la narration, celui du radicalisé et celui d'un Autre sceptique, double de l'auteur, qui déconstruit, souvent avec ironie et humour, le discours djihadiste. C'est cette position satirique qui domine dans le roman et qui déconstruit le discours islamiste fondé sur des discours politico-religieux mais aussi sur les discours sociopolitiques et médiatiques autour de l'immigration algérienne en France.

### *La remise en cause du discours d'embrigadement djihadiste*

Le linguiste Alain Rabatel a beaucoup travaillé sur le point de vue et l'argumentation dans la narration et a récemment analysé le discours de Daech servant la programmation des actions et l'incitation à l'action. On sait que l'islamisme repose sur un cadre autoritaire de croyances, de conduites et de pensées. Dounia Bouzar met en avant trois aspects de l'embrigadement djihadiste : l'embrigadement émotionnel, idéologique et relationnel, et évoque une complète déshumanisation des victimes et de l'embrigadé qui *fait corps* avec son idéologie. Farid Benyettou montre bien l'imbroglio de son embrigadement et comment les actions des radicalisés sont performatives. Ils « éprouvent un fort désir d'adhérer à un contre-groupe, soudé par ses rituels de rupture qui ne cessent de concrétiser la réalité de cette dernière en la disant » (Rabatel, 2020 : 79) :

C'est parce que j'appartenais au groupe que les idées du groupe devenait mes idées. Et réciproquement ; parce que je partageais ces idées, je restais lié au groupe. Nous ne formions qu'un, au point que je n'étais plus capable de formuler une pensée personnelle. (...) En fait, je ne me rendais pas compte que le groupe pensait à ma place, j'avais le sentiment que le groupe pensait comme moi, et du coup, ça validait et amplifiait ma propre perception. (2017: 48)

L'une des clés de la déradicalisation est donc dans le métadiscours, l'expression du doute, la pensée individuelle et critique. Selon Dounia Bouzar, le radicalisé « doit pouvoir exprimer ses questions jusqu'à ce que, doute après doute, il ne considère plus les éléments du discours radical comme porteurs de vérité » (*idem* : 21). Le concept de « positions énonciatives » d'Alain Rabatel est utile pour décrire le scepticisme du narrateur Kelkal dans le roman. Selon Rabatel, les locuteurs ou les énonciateurs premiers adoptent des positions, des positionnements ou des postures dans leur discours qui rendent compte d'enjeux communicationnels, cognitifs et interactionnels. L'énonciateur est la source des

points de vue (PDV) et selon la façon dont il construit son rapport à la vérité et à autrui, il exprime la co-énonciation (le point de vue est validé), la sur-énonciation (le point de vue est reformulé) ou la sous-énonciation (l'énonciateur adopte avec réserve un point de vue dominant) (2012 : 64). Les deux points de vue contradictoires du roman mettent en scène un sujet clivé, un Kelkal radicalisé et un Kelkal critique (déradicalisé) adoptant souvent les positions de Salim Bachi. Le roman met en scène une sur-énonciation avec des modalisations qui remet en cause le discours d'embrigadement djihadiste.

Farhad Khosrokhavar définit la radicalisation comme « le processus par lequel un individu ou un groupe adopte une forme de violence d'action, directement liée à une idéologie extrémiste à contenu politique, social ou religieux qui conteste l'ordre établi sur le plan politique, social ou culturel » (2015 : 8). Comme il le note dans un entretien :

Les jihadistes français ont donc tous suivi à peu près la même trajectoire : une enfance difficile en banlieue ou dans des quartiers ghettosés, marquée par la désorganisation familiale, la violence, l'échec scolaire, la désaffiliation, qui a fait naître un sentiment de frustration et d'humiliation transformé en haine de la société ; une carrière délinquante et des séjours en prison ; l'illumination de l'islam radical qui permet de transformer le mépris de soi et sa propre indignité en mépris de l'autre et en sacralisation de soi ; un voyage initiatique sur les terres du jihad ; et enfin la conversion à l'islamisme jihadiste et l'implication dans des actes violents. (Châteauneuf-Malclès, 2016)

Khaled Kelkal est condamné à quatre ans de prison pour vol et séjourne en prison de 1990 à 1992 et y rencontre Khélif B., un autre détenu islamiste proche du GIA qui le fait passer de l'islam sunnite modéré de sa famille à un islam extrémiste. À sa sortie de prison, il fréquentera la mosquée Bilal, à Vaulx-en-Velin, dirigée par l'imam malien intégriste Mohamed Minta. Il y a une « mécanique des cellules » djihadistes avec ses meneurs et ses suiveurs qui explique l'embrigadement :

Le chef organise la filière et la cimente par son autorité, tandis qu'un second a la charge du discours religieux ou de la logistique. Les lieutenants sont des meneurs en devenir. (...) Les suiveurs (...) n'ont aucune des qualités des meneurs et des lieutenants. (...) Ils sont plus jeunes, moins éduqués (ou en tout cas moins formés religieusement), et globalement plus influençables. (El Karoui, 2021 : 264-265)

Khaled est un suiveur : « J'ai rencontré Khélif, Moi le Robinson des cellules, je suis devenu son bon sauvage (*idem* : 26) ; il a fallu la prison pour que je fasse la part des choses et m'invente ainsi *une nouvelle mythologie* » (*ibidem*). Salim Bachi dénonce la

manipulation et le caractère mythique et factice de l'idéologie islamiste. L'intertexte de *Robin Crusoe* de William Defoe, qui visait à décrire l'insularité de la banlieue avec sa référence à la station du RER B Robinson, fait de Khaled ici, un double de la figure du colonisé converti au christianisme Vendredi, lui qui prétendait sortir des rapports (post)coloniaux. Salim Bachi va dénoncer avec ironie, par l'antiphrase et la répétition, le discours de l'islamiste qui entraîne Kelkal dans le terrorisme : « Khélif mon ami, mon maître à penser, l'homme qui me lança dans la bonne voie, la voie droite » (*idem* : 33). Pour la linguiste Catherine Kerbrat-Orecchioni, l'ironie a une fonction pragmatique en ce qu'elle sert à s'en prendre à une cible pour la disqualifier : « il s'agit de traiter en termes valorisants une réalité qu'il s'agit en fait de dévaloriser » (1986 : 102). Pour Alain Rabatel, l'ironiste se met en extériorité, dans une position de sur-énonciation, pour juger :

Ainsi le PDV ironique fait l'objet dans un premier temps d'une prise en charge feinte du PDV explicite (PDV1) avant que l'énonciateur fasse entendre que cette feintise invite à comprendre que son véritable PDV (PDV2) correspond à un PDV opposé (...) le paradoxe argumentatif de l'ironie réside en ceci que c'est 'l'énoncé' implicite qui doit être compris comme seul valable par la cible ou les tiers. (2013 : 41)

L'ironie est sur-énoncée ici en ce qu'elle met en place des marques qui permettent aux lecteurs de la déceler grâce à sa compétence linguistique (répétition, exagération) ou, à défaut de marques, à travers sa compétence encyclopédique (connaissance de Bachi et de son œuvre). Pour Kerbrat-Orecchioni, l'utilisation de l'ironie, qui appartient au domaine des contenus implicites, est liée au plaisir : « Plaisir pour l'encodeur, de dissimuler sa véritable intention communicative, et de la voir cependant, selon son vœu (...) découverte ; plaisir, pour le décodeur, de parvenir à résoudre cette énigme que constitue la formulation indirecte » (1986 : 277). L'auteur court aussi le risque d'être mal interprété : « grâce aux sous-entendus, on peut dire, en faisant semblant de ne pas avoir dit. Mais aussi, on risque à cause d'eux de se voir accusé d'avoir dit, sans avoir voulu dire » (*idem* : 289). C'est la répétition des passages ironiques de dénonciation de l'idéologie islamiste qui marquent la distanciation de l'auteur de son personnage. Bachi expose différents arguments utilisés par les islamistes pour recruter des djihadistes dans un souci à la fois pédagogique et un souci de désembrigadement.

À travers la métaphore de la prison, référant à la fois à la cellule de prison, la prison mentale et djihadiste, et l'intertexte de la caverne platonicienne ou de

l'aveuglement œdipien, Bachi dénonce la logique fautive des arguments des islamistes en exposant leurs contradictions : « J'ai préféré ma cellule et tous les musulmans qui crachent sur le sport, les richesses, le pouvoir et les femmes, sur toute forme de divertissement, et se consacrent à la prière et à l'amélioration du genre humain quitte à l'assassiner pour y parvenir » (2012 : 56). Après la scène de l'attentat du RER qui est placée au début du roman, et qui fonctionne comme la pièce maîtresse de la démonstration anti-extrémisme, voire anti-dogmes religieux, que constitue le roman, Bachi dénonce aussi l'hypocrisie des rites des extrémistes et leur revendication d'être seuls porteurs de la vérité :

Mon cher et tendre Khélif, que j'avais rencontré en prison, en était persuadé. Il suffisait plier de se à peu de règles. Quelques génuflexions, deux ou trois récitations rituelles, pour entrer en religion et obtenir le pardon. Alors, le paradis vous était offert comme un mets délicieux dont le fumet a le parfum de la mort (...) Allah verra bien que nous sommes de véritables croyants. (*idem* : 27)

Le verbe « persuader » marque la distance du narrateur et ôte toute valeur de révélation divine à la doctrine extrémiste pour la placer du côté d'une croyance humaine qui peut être débattue. Le point de vue de l'auteur contraste le côté dérisoire des rites face à l'ampleur des crimes. L'ironie finale avec l'antiphrase engage le lecteur et la lectrice à accéder à la vérité du message implicite transmis par l'auteur.

De la même manière, Bachi remet en cause les arguments sociaux qui séduisent les recrues en rupture sociale et/ou familiale. « La théorie conspirationniste et les versets coraniques décontextualisés entraînent l'exacerbation du sentiment de persécution et une recherche de solutions compensatoires dysfonctionnelles » (Benyettou, 2017 : 51). Il dénonce l'ignorance et le mensonge des recruteurs de chair à canon, notamment leur utilisation du racisme, du sentiment d'exclusion et des blessures de la guerre d'Algérie (le grand-père de Khaled, à qui il ressemble physiquement, a été tué en pleine rue, sans raison, par un Français pendant la guerre d'Algérie, selon l'histoire familiale) : « J'étais le bienvenu, enfin, après un si long chemin après le lycée. (...) Un véritable ami, Khélif, et un maître. Je sortais des ténèbres avec lui. J'avais l'impression de comprendre pourquoi je n'avais pas été accepté par le reste de la société » (*idem* : 59).

L'un des leitmotifs du texte est de dénoncer l'ignorance de Khaled tout en évoquant de manière didactique certains personnages et épisodes de l'islam aux lecteurs. rices, leur exposant aussi leur propre ignorance : « Il [Khélif] tutoyait Dieu et les

Anges, et le Prophète, et les Califes (...). Il me parlait de Muawiya l'usurpateur et je ne comprenais rien à ces histoires vieilles de plus d'un millénaire » (*idem* : 66). L'intellectuel algérien rappelle aussi que l'incompétence linguistique en arabe facilite la manipulation et la conversion en une pratique dénuée de sens. Farid Benyettou, portant le turban, admet finalement ce vieil adage plein de sagesse selon lequel « l'habit ne fait pas le moine » : « Pourtant, je n'étais pas aussi pratiquant que j'en avais l'air. Que ce soit en matière de comportement ou au niveau de la prière, c'était désastreux » (*idem* : 40). De fait, Bachi dénonce aussi la masculinité toxique des extrémistes, la violence sur les femmes et l'hypocrisie autour de la sexualité, évoqués aussi par Leïla Slimani dans *Sexe et mensonges : la vie sexuelle au Maroc* (2017). Le doute est aussi lié à la masculinité : « La question du doute existait chez chacun d'entre nous, mais personne n'osait en parler, cela aurait remis en question notre virilité » (Benyettou, 2017 : 90). Comme dans d'autres romans, Bachi désacralise ce qui est considéré comme sacré par les croyants : « Chaque nuit, je lisais le Coran que je ne comprenais pas, mon niveau d'arabe ne me le permettait pas, et je me berçais de litanies. (...) Et si le Coran n'était qu'un vieux grimoire écrit il y a quatorze siècles. L'œuvre du diable » (*idem* : 60). Plus tard, lorsque Khaled est recherché par toutes les polices de France, un ami lui apporte un Coran. Le point de vue de l'auteur surgit pour critiquer les massacres commis au nom des religions monothéistes : « L'impression que la mort se matérialisait et prenait la forme d'un bouquin. (...) Un Coran. Quel idiot. Et pourquoi pas une Bible. Une Torah. Comment trouver le réconfort dans ces vieux grimoires » (*idem* : 97-100). Finalement, le discours indirect permet à Bachi de montrer le passage du discours religieux à la légitimation du recours à la violence, au meurtre des « mécréants » ou des « keffar » tout en le désamorçant avec un certain humour :

Khélif ajoutait que tous les dictateurs des pays arabes étaient (...) sur la voie du crime et du châtement et qu'il fallait les exterminer, c'était le devoir d'un croyant, sa mission sur terre (*idem* : 67) ; les intellectuels dans tout le monde arabe adhèrent comme leurs maîtres au parti du malin et il faut les punir les frapper les uns après les autres car ils manient le verbe comme d'autres le glaive. (*idem* : 69)

La référence intertextuelle au roman polyphonique de Dostoïevski fait sourire en marquant le caractère stéréotypique du discours tout en renvoyant le lecteur aux réflexions de l'auteur russe sur le crime. La juxtaposition des termes antithétiques de

l'extermination et de la foi, renvoyant implicitement à l'Holocauste par les chrétiens, signale au lecteur les contradictions entre les préceptes religieux et leur utilisation politique qui n'est pas propre aux djihadistes. Comme d'autres artistes, Bachi utilise la satire pour désamorcer l'idéologie djihadiste. Pour Karl Sharro, un blogueur libanais installé à Londres, il s'agit de « leur retirer leur aura d'invincibilité et leur sérieux, ainsi que le respect qu'ils essayent d'obtenir et la peur qu'ils instillent » (Hoffman, 2014). Bachi met en lumière l'absurdité tragique du discours extrémiste à travers l'ironie et l'exagération : « Je ne vois donc aucune raison de vous épargner. Je vous tuerai tous. (...) Si nous avons de la chance, comme pour le RER, elle [la bombe artisanale] explose et tue des gens qui préfèrent le football aux véritables problèmes de la planète » (*idem* : 56) De la même manière, l'appel au meurtre des intellectuels, du point de vue de l'écrivain est, à la fois, ironique et tragique.

Son portrait monstrueux du tueur Mehdi, fabricant de bombes artisanales, en fait une caricature du Mal : « Pour moi, Medhi avait surtout la gueule des mauvais coups. Des yeux de sale type. Un visage ingrat et repoussant. (...) un salaud intégral avant d'être un croyant intégriste » (*idem* : 15-16). L'écrivain remet en cause l'autoportrait du djihadiste en instrument divin, voire en divinité en se moquant de la justification de l'attentat du RER B par Medhi : « C'est le châtement de Dieu. (...) J'ai failli éclater de rire. Le châtement de. N'importe quoi. Notre volonté. Rien d'autre. Mais il ne fallait pas le contredire. Surtout pas. Il aurait pu m'exclure » (*idem* : 20). Le contraste de niveau de langue entre Khaled et Mehdi renforce le comique de l'échange imaginaire. David Vallat fait aussi un portrait du vrai « émir Medhi », Boualem Bensaïd. Reconnu coupable en 2002 d'être l'auteur de l'attentat du RER B et condamné à perpétuité avec une peine de sûreté de 22 ans, celui-ci vient de demander sa libération en 2021 après 25 ans de prison. Un tueur plutôt qu'un religieux, il était, selon Vallat, « très remonté contre la France » et lui disait qu'il fallait « égorger les mécréants » et que c'était une façon de « se rapprocher de Dieu » (2017 : 1384). Farid Benyettou montre que, lors de son embrigadement, parmi les salafis se trouvaient d'anciens activistes algériens djihadistes qui lui montraient des cassettes des manifestations du Front Islamique du Salut en Algérie et de son co-fondateur Ali Belhadj :

Progressivement, ils me donnaient d'autres cassettes qui m'expliquaient que le djihad faisait partie de l'islam (...). À partir de ce moment-là, le djihad est devenu mon identité. (...) En fait, lorsqu'un musulman ne peut vivre que dans un pays où la loi divine est appliquée, on tend à imposer cette

loi divine dans le même mouvement et on légitime le djihad. Passer de l'un à l'autre va très vite.  
C'est presque instantané. (71-76)

Salim Bachi imagine des conversations de Kelkal avec sa famille et avec un chauffeur de taxi à Mostaganem, sa ville natale en Algérie, qui dénoncent aussi bien le gouvernement algérien que les islamistes : « ce sont des voleurs comme les autres et sous leurs grandes barbes ils cachent leurs visages de bandits » (*idem* : 73). De fait, dans son roman, Salim Bachi déconstruit aussi l'héroïsation dans le discours djihadiste et refuse toute héroïsation du personnage Kelkal, qui n'est « qu'un voyou perdu pour la France » (*idem* : 70), en faisant de lui un anti-héros.

### *Le refus de l'héroïsation*

Dans *Le Mythe du héros : le désir d'être Dieu*, Philippe Sellier rappelle que l'épopée est le genre, par excellence, qui met en scène des héros masculins sauveurs, vainqueurs de monstres, qui trouvent le réconfort auprès de personnages féminins et accèdent à l'immortalité : « Les récits dans lesquels s'est exprimé le désir d'héroïsme, d'arrachement à la banalité de la vie, de supériorité sur le reste du monde, de réalisation éclatante de soi, d'élévation à une condition quasi divine » (1970 : 16). Comme le montre Mircea Eliade dans son *Traité d'histoire des religions*, le héros « 'sauve' le monde, le renouvelle, inaugure une nouvelle étape » (*apud*, Sellier 1970 : 17). Dans son témoignage, David Vallat montre que son ami Joseph Jaime, alias Youssef, et lui ont refusé de prêter allégeance à Djamel Zitouni, le leader du GIA en Algérie, en « évoquant Dieu plutôt que ses envoyés spéciaux » (2016 : 1174) et ont été exclus de la cellule. Il évoque sa surprise que Kelkal ne soit pas sorti de l'engrenage, mais y voit la conséquence du désir de faire ses preuves pour être envoyé faire le djihad en Algérie : « On lui propose un islam de combat, de résistance, de fierté retrouvée » (*idem* : 1284). De fait, les vidéos de recrutement contemporaines ont encore recours à toutes sortes de figures héroïques tirées de films hollywoodiens, de jeux vidéo, de l'histoire de l'islam et proposent aux recrues de choisir un nom de guerre : « Le film dont vous êtes le héros prend racine ici, par le choix du nom de guerre » (Bouzar, 2015 : 673). Le sociologue Farhad Khosrokhavar met en lumière l'importance de l'héroïsme dans l'embrigadement, mais d'un héroïsme « négatif » :

Les jeunes qui s'enrôlent sous la bannière du jihad affrontent la mort sur un mode imaginaire qui exalte la figure du héros, les faisant du coup sortir de l'insignifiance et leur assurant la notoriété, même si celle-ci se décline sous une forme négative pour l'écrasante majorité. C'est pourquoi je parle de « héros négatif » pour désigner ce statut que leur offre l'islam jihadiste, qu'ils vont conquérir en occupant la « une » des médias, et dont ils tirent une fierté, ainsi qu'une 'supériorité' sur les autres grâce à l'inversion symbolique de la hiérarchie sociale (ils inspirent la crainte et ont le pouvoir de prendre la vie de ceux qui les méprisaient). (Châteauneuf-Malclès, 2016)

Bachi considère les terroristes comme des pantins, Khaled comme une poupée ventriloque. Dès le début du roman, Kelkal est une figure d'antihéros, à l'instar du personnage de Joseph K. dans *Le Procès* de Kafka et de Meursault dans *L'Étranger* de Camus (l'un des nombreux intertextes du roman), confrontés au système judiciaire : « Le monde absurde de Camus et celui de Kafka évoluent autour du jugement. La société est un vrai labyrinthe que l'individu ne saisit pas, où il se sent écrasé, étouffé, déshumanisé, aliéné par les autorités, par un système judiciaire inaccessible » (Alves, 2015 : 110). L'écrivain détruit toute velléité d'héroïsation de son personnage en se moquant de toutes les identifications de Kelkal à des personnes considérées comme des héros historiques, religieux ou à des djihadistes mis en avant dans son embrigadement.

Bachi ridiculise le discours d'embrigadement qui identifie les djihadistes à des serviteurs de l'islam, voire au Prophète. Il contraste, avec humour, les fantasmes de grandeur avec la petitesse de la condition humaine, notamment lorsque Khaled est en prison : « Je serai l'Archange qui redonnera espoir à l'homme, me dis-je, sur ma couche ensanglantée pendant que pleuvent les poux sur les pages du Coran » (*idem* : 62). Il ridiculise l'identification entre Khaled et Khalid Ibn Walid dont il adopte le surnom « le glaive de l'islam » poussé par Khélif en prison. Converti à l'islam, il devient général du prophète Mahomet, et est considéré comme l'un des plus grands stratèges militaires. Il demeurera vaincu et regrettera de mourir dans son lit et non au combat. L'auteur se moque du personnage de Tarek, alias Ali Touchent, « un vrai de vrai, un croyant » (*idem* : 122), considéré comme le cerveau des attentats, comme un ancien du GIA ou un agent double de la sécurité militaire algérienne. Le Français d'origine portugaise, Joseph Jaime ou Youssef, affirmait lors de son procès : « Pour moi, Tarek n'est pas un islamiste, c'est un mec de la Sécurité militaire algérienne qui se servait de nous en nous faisant croire qu'il allait nous envoyer combattre en Algérie » (Garçon, 2002). Condamné pour un braquage et converti à l'islam en prison, sa famille le considère comme un naïf : « Il a donné tout l'argent du braquage pour faire une mosquée, ça prouve bien qu'il était pas

bien normal dans sa tête. C'est un con, un naïf, qui se fait toujours avoir » (Johannes, 1995). De la même manière, Bachi met en lumière la naïveté de Khaled.

L'auteur le ridiculise constamment en le comparant à des héros enfantins : « le Robin des bois du lycée » (*idem* : 45), le « légendaire Khaled Kelkal, terroriste et Zorro » (*idem* : 102), « sorte de Toto » (*idem* : 70). Comme Farid Benyettou, Kelkal tombe dans la légitimation de la violence en s'identifiant aux djihadistes algériens : « On s'identifiait à eux [aux djihadistes algériens]. Ils étaient actifs, ils étaient des héros, des hommes qui allaient au bout de leurs convictions. On parlait d'opérations et non d'attentats. Il ne s'agissait pas de jouer sur les mots, on estimait vraiment que les djihadistes agissaient en légitime défense » (Benyettou, 2017 : 84-85).

Bachi ridiculise aussi son identification au Prophète et aux soldats de la guerre sainte. Il le représente dans une posture ridicule face à la tragédie terroriste, à l'image des jeunes recrues terroristes s'affichant sur les réseaux sociaux : « Et me voici, moi, Khaled Kelkal, 24 ans, le sourire aux lèvres, le fusil à l'épaule, en treillis, dans les contreforts lyonnais. Je suis en Afghanistan ou dans le maquis algérien. Les paysages se ressemblent. Enfin presque » (*idem* : 95). Le point de vue de l'énonciateur de l'auteur remet en cause l'image héroïque de combattant que Kelkal veut projeter. L'écrivain accentue l'absurde en contrastant le sourire, signe du bonheur, et le contexte mortifère. La modalisation « enfin presque » réfute l'identification, la projection imaginaire, et ramène le personnage et le lecteur.rice à la réalité de la banlieue lyonnaise.

Finalement, l'écrivain lui nie toute innocence et tout héroïsme après l'attentat du RER B. Les terroristes ne sont pas des enfants qui jouent à la guerre, mais bien des « héros d'un jour sans gloire » (*idem* : 83). L'humour et l'ironie font place au ton tragique, le jeu textuel cède la place au sérieux : « Cessons de plaisanter. Je ne suis pas Guevara parce que mon combat est injuste » (*idem* : 65-66). De fait, pour Olivier Roy, spécialiste de l'islam :

Les jeunes radicalisés, s'ils s'appuient bien sur un imaginaire politique musulman (la *oumma* des premiers temps), sont en rupture délibérée tant avec l'islam de leurs parents qu'avec les cultures des sociétés musulmanes. Ils inventent l'islam qu'ils opposent à l'Occident. Ils viennent de la périphérie du monde musulman (à savoir l'Occident (...)), ils se meuvent dans une culture occidentale de la communication, de la mise en scène et de la violence, ils incarnent une rupture générationnelle (...), ils ne sont pas insérés dans les communautés religieuses locales (mosquées de quartier), ils pratiquent l'autoradicalisation sur Internet, recherchent un djihad global, et ne s'intéressent pas aux luttes concrètes du monde musulman (Palestine). Bref, ils n'œuvrent pas à

l'islamisation des sociétés, mais à la réalisation de leur fantasme d'héroïsme malsain. (2017 : 154)

« Dois-je partir comme un imbécile qui n'a jamais rien pu comprendre ? », dit Joseph K. à la fin du *Procès* (Kafka, 2005 : 271). Les derniers mots du roman et de K., alors que celui-ci meurt assassiné, sont : « 'Comme un chien !' dit-il, et c'était comme si la honte dût lui survivre » (*idem* : 274). Le roman de Bachti tente justement de montrer, à travers la satire, l'ironie et l'humour qu'il y a une autre voie, en désarmant le discours d'embrigadement djihadiste qui, sous couvert de le faire, ne donne pas le vrai sens de la vie humaine. Farid Benyettou commence son témoignage par une dédicace aux jeunes tentés par le djihadisme et un appel à l'amour, qui sonne comme une évidence pour la plupart des lecteurs.rices, mais qui vise à montrer qu'il n'est plus qui il était et qu'il a compris le sens de sa vie : « L'amour est plus fort que la mort. C'est ça le vrai djihad ; sauver des vies et non pas détruire au nom de Dieu ». Bachti réfère, lui aussi, à l'amour salvateur en faisant allusion au livre de Roy Lewis *Pourquoi j'ai mangé mon père* lu par la maîtresse d'école et dont se souvient vaguement Khaled : « ce roman où des hommes et des femmes de la préhistoire se baladaient nus et vivaient guidés par leurs instincts avant de finir par découvrir autre chose (...) un sens de la solidarité, l'amour. Ma guerre ne m'a rien révélé » (*idem* : 105). Salim Bachti rend, peut-être, à travers ce roman qui éclaire et critique les extrémismes et les crimes au nom de la religion, tout en faisant sourire (victoire ultime de la vie face à la tragédie), un sens aux vies gâchées et perdues.

## Bibliographie

- ALVES, Ana Maria (2015). « Joseph K. et Meursault : antihéros par excellence d'un monde absurde », *Acta Iassyensia Comparationis*, 1.15, pp. 103–111.
- BACHTI, Salim (2007). *Tuez-les Tous*. Paris : Gallimard.
- BACHTI, Salim (2012). *Moi, Khaled Kelkal*. Paris : Gallimard.
- BAHSOUN, Jihad (2016). *L'Islam dans les littératures francophones du Maghreb, du Proche et du Moyen-Orient*. Paris : L'Harmattan.
- BACRY, Patrick (2017). *Les Figures de style et autres procédés stylistiques*. Paris : Belin.
- BEN JELLOUN, Tahar (1997). *Le Racisme expliqué à ma fille*. Paris : Seuil.
- BEN JELLOUN, Tahar (2002). *L'Islam expliqué aux enfants (et à leurs parents)*. Paris : Seuil.
- BEN JELLOUN, Tahar (2016). *Le Terrorisme expliqué à nos enfants*. Paris : Seuil.

WAGNER, Martine, *Intercâmbio*, 2<sup>a</sup> série, vol. 14, 2021, pp.87-105  
<https://doi.org/10.21747/0873-366X/int14a6>

BOUZAR, Dounia (2015). *Comment sortir de l'emprise « djihadiste » ?* Paris : Les éditions de l'atelier.

CAILLET, Romain (2017). *Le Combat vous a été prescrit : une histoire du jihad en France*. Paris : Stock.

CHAOUAT, Bruno (2016). *Is Theory Good for the Jews? French Thought and the Challenge of the New Antisemitism*. Liverpool : Liverpool University Press.

EL KAROUI, Hakim et HODAYÉ, Benjamin (2021). *Les Militants du djihad : portrait d'une génération*. Paris : Fayard.

KAFKA, Joseph (2005). *Le Procès*. Paris : Pocket.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1986). *L'Implicite*. Paris : Armand Colin.

KHOSROKHAVAR, Farhad (2015). *Radicalisation*. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

RABATEL, Alain (2012). « Positions, positionnements et postures de l'énonciateur », *Travaux Neuchâtelois de linguistique*, 56, pp. 23-42.

RABATEL, Alain (2013). « Humour et sous-énonciation vs ironie et sur-énonciation », *L'Information grammaticale*, 137, pp. 36-42.

RABATEL, Alain (2020). « Pour une analyse conjointe de la programmation des actions et de l'incitation à l'action. Le discours de Daech dans Dar al-Islam », *Langue française*, 206, pp. 65-80.

RIFFATERRE, Michael (2002). « Le témoignage littéraire ». *Romanic Review*, 96, pp. 217-235.

SAHEBJAM, Freidoune (2007). *Reviens Mahomet, ils sont devenus fous : Chroniques de la barbarie islamique ordinaire*. Paris : Grasset.

SCHAFFAUSER, Agnès (2020). *Salim Bachi*. Paris : L'Harmattan.

SELLIER, Philippe (1970). *Le Mythe du héros : le désir d'être Dieu*. Paris : Bordas.

SLIMANI, Leïla (2017). *Sexe et mensonges : la vie sexuelle au Maroc*. Paris : Les Arènes.

VALLAT, David (2016). *Terreur de jeunesse*. Paris : Calmann-Lévy.

### **Sitographie**

BACHI, Salim (2012) - « Moi, Mohamed Merah ».

[https://www.lemonde.fr/livres/article/2012/03/29/moi-mohamed-merah\\_1677149\\_3260.html](https://www.lemonde.fr/livres/article/2012/03/29/moi-mohamed-merah_1677149_3260.html)  
[disponible le 10 septembre 2021].

BEN JELLOUN, Tahar (2015) - « La Soif du mal : Moi, Mohamed Merah ».

[https://www.lepoint.fr/politique/la-soif-du-mal-par-tahar-ben-jelloun-29-03-2012-1699606\\_20.php](https://www.lepoint.fr/politique/la-soif-du-mal-par-tahar-ben-jelloun-29-03-2012-1699606_20.php) [disponible le 10 septembre 2021].

BEN JELLOUN, Tahar (2019) - « Antisémisme : l'âme blessée de la France ».

[https://www.lepoint.fr/culture/tahar-ben-jelloun-antisemitisme-l-ame-blessee-de-la-france-19-02-2019-2294424\\_3.php](https://www.lepoint.fr/culture/tahar-ben-jelloun-antisemitisme-l-ame-blessee-de-la-france-19-02-2019-2294424_3.php) [disponible le 10 septembre 2021].

WAGNER, Martine, *Intercâmbio*, 2<sup>a</sup> série, vol. 14, 2021, pp.87-105  
<https://doi.org/10.21747/0873-366X/int14a6>

BORDES, Claude (2012) - « Khaled Kelkal, terroriste ». <http://antisophiste.blogspot.com/2009/04/khaled-kelkal-terroriste.html> [disponible le 10 septembre 2021].

CHÂTEAUNEUF-MACLÈS, Anne (2016) - « La sociologie de la radicalisation : entretien avec Farhad Khosrokhavar ». <http://ses.ens-lyon.fr/articles/la-sociologie-de-la-radicalisation-entretien-avec-farhad-khosrokhavar-291659> [disponible le 10 septembre 2021].

GARÇON, José (2002) - « L'intrigant parcours d'Ali Touchent, mort à Alger ». [https://www.liberation.fr/societe/2002/10/05/l-intrigant-parcours-d-ali-touchent-mort-a-alger\\_417558/](https://www.liberation.fr/societe/2002/10/05/l-intrigant-parcours-d-ali-touchent-mort-a-alger_417558/) [disponible le 10 septembre 2021].

GONZALÈS, Paule (2018) - « Karim Koussa l'un des auteurs des attentats de 1995, libéré ». <https://www.lefigaro.fr/actualite-france/2018/09/24/01016-20180924ARTFIG00159-karim-koussa-l-un-des-auteurs-des-attentats-de-1995-libere.php> [disponible le 31 septembre 2021].

HOFMANN, Pauline (2014) - « Face à l'état islamique, ils ont choisi l'absurde ». [disponible le 10 septembre 2021].

JOHANNES, Franck (1995) - « Un terroriste, mon bon à rien de fils ? ». [https://www.liberation.fr/france-archive/1995/09/16/un-terroriste-islamiste-mon-bon-a-rien-de-filsjoseph-david-et-zeber-sont-soupconnes-d-avoir-prepare-\\_142633/](https://www.liberation.fr/france-archive/1995/09/16/un-terroriste-islamiste-mon-bon-a-rien-de-filsjoseph-david-et-zeber-sont-soupconnes-d-avoir-prepare-_142633/) [disponible le 10 septembre 2021].

LAUWEREYS, Zoe (2021) - « Attentats du 13 novembre, fin d'une première audience mouvementée ». <https://www.leparisien.fr/faits-divers/proces-des-attentats-du-13-novembre-2015-en-direct-08-09-2021-LGXACVKXPZHR7LRMAYSCLVAXUU.php> [disponible le 10 septembre 2021].

LECLAIRE, Jean-Philippe (2015) - « Khaled Kelkal premier djihadiste made in France ». [https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2015/09/18/khaled-kelkal-premier-djihadiste-made-in-france\\_4762322\\_4500055.htm](https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2015/09/18/khaled-kelkal-premier-djihadiste-made-in-france_4762322_4500055.htm) [disponible le 10 septembre 2021].

LOCH, Dietmar (1995) - « Moi, Mohamed Merah ». [https://www.lemonde.fr/archives/article/1995/10/07/moi-khaled-kelkal\\_3887393\\_1819218.html](https://www.lemonde.fr/archives/article/1995/10/07/moi-khaled-kelkal_3887393_1819218.html) [disponible le 15 septembre 2021].

NOUVEL OBSERVATEUR (2012) - <https://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20120315.OBS3845/dans-la-tete-de-khaled-kelkal.html> [disponible le 10 septembre 2021].

ROY, Olivier (2015) - « La peur d'une communauté qui n'existe pas ». [https://www.lemonde.fr/idees/article/2015/01/09/la-peur-d-une-communaute-qui-n-existe-pas\\_4552804\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2015/01/09/la-peur-d-une-communaute-qui-n-existe-pas_4552804_3232.html) [disponible le 15 septembre 2021].

## DÉRIVES IDENTITAIRES : DÉCLINAISONS DE L'ENGAGEMENT LITTÉRAIRE AU XXI<sup>e</sup> SIÈCLE

### La modernité un projet inachevé

Ana Maria ALVES

I.P. Bragança - CLLC - Aveiro

amalves@ipb.pt

**Résumé :** Au long du XX<sup>e</sup> siècle, la littérature engagée a pris le devant de la scène littéraire aux mains de Sartre en soulignant la responsabilité de l'écrivain. Notre propos est de réfléchir à la façon dont les textes de la fin du siècle passé peuvent apparaître datés en repoussant de la sorte cette modalité d'engagement. Par ailleurs, nous essayerons de dégager de nouvelles modalités d'intervention littéraire.

**Mots-clés :** déclinaison, intellectuel, engagement littéraire, modernité

**Abstract:** Throughout the 20th century, literature of “engagement” took center stage in the hands of Sartre, emphasizing the responsibility of the writer. Our purpose is to reflect on way the texts from the end of the last century have made this modality of “engagement” some how . In addition, we will try to ascertain and present what the new methods of literary intervention consist of.

**Keywords:** decline, intellectual, intervention, literary, modernity, unfinished

Un écrivain est engagé lorsqu'il tâche de prendre la conscience la plus lucide et la plus entière d'être embarqué, c'est-à-dire lorsqu'il fait passer pour lui et pour les autres l'engagement de la spontanéité au réfléchi

(Sartre, 1985 : 84)

Cette première référence nous renvoie d'emblée à la notion d'écrivain engagé défendue par Sartre dans son célèbre livre *Qu'est-ce que la littérature ?* Ce concept paraît de nos jours dépassé et daté, mis en cause, comme le souligne, d'ailleurs, Jacques Derrida, lequel reconnaissait la « nécessité impérative de garder le mot 'engagement', un beau mot encore tout neuf » (Derrida, 1996 : 40), mais qui défendait, cependant, que cette notion devait évoluer par rapport à son « contenu » et à ses « stratégies » (*ibidem*). Cette intervention de Derrida montre combien l'auteur est convaincu qu'il est temps de donner un nouveau tournant au concept, « historiquement situé[e] » (Denis, 2004 : 228) de « littérature engagée ». Ainsi, cet engagement littéraire incorporerait le régime moderne d'historicité non seulement en tant que notion « historiquement située » (*ibidem*), comme le définit Benoît Denis dans *Littérature et engagement de Pascal à Sartre*, mais principalement comme porteur d'une notion temporelle entre présent, futur, passé comme le rappelle Alexandra Makowiak dans *Les Paradoxes philosophiques de l'engagement* :

Si l'engagement est une manière radicale de commencer une série d'événements, il est aussi une manière de prendre acte de ce qui est advenu (...). L'engagement est donc à la fois rétrospectif (il prend acte du passé) et prospectif (il regarde vers l'avenir). L'engagement est la « reprise » consciente de ce qui dans le passé nous lie, une manière de « reprendre » la situation en main, de « se » reprendre. (Makowiak, 2005 : 22)

Or, l'impératif de l'écrivain engagé se contextualise dans une époque déterminée, dans le champ littéraire de l'après-guerre qui, d'après Benoît Denis, « a connu son rayonnement le plus intense entre 1945 et 1955 » (Denis, 2004 : 18). Cet écrivain engagé s'inscrit dans le projet du régime moderne d'historicité, caractérisé par l'orientation vers le futur, la croyance dans le progrès et la conception de l'histoire comme processus autonome, théâtre de l'action humaine. La littérature engagée indique « le cadre historique » et « identifie les acteurs principaux » (*idem* : 17), tandis que la « littérature d'engagement »

désigne, une « littérature de combat, soucieuse de prendre part aux controverses politiques ou religieuses » (*ibidem*).

Le label de cette littérature engagée, « développée de part et d'autre de la Seconde Guerre, souvent associé à l'essor du communisme » (*ibidem*), est pris par Jean-Paul Sartre qui en devient la figure de proue. Comme on l'a souligné plus haut, il en présente la notion dans *Qu'est-ce que la littérature ?* publié en 1948. Sartre efface l'association de cette littérature au parti communisme en affirmant que « la politique du communisme stalinien est incompatible avec l'exercice honnête du métier littéraire » (Sartre, 1948 : 254). Il présente l'écrivain « en situation dans son époque » (*ibidem*) tout en soulignant que son écriture a la force d'une « arme », autrement dit, qu'elle devient un élément de combat utile à la « mission de l'intellectuel, donc de son engagement vis-à-vis du social » (Alves, 2013 : 27), et non « une écriture utilitaire, au détriment d'une littérature humaniste, comme l'était celle de Proust, Zola, Balzac » (*ibidem*).

Sartre soutient que l'écrivain a pour fonction « de faire en sorte que nul ne puisse ignorer le monde, et que nul ne s'en puisse dire innocent » (Sartre, 1985 : 29-30). Ce faisant, l'écrivain engagé sert à amener le lecteur à s'interroger sur ce monde, à avoir une nouvelle perception du monde. Il ne sert pas uniquement à dénoncer violences, contraintes, injustices ; il ne donne pas « le monde à voir, mais à changer » (*idem* : 235). La pensée idéologique ou politique de l'écrivain engagé n'est pas imposée à l'individu. L'écrivain engagé se présente comme porte-parole, il sert de porte-voix à ceux qui n'ont pas de voix : « il prêt[e] sa voix à [ses] colères et à [ses] soucis » (*idem* : 261). Rappelons les paroles de Camus qui affirmait que l'écrivain du XX<sup>e</sup> siècle n'a qu'une « seule justification (...) de parler, dans la mesure de [ses] moyens, pour ceux qui ne peuvent le faire » (Camus, 1965 : 1092). Or, l'écrivain engagé choisit « de dévoiler le monde et singulièrement l'homme aux autres hommes pour que ceux-ci prennent en face de l'objet ainsi mis à nu leur entière responsabilité » (*idem* : 29).

À présent, « la figure de l'écrivain engagé ne semble plus en accord avec son devenir historique » (Blanckeman, 2015 : 162), mais si, au regard des *Temps modernes*, il garde son originalité. Notre propos n'est pas ici de redessiner la figure de l'écrivain engagé proposé par Sartre, mais de souligner que cette notion n'est plus contemporaine comme le souligne Bruno Blanckeman, lequel présente un mode d'intervention alternatif dans « De l'écrivain engagé à l'écrivain impliqué ». Ce critique considère qu'« à défaut de s'engager, l'écrivain est comme impliqué dans l'histoire de son temps et entend agir en retour face à elle » (*idem* : 161). Il défend que pour chacun de ces écrivains

contemporains, « interroger ce que peut la littérature n'équivaut pas à reconstruire l'idée de quelque *pouvoir* qui lui serait propre et dont elle userait de façon discrétionnaire – une souveraineté de plein droit (...), mais à éprouver son *potentiel* de sens, sa capacité heuristique et la *puissance* formelle qui demeure sienne à marquer son temps » (*idem* : 163).

D'après Blanckeman, cette implication dont l'écrivain d'aujourd'hui fait montre est celle « de l'observateur, du piéton, du citadin, de l'usager, du voyageur, un (...) parmi d'autres dans une société responsable de ses évolutions » (*ibidem* : 163, *idem* : 168). Comme il le soutient, cette nouvelle notion renverse complètement celle de l'écrivain engagé représentée aussi bien par « la tribune d'un Zola défrayant la chronique de l'Aurore (1897) » (*ibidem*) que par « le tonneau d'un Sartre haranguant les ouvriers de Boulogne-Billancourt en grève (1972) » (*ibidem*). En fait, à la différence de l'écrivain engagé, cet écrivain impliqué « interpelle ses semblables sur des travers ou des dysfonctionnements (...) sans chercher à se dédouaner lui-même - ni procureur stigmatisant la décadence de ses pairs, ni avocat plaidant la cause des opprimés (*ibidem* : 163, *idem* : 168).

Ce « discrédit de la littérature engagée » (Laurent, 2015 : 14) est également rapporté par Thierry Jacques Laurent dans *Le Roman français au croisement de l'engagement et du désengagement (XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles)* et par Benoît Denis qui constate que la littérature engagée, selon la définition de Sartre, paraît être tout à fait désavouée au sein de la critique française. D'après l'auteur, nous serions en présence d'une littérature du désengagement « de l'abstention ou du repli » (Denis, 2004 : 37). Benoît Denis est convaincu que Roland Barthes peut être le premier à avoir élaboré, comme forme de contestation, mais aussi comme marque de dépassement, « une réponse à l'engagement littéraire sartrien » (*idem* : 285). Cette réponse est ainsi formulée, en 1953, dans *Le Degré zéro de l'écriture* :

Nous sortons d'un moment, celui de la littérature engagée. La fin du roman sartrien, l'indigence imperturbable du roman socialiste, le défaut d'un théâtre politique, tout cela, comme une vague qui se retire, laisse à découvert un objet singulier et singulièrement résistant : la littérature. Déjà, d'ailleurs, une vague contraire la recouvre, celle du dégageant déclaré : retour à l'histoire d'amour, guerre aux « idées », culte du bien écrire, refus de se soucier des significations du monde, toute une éthique nouvelle de l'art se propose, faite d'un tourniquet commode entre le romantisme et la désinvolture, les risques (minimes) de la poésie et la protection (efficace) de l'intelligence. Notre littérature serait-elle donc toujours condamnée à ce va-et-vient épuisant entre le réalisme politique

et l'art-pour-l'art, entre une morale de l'engagement et un purisme esthétique, entre la compromission et l'asepsie ? (Barthes, 1960 : 395)

Barthes, qui considère que le terme *engagement* est « un mot démodé mais dont on ne peut se débarrasser si facilement » (Barthes, 1981 : 138), revendique un engagement de l'écrivain dans le culte du bien écrire, dans la forme et soutient que : « Langue et style sont des forces aveugles ; l'écriture est un acte de solidarité historique. Langue et style sont des objets ; l'écriture est une fonction : elle est le langage littéraire transformé par sa destination sociale, elle est la forme saisie dans son intention humaine et liée ainsi aux grandes crises de l'Histoire » (*idem* : 147).

Pour Barthes, l'écriture ne traduit pas l'idée que Sartre véhicule, mais constitue la « langue et le style (...) la forme » (*ibidem*). Alors que Sartre associe écriture et parole attestant que « l'écrivain est un *parleur* » (Sartre, 1985 : 25), Barthes considère que « l'écriture n'est nullement un instrument de communication » (Barthes, 2002 : 183) et souligne que la parole n'est qu'« une durée de signes vides dont le mouvement seul est significatif » (*idem* : 21-22). Ce formalisme des années cinquante à soixante-dix est critiqué par Tzvetan Todorov qui dénonce que cette « mutation » produite « sous la bannière du structuralisme » (Todorov, 2007 : 27) amène les études littéraires à avoir « pour but premier de (...) faire connaître les outils dont elles se servent » au lieu de « réfléchir sur la condition humaine » (*idem* : 18). L'auteur énonce trois péchés capitaux : le formalisme, le nihilisme et le solipsisme qui concourent à imposer une « idée de la littérature absurdement restreinte et appauvrie », dans laquelle « le monde extérieur, le monde commun au moi et aux autres (...) est nié ou déprécié » (Todorov, 2007 : 36). Ce théoricien soutient que le structuralisme s'est tari en se tournant vers le texte et la langue pour marquer l'œuvre littéraire comme « un objet langagier clos, autosuffisant, absolu » (*idem* : 31). Cette nouvelle posture littéraire est, d'après lui le véritable « péril », le chaos des temps modernes. Il est convaincu que cette conception « produit une image singulièrement appauvrie de l'art et de la littérature » (*idem* : 67-68).

Benoît Denis revient sur ce sujet pour défendre que l'intention du *Degré zéro de l'écriture* « ne peut, simplement, consister dans le transfert de la problématique de l'engagement du contenu vers la forme » (Denis, 2004 : 287). Il s'agit, d'après lui, de promouvoir une responsabilité de la forme, afin qu'elle devienne un « pacte qui relie l'écrivain à la société » (*ibidem*). Or, comme le défend Barthes, « l'écriture est donc essentiellement la morale de la forme, c'est un choix de l'aire sociale au sein de laquelle

l'écrivain décide de situer la nature de son langage » (Barthes, 2002 : 14-15). Là se pose l'engagement de l'écrivain : « son choix est un choix de conscience, non d'efficacité » (*ibidem*). À nouveau, Barthes s'oppose à Sartre pour qui l'écriture est un instrument efficace qui sert à atteindre son public. Ainsi, le formalisme prétend l'autonomie du champ littéraire sans pour autant vouloir l'effacement total de la notion d'engagement, sans vouloir renoncer au discours littéraire.

Cette revendication est également signée par les représentants proclamés du Nouveau Roman qui annoncent la mort de la « littérature engagée » présentée comme une notion « périmée » (Robbe-Grillet, 1963 : 39). Dans *Pour un Nouveau Roman*, Alain Robbe-Grillet propose de redéfinir cette notion tout en donnant plus de place au langage. C'est pourquoi il soutient qu'« au lieu d'être de nature politique, l'engagement, est (...) la pleine conscience des problèmes actuels de son propre langage » (*ibidem*). D'une manière implicite, il nous semble que la notion d'engagement reste présente chez ces représentants de « l'ère du soupçon » (Sarraute, 1956), chez ces Nouveaux Romanciers, mais repensée et renouvelée.

Cette notion ne sera que véritablement menacée de disparition qu'à partir des décennies 1980/90. Le constat que la notion d'engagement « se dilate et se délite » (Lemayrie, 16) devient évident quand la parole de l'écrivain se marginalise, quand « les intellectuels et leur histoire (...) témoignent de leur disparition » (Dosse, 2003 : 10). Née de « la prise de conscience de la complexité et du désordre » (Gontard, 2001 : 285), la littérature n'a guère été épargnée par le discours postmoderne de la fin des idéologies, de la fin de l'intellectuel, de la fin de l'histoire ; c'est pourquoi elle connaît une crise de légitimité qui est diagnostiquée par J.-F. Lyotard dans *La Condition Postmoderne*.

Cette crise de légitimité se déploie au moment où les prophètes disparaissent - nous songeons ici à Sartre (décédé en 1980), Aron (en 1983) et Foucault (en 1984). Ce dernier avait développé une nouvelle modalité de l'intellectuel en opposition à l'intellectuel moderne porteur de valeurs universelles. Foucault avait avancé cette nouvelle figure de l'intellectuel après avoir ressenti un « regard de lassitude (...) face à la chose littéraire » (Foucault, 1971 : 1071). Cet intellectuel - dit spécifique - était marqué par un nouveau type d'engagement se politisant et intervenant uniquement dans des secteurs professionnels déterminés là où il pouvait exercer ses compétences, donnant son opinion technique sans engagement partisan. Cet intellectuel désacralise, dès lors, le « législateur moral » (Foucault, 1975 : 777), « l'intellectuel dit « de gauche » qui « pendant longtemps, (...) a pris la parole et s'est vu reconnaître le droit de parler en tant que maître de vérité

et de justice » (*ibidem*). Foucault soutient que « les intellectuels ont pris l'habitude de travailler non pas dans l'« universel », l'« exemplaire », le « juste-et-le-vrai pour tous », mais dans des secteurs déterminés, « (...) où les situaient soit leurs conditions professionnelles de travail, soit leurs conditions de vie » (Foucault, 1994 : 109)

Ce nouvel intellectuel, qui ne parle qu'en son nom et ne laisse plus de place aux penseurs, s'oppose au discours universaliste qui s'épuise au long des années 1980, années marquées par une crise de désillusion généralisée, en conséquence des traumatismes qui ont brisé la plupart des espoirs humanistes au XX<sup>e</sup> siècle. Barthes avait déjà annoncé la mort de la littérature qui lui apparaissait « comme un objet passé » (Barthes, 2002 : 199). Le théoricien était, à l'époque, certain que la littérature n'était pas en crise, « mais en train de mourir » (*idem* : 353). Cette déception, à l'égard des idéaux humanistes, introduit l'intellectuel dans une crise qui a baptisé la fin de la modernité et qui renvoie, comme il a déjà été souligné, à plusieurs fins (idéologie, histoire, art...).

La Modernité est remise en question par la condition postmoderne, c'est-à-dire « l'état de la culture après les transformations qui ont affecté les règles des jeux de la science, de la littérature et des arts à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle » (Lyotard, 1979 : 7), comme le définit Jean François Lyotard dans *La Condition postmoderne* en 1979. Or ces transformations auraient sérieusement menacé la modernité en tant que « projet liquidé » (Lyotard, 1996 : 32), ou comme l'avait caractérisé Habermas en 1981 « un projet inachevé » (Habermas, 1981 : 66-967) ; c'est-à-dire une relecture fondamentale du sens de la modernité. Lyotard se montre incrédule face aux « grands récits » ou « méta-récits » de la modernité qui sont, pour le philosophe, le mode de légitimation du savoir et présentaient un haut niveau d'universalité. Il présente les différentes manières dont la politique, la science, les arts et autres disciplines utilisent le récit comme forme de légitimation du savoir dans l'esprit moderne. Il constate que ces « grand récits », qui présentent l'histoire de l'humanité depuis *Les Lumières*, n'ont pas été réellement dépassés, mais plutôt déplacés et qu'ils ont perdu leur crédibilité à la fin des années 1970 sous le progrès de la technologie et de la science. D'après lui, « 'la perte de sens' dans la postmodernité », la fin de toutes les idéologies, essentiellement la fin du récit marxiste et du récit du libéralisme de l'émancipation occidentale qui a valorisé la jouissance individuelle consiste « simplement à regretter que le savoir n'y soit plus narratif » (Lyotard, 1996 : 47).

Dans « Tombeau des intellectuels », paru dans le journal *Le Monde*, en 1983, Lyotard montre combien les intellectuels se sont délégitimés par cette « perte de sens »,

par ces coups portés par le traumatisme de l'Histoire de ce XX<sup>e</sup> siècle. Il sent, tout comme Foucault, que la société postmoderne présente des intellectuels spécifiques, et non des intellectuels au sens défini par Sartre. Il s'agit ici d'individus, de cadres « dont l'exercice professionnel de l'intelligence a pour enjeu non pas d'incarner autant que possible dans le domaine de leur compétence l'idée d'un sujet universel, mais d'y réaliser les meilleures performances possibles » (Lyotard, 1984 : 13).

Il constate que l'intellectuel engagé, qu'il associe à la triade « Voltaire-Zola-Sartre », intellectuels dont les « esprits [étaient] doté[s] d'une valeur universelle » (*idem* : 12) a disparu. Devant cet état de fait, Lyotard termine son exposé en affirmant qu'« il ne devrait plus y avoir d'intellectuels, et s'il y en a encore, c'est qu'ils sont aveugles » (*idem* : 20).

Face à l'approche de la fin du siècle, la société française tombe dans un état de pessimisme croissant, dans une crise d'identité, ce qui a provoqué, comme le soutient Sirinelli, un « changement de paradigme » (Sirinelli, 1990 : 248). L'engagement des intellectuels, comme le souligne Dominique Viart, est aujourd'hui « d'une autre nature ». Il tient « désormais plus de l'écriture critique que du discours fictionnalisé ». Les nouvelles formes d'engagement « ne passent pas par l'esprit de système ni par l'ambition didactique. Elles mettent en évidence une réalité que le corps social connaît sans vouloir la réfléchir » (Viart, 2002 : 155-156). La disparition de l'intellectuel correspond à une certaine idée de la défense de la pensée critique. En fait, il « s'agit plus de révéler modestement certains aspects des choses que d'exhiber ostensiblement son drapeau de prophète » (Laurent, 2015 : 57). Dominique Viart évoque se désenchantement des années 1980 quand il affirme que « ce qui meurt n'est finalement qu'une certaine conception de la littérature, dont l'énoncé de ces menaces accumulées dessine le visage en creux » (Viart, 2011 : 30). Il est convaincu que :

La question de l'engagement ou plus largement celle du discours critique que la littérature peut tenir de l'état du monde, la réalité sociale et sur les options politiques – est bien à nouveau à l'ordre du jour, ce n'est certes pas sous la forme d'une *littérature engagée* dont le procès a été fait depuis plusieurs décennies. La littérature contemporaine inaugure à cet égard de nouvelles pratiques, parfois mêmes de nouvelles formes littéraires, qu'[il] a proposé d'appeler 'fiction critiques'. (Viart, 2006 : 185)

D'après lui, la littérature contemporaine invite à un retour au récit ou « l'écriture critique » se présenterait sous la forme de « socio-fictions » à partir desquelles les

écrivains « portent de l'attention aux fractures du monde sans pour autant mobiliser le lecteur a une lutte revendicative » (Laurent, 2015 : 62). À ce propos, Jacques Laurent soutient que les auteurs seraient plus « impliqués » qu'engagés au sens ancien (*ibidem*). Dominique Viart affirme que cette « forme littéraire dispose (...) à la fois une position intellectuelle singulière, critique, et une manière d'écrire nouvelle » (Viart, 2006 : 197). D'après lui, « Elle n'est pas assertive n'y démonstrative. Le système argumentatif qui s'y déploie ne vise pas à convaincre mais s'emploie à élucider, à rechercher, à remettre en question » (*ibidem*). Cette nouvelle modalité littéraire, ces nouvelles fictions critiques « sont ainsi souvent plus descriptives qu'argumentatives. Et c'est dans la forme même de la description que s'installe leur description critique » (*idem* : 199). Il s'agit d'une nouvelle fonction de la fiction qui apparaît et qui « vient à changer la nature même de la fiction, puisque celle-ci n'est plus tout entière dévolue au récit, mais fait sa part à la réflexion critique » (*idem* : 204).

Ce nouveau phénomène apparaît dans les textes de certains écrivains français, comme François Bon avec son *Sortie d'usine*, qui donne une image du quotidien sans perspective, ou bien sous la plume de Leslie Kaplan qui avec *L'Excès d'usine* insiste sur la notion d'enfermement. Ces derniers font « réapparaître l'usine non sous le modèle réaliste de la littérature traditionnelle » de son « épanouissement narratif » (*idem* : 196), mais sous la forme de « réel vécu, plus que le réel vu. Ce réel tel qu'il se vit ne se comprend qu'à travers le réel tel qu'il se dit » (*idem* : 187). Reprenons ici l'exemple de François Bon et de récits comme *Impatience* et *Daewoo* dans lesquels l'écrivain, « remet constamment en question la pertinence du genre « roman » pour interroger le réel, soit qu'il le conteste (dans *Impatience*), soit qu'il tente d'y revenir en le modifiant (dans *Daewood*) (Viart, 2006 : 195). François Bon est encore un exemple de ce tournant de cap dans le récit quand il témoigne dans *Temps Machine* d'une fracture de la civilisation : « (...) qu'il s'agisse de la fracture industrielle provoquée par les mutations économiques qui donnent désormais priorité aux entreprises de services et ferment minent, verreries, sidérurgies... » (*ibidem*).

Dominique Viart est persuadé que cette réorientation est due au fait que les écrivains se ressaisissent et se lancent dans une « une ré-appropriation du littéraire, par où la 'modernité' ne se donne plus comme discours d'avenir mais conscience critique d'un héritage historique et social » (Viart, 2011 : 317). Il importe de rappeler que le retour à l'histoire, à l'héritage et à la hantise du passé, s'inscrit dans le mouvement plus large d'un retour au réel, d'un retour « aux récits individuels avec une forte narrativisation du

sujet » (Laurent, 2015 : 57). Les effets des traumatismes des deux guerres mondiales impliquent l'apparition d'un nouveau phénomène le « devoir de mémoire ». Cette nouvelle notion apparaîtra non pour célébrer, mais pour découvrir comment on en est arrivé là. L'historien François Hartog s'interrogera sur ce thème tandis que Patrick Modiano nous renverra directement aux temps de l'Occupation, à la déportation des Juifs. Pensons à ses romans *La Place de l'étoile* et *Dora Bruder*.

Antoine Volodine dans *Lisbonne, dernière marge*, publié en 1990, ou bien dans *Dondog*, paru en 2002, a recours aux thèmes de la mémoire et de la défaite. Il met en scène « une méditation sur l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle, les discours totalitaires, les génocides » (Laurent 2015 : 62). Les rescapés des catastrophes apparaissent « traumatisés, hantés par le passé » (*ibidem*).

Milan Kundera dans *Les Testaments trahis* prône l'art du roman sur lequel il peut jeter « un regard lucide et désabusé », tandis que Michel Houellebecq ou « l'individu louche », comme le nomme Pierre Jourde dans *La Littérature sans estomac*, ne « cesse d'inventer des voix narratives incertaines qui observent de façon désabusée la misère affective et sexuelle de l'homme occidental, des impacts du capitalisme libéral et du matérialisme (Laurent, 2015 : 64). L'écrivain trouble ou provoque le lecteur, et suscite des débats dans la tradition d'une littérature philosophiquement engagé ». Songeons à *Extension du domaine de la lutte* ou plus récemment à *Soumission*.

Au terme de cet exposé, il nous semble que nous vivons dans une société « à vif » dans laquelle l'écrivain est chargé de « décrire les plaies, d'en dénoncer les injures » (Blanckeman, 2002 : 41). Ces écrivains « ont tous en commun d'écrire en jouant de la voix pour interpeller leur société à l'interaction de l'éthique et du politique » (Blanckeman, 2015 : 161). Les avatars de cette nouvelle fiction critique ne sont plus des écrivains *engagés*, mais des auteurs *impliqués* qui plongent dans l'« imaginaire de la fracture » qui conditionne désormais les productions romanesques, leurs références sociales, idéologiques, ou leurs pratiques d'écritures :

Le modèle paradigmatique du maître à penser exerçant son magistère du haut d'une tour d'ivoire qu'il consent parfois à quitter pour se rendre dans la rue, renforçant par ce seul geste une autorité d'exception et indiquant la marche à suivre, a cédé la place à l'approche syntagmatique d'un écrivain relié à ses contemporains, comme autant de micro-maillages d'une seule et même texture sociale. (...) L'écrivain ne descend plus dans la rue comme on le ferait dans une arène : il y marche parmi les autres, et sa prose s'éprouve à cette seule mesure. (*idem* : 163)

## Bibliographie

ALVES, Ana Maria (2012). « Nostalgie d'un âge d'or : où sont passés les intellos ? ». *La Force (In) Tranquille des années quatre-vingt : Questions posées à la culture française. La semaine.fr* 2012. Porto : Universidade do Porto. Faculdade de Letras, pp: 17-31. ISBN: 978-989-8648-02-0. [<http://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/10936.pdfAlves>].

BARTHES, Roland (1981). « Ouvriers et pasteurs », *Essais critiques* [1964]. Paris : Seuil, « Points Essais », pp. 136-142.

BARTHES, Roland (2002). « La réponse de Kafka » (France-Observateur 1960), *Essais critiques* [1964], in *Œuvres complètes*, t. II : 1962-1967, éd. Éric Marty. Paris : Seuil.

BARTHES, Roland (2002). *Le Degré zéro de l'écriture* [1953], *Œuvres complètes*. Paris : Seuil. tome I, éd. Éric Marty. Paris : Seuil.

BENOÎT, Denis (2004). « Engagée (Littérature) », in Paul Aron/Denis Saint-Jacques/Alain Viala (dir.), *Le Dictionnaire du littéraire*. Paris : Presses Universitaires de France.

BLANCKEMAN, Bruno. (2002) *Les Fictions singulières, étude sur le roman français contemporain*. Paris : Prétexte éditeur.

BLANCKEMAN, Bruno (2015). « De l'écrivain engagé à l'écrivain impliqué : figures de la responsabilité littéraire au tournant du XXI<sup>ème</sup> siècle », in *Des écritures engagées aux écritures impliquées*. Catherine Brun et Alain Schaffner (dir.). Dijon : EUD, « Écritures », pp. 161-170.

CAMUS, Albert (1962-1965). *Œuvres complètes*. Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tomes I et II.

COMPAGNON, Antoine (2007). *La Littérature, pour quoi faire ?* Paris : Collège de France/Fayard.

DERRIDA, Jacques (1996). « 'Il courait mort' : Salut, salut. Notes pour un courrier aux *Temps modernes* », *Les Temps modernes. 50 ans*, mars-avril-mai 1996, n° 587, pp. 7-54.

DOSSE, François, (1994). « L'enjeu de l'histoire intellectuelle », *Le Débat* n° 79, mars-avril.

FOUCAULT, Michel (1994). « La fonction politique de l'intellectuel » [*Politique-Hebdo*, 29 novembre-5 décembre 1976] *Dits et écrits, 1954-1988, III, 1976-1979*. Paris : Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines ».

FOUCAULT, Michel (2010). « Je perçois l'intolérable », *Dits et écrit I*, [1971], n° 94, Paris, Gallimard.

FOUCAULT, Michel (2015). « Asile. Sexualité. Prisons », *Dits et écrits II*, [1975]. Paris : Gallimard.

GONTARD, Marc (2001). « Le postmodernisme en France : définition, critères, périodisation », in *Le Temps des Lettres. Quelle périodisation pour l'histoire de la littérature française du XX<sup>ème</sup> siècle*, Michèle Touret et Francine Dugast-Portes, (dir.). Rennes : Presses Universitaire de Rennes.

ALVES, Ana, *Intercâmbio*, 2<sup>a</sup> série, vol. 14, 2021, pp. 106-117  
<https://doi.org/10.21747/0873-366X/int14ap1>

HABERMAS, Jürgen (1981). « La modernité : un projet inachevé », in *Critique*, t. 37, n° 413, oct. 1981, pp. 950-969.

LAURENT, Thierry Jacques (2015). *Le Roman français au croisement de l'engagement et du désengagement (XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles)*. Paris : L'Harmattan, coll. « Espaces littéraires.

LYOTARD, Jean-François (1984). *Tombeau des intellectuels* [*Le Monde*, 16 juillet 1983]. Paris : Galilée, « Débats ».

LYOTARD, Jean-François (1979). *La Condition postmoderne*. Paris : Minuit.

MAKOWIAK, Alexandra (2005). « Les Paradoxes philosophiques de l'engagement », Bouju Emmanuel (dir.), *L'Engagement littéraire*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

SALLENAVE, Danièle « Notre temps est celui du récit », in *La Quinzaine littéraire*, n° 532 (16.5.1989), p. 21.

SARTRE, Jean-Paul (1948) [rééd. 2012]. *Situations II*, Paris : Gallimard.

SARTRE Jean-Paul (1985). *Qu'est-ce que la littérature ?* (1948). Paris : Gallimard coll. « Folio-essais ».

SIRINELLI, Jean-François (1990). « La Fin des intellectuels français ? », *Revue européenne des sciences sociales*, tome XXVIII, n° 87, « Les Intellectuels : déclin ou essor ? », pp. 153-161.

ROBBE-GRILLET, Alain (1961). *Pour un nouveau roman*. Paris : Minuit.

ROBBE-GRILLET, Alain (1996). « Sur quelques notions périmées », *Critique* pp. 25-44.

TODOROV, Tzvetan (2007). *La Littérature en péril*. Paris : Flammarion, « Café Voltaire ». p. 27.

VIART, Dominique (2002). « Écrire avec le soupçon », in Michel Braudeau, Lakis Proguidis, Jean-Pierre Salgas, Dominique Viart, *Le Roman français contemporain*. Paris : ADFP.

VIART, Dominique (2006). « 'Fictions critiques' : La littérature contemporaine et la question du politique », in Jean Kaemfer, Soniya Florey et Jérôme Meizoz (dir.). *Formes de l'engagement littéraire (XV<sup>e</sup>- XXI<sup>e</sup> siècles)*. Lausanne : Éditions Antipodes.

VIART, Dominique (2001). « Écrire au présent : l'esthétique contemporaine », dans Michèle Touret et Francine Dugast-Portes (dir.). *Le Temps des lettres. Quelles périodisations pour l'histoire de la littérature française du 20<sup>e</sup> siècle*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

VIART, Dominique (2011). *Fins de la littérature. Esthétique et discours de la fin, Tome 1*, sous la direction de Dominique Viart et Laurent Demanze. Paris : Arman Colin/Recherches.

## DE LA CLASSE EN PRÉSENTIEL À LA CLASSE EN DISTANCIEL PENDANT LA COVID-19 : UNE ÉTUDE DU CAS JORDANIEN

Ahmad MOUSA

Un. de Lorraine CREM - Membre correspondant

Un. de Petra, Amman - Jordanie

Aot79@yahoo.com

**Résumé :** La pandémie de la Covid-19 a envahi presque toute la planète. Cette maladie a obligé le système éducatif et universitaire jordanien à opter pour le passage brutal d'un enseignement/apprentissage classique en classe vers un univers virtuel dans lequel les enseignants et les étudiants se sont retrouvés en face des outils technologiques qu'ils n'avaient pas expérimentés auparavant. Ces plateformes numériques ont modifié la perception des gens vis-à-vis de l'enseignement/apprentissage des langues et cultures étrangères. Cet article évalue la préparation et la perception du *e-learning* et l'impact de ce dernier sur les enseignants et les étudiants de français langue étrangère, et a recours à deux questionnaires. 15 enseignants et 60 étudiants ont répondu aux questionnaires. Les résultats ont montré que 15% des enseignants et 70% des étudiants ont les compétences informatiques requises pour une utilisation et une insertion du numérique pendant les cours. 25% des enseignants et 71% des étudiants ont considéré que la transition des cours classiques aux cours numériques était facile. La plupart des participants (70% des enseignants et 85% des étudiants) ont estimé que l'enseignement/apprentissage en ligne a permis plus de flexibilité malgré le fait que ces répondants auraient préféré une éducation classique en classe. Une minorité des étudiants a déclaré que le passage au *e-learning* dû aux conditions sanitaires les a fait se sentir seuls (11.77%), anxieux (7.31%) et déprimés (10.25%). En laissant la possibilité de choisir, on s'est rendu compte que les participants préféreraient un enseignement/apprentissage hybride dans lequel certaines activités sont transposées sur des plateformes en ligne.

**Mots-clés :** enseignement/apprentissage hybride, enseignement/apprentissage classique, Covid-19, *e-Learning*,

**Abstract:** The Covid-19 pandemic has invaded almost the entire planet. This disease forced the Jordanian education and university system to make a sudden transition from traditional classroom teaching / learning to a virtual world in which teachers and learners found themselves faced with previously inexperienced technological tools. These digital platforms have changed people's

perception of the teaching / learning of foreign languages and cultures. This article evaluated the preparation and the perception towards the e-learning and the impact of the latter on teachers and learners of French as a foreign language, while using two questionnaires. 15 teachers and 60 students answered the questionnaires. The results showed that 15% of teachers and 70% of learners have the computer skills required for the use and the integration of digital tools during lessons. 25% of teachers and 71% of learners rated the transition from traditional lessons to digital lessons as easy. Most of the participants (70% of teachers and 85% of students) felt that online teaching / learning allowed more flexibility despite the fact that these respondents preferred classical education in the classroom. A minority of students said that switching to e-learning due to health conditions made them feel lonely (11.77%), anxious (7.31%) and depressed (10.25%). Given the possibility to choose, it was realized that participants would prefer a blended teaching / learning, where some teaching activities are switched to online platforms.

**Keywords:** Blended teaching/learning, classic teaching/learning, Covid-19, e-learning

### *Introduction*

L'enseignement/apprentissage en ligne a été adopté dans plusieurs disciplines scientifiques. La plupart des universités dans le monde recourent de plus en plus à des outils numériques pour éviter toute propagation du covid-19. (Daniel, 2020 : 2) En mars 2020, les ministères jordaniens de l'Education secondaire et de l'Enseignement supérieur ont déclaré que tous les cours se feraient en ligne. Dès lors, l'université de Petra, située à Amman, capitale de la Jordanie, a décrété que tous ses cours devraient désormais être dispensés en virtuel et distanciel. En effet, l'enseignement/apprentissage en ligne connaît plusieurs avantages, comme par exemple celui de donner plus d'autonomie au public visé, avoir une flexibilité des horaires des cours et permettre aux étudiants de s'immerger davantage dans leurs matières, tout en ayant recours aux ressources en ligne. (Kabassi *et al.*, 2016 : 4) Pourtant, Kahl et Cropley estiment que la mise en œuvre du *e-learning* peut faire en sorte que l'étudiant se sente seul, et que cela affecte son auto-confiance. (Kahl & Cropley, 1986 : 41)

Les logiciels Zoom, Microsoft Teams et Moodle ont été utilisés au département des langues modernes. Ces plateformes offrent la possibilité de donner des cours interactifs synchrones et asynchrones aux étudiants de langue française, et de continuer d'améliorer leurs compétences linguistiques et perfectionner leurs niveaux en Français. Néanmoins, cette transition d'un cours traditionnel vers un cours complémentaire virtuel devait entraîner des conséquences non négligeables à la fois sur les enseignants et les étudiants. Notre but dans cette étude est d'évaluer cette expérience à travers des questionnaires qui seront analysés ultérieurement.

### *Méthodologie*

Nous avons préparé deux questionnaires dans l'objectif d'évaluer l'expérience des enseignants et des étudiants du *e-learning*. Les répondants ont été invités à noter les questions liées au *e-learning* et ses effets psychologiques en utilisant l'échelle de Likert en cinq points, où 1 correspond à « Pas du tout d'accord » et 5 à « Tout à fait d'accord ». Nous avons également évalué la nécessité d'acquérir une nouvelle technologie, la facilité à s'adapter à l'enseignement et à l'apprentissage en ligne, et cherché à savoir si le soutien et les directives fournis par l'Université de Petra étaient suffisantes. Les participants ont été invités à évaluer

si la période accordée à la transition était adéquate, et comment leur charge de travail en a été affectée. Ils ont été interrogés sur leur volonté de poursuivre l'enseignement et l'apprentissage à distance à l'avenir, en transposant toutes les activités en ligne ou en adoptant une approche hybride. L'analyse des données quantitatives a été effectuée à l'aide de SPSS v.26.

## *Résultats*

### *Le passage au e-learning*

Quand on a demandé aux enseignants s'ils avaient besoin d'acheter un outil technologique pour pouvoir enseigner en ligne, un enseignant (7%) a donné une réponse positive. 13 enseignants (87%) ont répondu qu'ils disposaient de la technologie nécessaire pour mettre en place un enseignement en ligne adéquat. Quatre étudiants (7%) ont déclaré qu'ils avaient besoin d'acquérir un outil technologique pour être capable de suivre les cours en ligne, tandis que 48 d'entre-eux (80%) ont dit qu'ils avaient la compétence informatique nécessaire pour suivre les cours en ligne.

Quant à la question posée concernant le temps accordé à la transition vers le numérique, 12 enseignants (80%) se sont montrés « tout à fait d'accord » pour juger que le temps était suffisant. 12 parmi eux (93%) ont été satisfaits des plateformes utilisées à l'université, tout en notant que le centre informatique a mis à la disposition des enseignants et des étudiants des tutoriels pour pouvoir utiliser les plateformes sans difficultés. Cinq enseignants (33%) se sont dit surchargés en raison du passage du cours traditionnel au cours numérique, bien que huit d'entre eux (53%) aient répondu « Pas d'accord du tout ». Quant aux étudiants, 41 (68%) ont pu s'adapter facilement à l'enseignement en ligne et 39 étudiants (95%) ont trouvé que les plateformes étaient adéquates.

### *L'environnement de l'apprentissage et les cours en ligne*

34 (57 %) étudiants étaient « tout à fait d'accord » / « d'accord » sur le fait que rester à la maison était adéquat pour suivre les cours et les activités en ligne, tandis que 13 (22 %) étaient fortement en désaccord et dix (17 %) n'avaient pas d'opinion. Vingt (38%) étudiants ont signalé que le bruit ambiant provenant des voisins rendait difficile le suivi des cours en

ligne, tandis que 15 (25 %) étaient sans opinion. Des problèmes techniques ont été perçus lors de nos analyses des réponses. 23 étudiants (38%) ne pouvaient suivre de cours en ligne.

<b>Déclaration</b>	<b>Échelle de notation</b>	<b>Enseignants</b>	<b>Étudiants</b>
<b>Le e-learning m'a donné plus de flexibilité pour mon emploi de temps.</b>	Tout à fait d'accord	8	29
	D'accord	4	17
	Sans opinion	1	4
	Pas d'accord	2	4
	Fortement en désaccord	0	2
<b>Je suis devenu (e) plus engagé (e) lors des cours en ligne.</b>	Tout à fait d'accord	0	7
	D'accord	2	7
	Sans opinion	5	14
	Pas d'accord	2	16
	Fortement en désaccord	3	8
<b>Les tutoriels en ligne ont été plus engageants que ceux en classe.</b>	Tout à fait d'accord	0	6
	D'accord	6	5
	Sans opinion	2	18
	Pas d'accord	3	12
	Fortement en désaccord	2	9
<b>Je préfère les cours en classe.</b>	Tout à fait d'accord	3	10
	D'accord	1	18
	Sans opinion	5	9
	Pas d'accord	4	9
	Fortement en désaccord	0	10
<b>Je préfère les tutoriels en classe</b>	Tout à fait d'accord	3	10
	D'accord	2	12
	Sans opinion	6	13
	Pas d'accord	2	11
	Fortement en désaccord	2	8

**Tableau I : La perception des enseignants et des étudiants du e-learning**

41 (68 %) des étudiants ont estimé que les présentations des cours ont facilité ces mêmes cours et que le contenu était clair (41, 68%). 35 % des étudiants pensaient que les cours en ligne étaient aussi interactifs que des cours magistraux classiques, 42 % étaient

fortement en désaccord/en désaccord et neuf (15 %) étaient sans opinion. Vingt-six (43 %) étudiants ont déclaré que les activités d'apprentissage en ligne étaient difficiles lorsque le cours durait plus de trois heures, six (10 %) en désaccord et dix (17 %) étaient sans opinion. Seize (27%) étudiants étaient tout à fait d'accord/d'accord sur ce que les cours en ligne ont permis de poser des questions en privé, 16 (27 %) fortement en désaccord/en désaccord et 16 (27 %) étaient sans opinion.

Les didacticiels en ligne ont été jugés aussi interactifs que les tutoriels menés en classe par 18 (30 %) des étudiants, tandis que 23 (38 %) étaient fortement en désaccord et neuf (15 %) étaient sans opinion. Six (40 %) enseignants ont estimé que l'enseignement en ligne a affecté la prestation de leurs cours. On a demandé aux participants si l'apprentissage en ligne permettait plus de flexibilité pour leur emploi du temps et si les cours et les tutoriels en ligne étaient plus engageants que les tutoriels en classe (*tableau I*).

#### *Les aspects psychologiques et sociaux du e-learning*

Les effets psychologiques et sociaux de l'apprentissage en ligne sur les enseignants et les étudiants ont été évalués. Sept (47%) enseignants ont perçu la transition d'un cours classique à un cours virtuel comme étant stressante. La possibilité que des problèmes techniques surviennent pendant les cours a fait en sorte que cinq (33 %) enseignants se soient sentis anxieux, tandis que deux (13 %) étaient sans opinion. Dix (67 %) enseignants et 38 (63 %) étudiants étaient d'accord/fortement d'accord pour dire qu'ils ont raté l'interaction sociale vécue en classe. Sept (47%) enseignants et 36 (60%) étudiants étaient d'accord/fortement d'accord pour dire qu'ils préféraient l'interaction sociale vécue dans une salle de classe à celle des cours en ligne.

Lorsqu'on a demandé si les cours en ligne affectaient leur motivation, trois (20 %) enseignants et 29 (48 %) étudiants ont répondu par l'affirmative, tandis que deux (13 %) enseignants et 11 (18 %) étaient sans opinion. Les étudiants étaient tout à fait

d'accord/d'accord sur le fait qu'assister aux cours en ligne les faisaient se sentir solitaires (18 %) et déprimés (9, 15 %). L'apprentissage en ligne a rendu 26 (43%) étudiants moins motivés.

### *Des perspectives pour l'avenir*

Les universitaires et les étudiants ont été invités à donner leur avis concernant la planification future des plateformes en ligne ou des modèles hybrides (*tableau II*). Si on leur donnait le choix, les participants préféreraient une approche hybride pour les cours magistraux (universitaires n=10, 67% ; étudiants n=39, 65%) et les travaux dirigés (universitaires n=11, 73 % ; étudiants n=36, 60 %).

Déclaration	Échelle de notation	Enseignants	Étudiants
Si j'avais le choix, je préférerais avoir tous mes cours en ligne.	Tout à fait d'accord	1	16
	D'accord	4	8
	Sans opinion	2	9
	Pas d'accord	3	10
	Fortement en désaccord	2	12
Si on me donne le choix, je préférerais avoir un modèle hybride pour certains cours.	Tout à fait d'accord	5	24
	D'accord	5	15
	Sans opinion	3	10
	Pas d'accord	1	6
	Fortement en désaccord	0	3

**Tableau II : Préférences des enseignants et des étudiants concernant les plateformes numériques**

### *Analyses et discussions*

Bien que le recours au *e-learning* ait eu lieu d'une façon rapide et sans aucune préparation préalable, l'adaptation aux contenus numériques et aux environnements virtuels a été perçue comme étant facile chez les participants de cette étude, notamment chez ceux qui disposaient de la technologie adéquate. Cette dernière est considérée comme primordiale pour toute réussite dans ce processus. (Parkes *et al.*, 2015 : 5) Néanmoins, d'autres études ont montré que l'accès à la technologie et à internet s'est avéré un grand défi en raison des

problèmes financiers. (Li & Irby, 2008 ; Shahmoradi, 2018) De plus, Dhawan estime que tout recours à une pédagogie en ligne requiert des efforts considérables chez le praticien et l'étudiant. Une transition idéale du traditionnel vers le virtuel pourrait être difficilement atteinte si une approche pédagogique adaptée aux nouvelles données sanitaires et technologiques n'était pas prise en compte. (Dhawan, 2020 : 14)

Les participants de cette étude ont déclaré avoir eu une interaction fortement utile durant les cours en ligne. Cette interaction entre l'enseignant et les étudiants, et entre les étudiants eux-mêmes a permis plus d'engagement dans le cours. Les discussions ont été stimulées et l'esprit critique chez les étudiants a été favorisé. D'après Kim *et al.*, l'interaction synchrone joue un rôle important dans la construction de soi chez les étudiants. Ces derniers auront de meilleures compétences linguistiques et sociales. (Kim *et al.*, 2019 : 15)

Bien que l'expérience en ligne ait été perçue comme étant facile chez la majorité des participants, une minorité des enseignants et des étudiants a estimé que cette expérience les a affectés psychologiquement. Ce constat est conforme à une étude qui a révélé que certains étudiants ont éprouvé un sentiment d'anxiété lors des cours en ligne. (Saadé *et al.*, 2017 : 7)

D'après notre étude, on a constaté que certains participants ont perdu l'interaction sociale. Toute interaction dépourvue de son aspect social, et donc réelle, notamment dans un contexte académique, rendrait les étudiants et les enseignants solitaires, anxieux et déprimés. Ils en éprouveraient même des problèmes de motivation et d'engagement aux cours. (Parkes *et al.*, 2015 ; Rapanta *et al.*, 2020 ; McBrien, 2009)

Quand nous avons posé la question, la majorité des participants était favorable à l'adoption d'une approche hybride lors des cours en ligne. Cette hybridité peut avoir lieu sous plusieurs formes et présente plusieurs avantages, tout en maintenant une interaction réelle en présentiel. (Kabassi *et al.*, 2016 : 12) D'autant plus que le recours aux modalités hybrides présente un potentiel significatif dans l'enseignement supérieur, surtout dans des modules qui requièrent des aspects théoriques et pratiques. (Garrison & Kanuka, 2004 :100)

### *Conclusion*

Bien que l'échantillon de notre étude ne soit peut-être pas suffisamment représentatif, on a pu constater que la dématérialisation des cours au département des langues modernes a été bel et bien intégrée sans trop de difficultés préalables. En fait, tout recours aux e-outils

devrait prendre en considération des facteurs qui joueront, en fin de compte, un rôle primordial pour la réussite de tel ou tel processus d'enseignement/apprentissage en ligne. Des facteurs tels que : la sensibilisation à l'importance de la technologie dans le contexte académique, des formations qui répondront aux besoins des enseignants et des étudiants, sans oublier le rôle important de l'administration pour que cette dernière fournisse des environnements numériques idéaux. (Nelson, 2006 : 575)

Notre étude a pu également confirmer que le passage brusque de la classe en présentiel à la classe en distanciel a été géré en douceur, et cela a eu un impact moindre sur la performance et l'engagement aux cours tant chez les enseignants que sur les étudiants. Elle nous montre que l'intégration d'une approche hybride est une voie à suivre et à explorer. Mener des cours synchrones tout en préparant des activités en ligne asynchrones contribuerait au développement des compétences requises chez l'étudiant qui va intégrer bientôt le marché de travail. Cette hybridité mérite d'être profondément étudiée tout en continuant d'en creuser par la recherche les impacts à l'avenir.

## **Bibliographie**

DANIEL, Sir John (2020) - « Education and the COVID-19 pandemic », *Prospects, Advance online publication*, pp. 1-6.

DHAWAN, Shivangi (2020) - « Online Learning: A Panacea in the Time of COVID-19 Crisis », *Journal of Educational Technology Systems*, pp. 1-18.  
file:///C:/Users/amousa/Downloads/Online\_Learning\_A\_Panacea\_in\_the\_Time\_of\_COVID-19\_.pdf.

GARRISON, D. Randy, & KANKUKA, Heather (2004) - « Blended learning: Uncovering its transformative potential in higher education », *The Internet and Higher Education*, vol. 7, n°2, pp. 95-105. file:///C:/Users/amousa/Downloads/IHE\_BLTransformation.pdf.

KABASSI, Katerina ; DRAGONAS, Ioannis ; NTOUZEVITS, Alexandra, POMONIS ; Tzanetos, PAPANATHOPOULOS ; Giorgos, VOZAITIS ; Yiannis (2016) - « Evaluating a Learning Management System for Blended Learning in Higher Education », *Springer Plus Journal*, pp. 1-14.

KAHL, Thomas N., & CROPLEY, Arthur J. (1986) - « Face-to-face versus distance learning: psychological consequences and practical implications », *Distance Education*, vol. 7, n° 1, pp. 38-48.

MOUSA, Ahmad, *Intercâmbio*, 2ª série, vol. 14, 2021, pp. 118-127  
<https://doi.org/10.21747/0873-366X/int14ap2>

KIM, Hye Jeong ; HONG, Ah Jeong & SONG, Hae-Deok (2019). « The roles of academic engagement and digital readiness in students' achievements in university e-learning environments », *International Journal of Educational Technology in Higher Education*, vol. 16, n° 21, pp. 1-19.  
file:///C:/Users/amousa/Downloads/Kim\_et\_al-2019

*International\_Journal\_of\_Educational\_Technology\_in\_Higher\_Education.pdf*.

LI, Chi-Sing, & IRBY, Beverly (2008) - « An Overview of Online Education: Attractiveness, Benefits, Challenges, Concerns and Recommendations», *College Student Journal*, vol. 42, n°2, pp. 449-458.

McBRIEN, Lynn J., CHENG, Rui, & JONES, Phyllis (2009) - « Virtual Spaces: Employing a synchronous online classroom to facilitate student engagement in online learning », *International Review of Research in Open and Distance Learning*, vol. 10, n°3, pp. 1-17.

NELSON, Oly Ndubisi (2006) - « Factors of online learning adoption: A comparative juxtaposition of the theory of planned behavior and the technology acceptance model », *International Journal on ELearning*, vol. 5, n° 4, pp. 571-591.

PARKES, Mitchell, STEIN, Sarah J., & READING, Chris (2015) - « Student preparedness for university e-learning environments », *The Internet and Higher Education*, n° 25, pp. 1-18.  
file:///C:/Users/amousa/Downloads/Student\_Preparedness\_Draft.pdf.

RAPANTA, Chrysi, BOTTURI, Luca, GOODYEAR, Peter, GUARDIA, Lourdes, & KOOLE, Marguerite (2020) - « Online University Teaching During and After the Covid-19 Crisis: Refocusing Teacher Presence and Learning Activity», *Post digital Science and Education*, pp. 1-24.  
file:///C:/Users/amousa/Downloads/Rapanta2020\_Article\_OnlineUniversityTeachingDuring.pdf.

SAADE, Raafat George ; KIRA, Dennis ; MAK, Tak, & NEBEBE, Fassil (2017) - « Anxiety and Performance in Online Learning », *Proceedings of the Informing Science and Information Technology Education Conference*, Vietnam, Santa Rosa, CA: Informing Science Institute., pp.1-12.  
file:///C:/Users/amousa/Downloads/Anxiety\_Performance\_in\_Online\_Learning.pdf.

SHAHMORADI, Leila. ; CHANGIZI, Vahid ; MEHRAEEN, Esmail ; BASHIRI, Azadeh, JANNAT, Behrooz, & HOSSEINI, Mahsa (2018) - « The challenges of E-learning system: Higher educational institutions perspective », *Journal of Education and Health Promotion*, vol. 7, n°16, pp. 1-7. file:///C:/Users/amousa/Downloads/ThechallengesofElearningsystem.pdf.